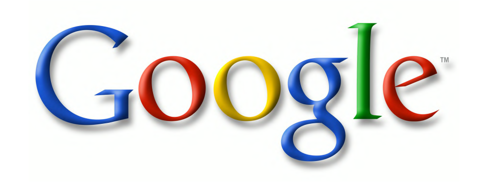
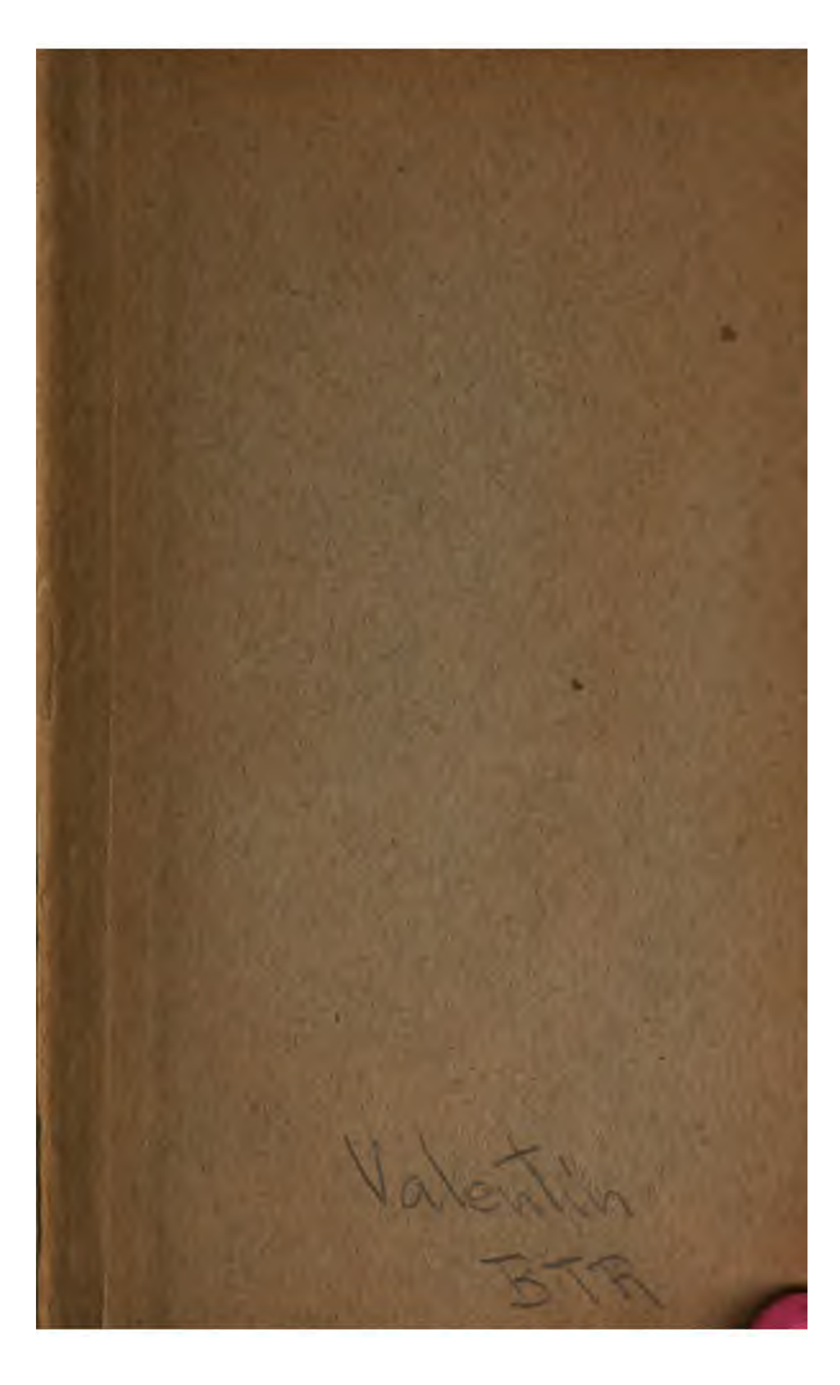



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08247330 1




Valentin

Robert Ray Jr
from his Mother
1845

Richard C. Ray

Hamilton

BTR

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.



Pierre l'Ermite prêche la première Croisade.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE

DES

CROISADES

(1095-1291);

PAR F. VALENTIN,

Auteur de Venise, de l'Histoire des Peintres célèbres, etc.

Troisième édition.



TOURS,

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1841

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE

DES CROISADES.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. — Établissement du Mahométisme.
(300-1095).

Malgré les ravages et les profanations des armées païennes, Jérusalem n'avait pas cessé d'être l'objet de la vénération des fidèles, et la puissance de ses ennemis, qui était venue à bout de renverser ses forteresses, n'avait pu détruire la sainteté de son nom. Après l'Ascension de N.-S. Jésus-Christ, Jérusalem était devenue le centre de l'Église naissante, et avait acquis une importance proportionnée à son rang de métropole. Elle conserva cette importance même lorsqu'il ne lui resta plus rien de sa puissance et de sa splendeur, et les chrétiens persécutés en Occident tournaient sans cesse leurs regards vers le berceau d'une religion destinée à déployer sa bannière sur l'univers entier.

Constantin, en abjurant le culte des faux dieux, fit cesser les alarmes des fidèles. Ce monarque, plein de zèle pour la religion qu'il venait d'embrasser, s'occupa, par tous les moyens possibles, de manifester l'intérêt qu'il prenait aux affaires de l'Église. Un des actes qui signalèrent sa conversion, fut de rendre à la Ville-Sainte son importance passée. Il envoya, à cet effet, le patriarche Macaire à la recherche du tombeau du Sauveur, qu'on disait être situé au pied du mont Golgotha. Les recherches du prélat ayant été couronnées de succès, Constantin fit couvrir le Saint-Sépulcre d'un dôme, et ordonna qu'on construisît dans son voisinage une église qui prit le nom d'église de la Résurrection, et où l'on put admirer les richesses et les produits des arts du monde entier. Des milliers d'étrangers accoururent bientôt pour la visiter, et l'éloquent Eusèbe la consacra au culte catholique, en prononçant le panégyrique de Jésus-Christ. Hélène, mère de l'empereur, dont la piété égalait celle de son fils, fit aussi bâtir une église à Bethléem, à l'endroit où était né le Sauveur du monde, et une autre sur la montagne d'où il était monté au ciel.

Dès lors le goût des pèlerinages en Terre-Sainte ne fit que s'accroître. Protéger les pèlerins fut regardé comme un acte méritoire. Les fidèles que l'âge ou les infirmités empêchaient de se rendre en Palestine, se faisaient un devoir d'accorder

l'hospitalité aux pieux étrangers qui se présentaient au seuil de leurs maisons, et les plus riches poussèrent la charité jusqu'à faire construire des hôtelleries dans les endroits solitaires qui se trouvaient sur la route de Jérusalem. On vit même les princes chrétiens rendre des édits pour assurer secours et protection aux pèlerins dans leurs fatigues et dans leurs souffrances.

Une circonstance singulière, et qui prouve combien les pèlerinages étaient en faveur à cette époque, c'est que, malgré les guerres acharnées que se faisaient les divers peuples barbares qui se disputaient les débris de l'empire romain, les visiteurs de la Terre-Sainte n'interrompirent pas leurs courses périlleuses. Les difficultés qu'ils avaient à surmonter résultaient principalement de la longueur de la route, et le danger devait nécessairement accompagner le pieux voyageur qui s'exposait à traverser à pied tant de contrées diverses. Une fois arrivé à Jérusalem, il ne craignait plus de manquer d'argent ni d'amis : il était reçu dans un hôpital vaste et commode, et, sûr désormais d'une protection constante, il pouvait se livrer sans inquiétude aux saintes occupations de son voyage.

Les chrétiens avaient, pendant plusieurs siècles, joui d'une paix profonde auprès du tombeau de Jésus-Christ, lorsque, vers l'année 610, pendant qu'Héraclius était empereur de Byzance, Jé-

rusalem tomba au pouvoir des armées de Cosroës, roi de Perse. Trente-six mille Chrétiens, dit Guillaume de Tyr, périrent dans cette circonstance, et ceux qui survécurent eurent à pleurer la profanation de la croix du Sauveur, qui fut emportée parmi les dépouilles des vaincus. Plongés dans le deuil et l'affliction, les fidèles se dispersèrent, et attendirent qu'il plût à la Providence de leur rouvrir les portes de la Ville-Sainte, en y ramenant la croix triomphante. Le ciel se montra bientôt touché de leurs prières. Héraclius vainquit leur barbare oppresseur, et, après la victoire, on le vit traverser pieds nus les rues de Jérusalem, portant sur ses épaules la croix qu'il alla replanter sur le sommet du Calvaire.

Mais le repos des Chrétiens ne devait pas être de longue durée. L'apparition du mahométisme, au commencement du septième siècle, leur porta un coup plus terrible que toutes les persécutions qu'ils avaient endurées jusqu'alors. Mahomet n'eut d'abord pour sectateurs que sa femme, Ali, son cousin, Aboubeker, homme riche et influent, et son esclave. Trois ans s'écoulèrent avant qu'il pût compter quarante personnes qui crussent à sa mission de prophète, et il lui fallut dix ans avant de pouvoir combattre ouvertement les sectes qui lui étaient opposées. Obligé de fuir sa ville natale, il s'allia à quelques habitants de Médine, et ce fut leur appui qui lui permit de soutenir ses préten-

tions à la souveraine puissance et à l'adoration. Bientôt il organisa ses sectateurs en bataillons, et quand il les eut fanatisés en leur promettant toutes les voluptés après la mort, il rêva la conquête du monde. Il exerça d'abord la valeur de ses disciples armés contre les tribus voisines de la sienne, et, pour augmenter leur nombre, il se procura d'immenses richesses en pillant les caravanes qui traversaient le désert. Lorsque ses victoires eurent assuré sa puissance, Mahomet voulut que le Koran (ainsi se nommait le livre sacré de la nouvelle religion) régnât sans rival dans la contrée où il avait pris naissance; il mit tous ses soins à écraser les sectes dissidentes. Dans cette circonstance, il traita les Juifs avec la plus horrible cruauté : sept cents de ces malheureux furent, en un seul jour, enterrés vivants par son ordre.

Dès lors Mahomet poursuivit sans obstacle le cours de ses conquêtes, et soumit l'Arabie entière à sa puissance. Après sa mort, arrivée en 632, ses successeurs continuèrent son ouvrage; ils subjuguèrent tour à tour la Perse, la Syrie et l'Egypte, et, après avoir planté leurs étendards sur toute la côte d'Afrique, ils franchirent la Méditerranée et envahirent l'Espagne, à laquelle ils imposèrent leurs lois et leur religion. Si la Providence n'avait suscité Charles Martel, qui chassa leurs hordes innombrables des provinces méridionales de la Gaule, toute l'Europe eût probablement éprouvé le sort des contrées de l'Orient.

Ce fut l'invasion de la Syrie, entreprise par Aboubeker, successeur immédiat du Prophète, qui contribua le plus à mettre en contact le mahométisme et le christianisme. Aboubeker confia le commandement de ses armées à Abou-Obadah, et la prise de Bassra et de Damas, les deux plus fortes places de la Syrie, signala son court mais glorieux califat. Ce succès fut suivi, sous le règne d'Omar, de la prise d'Héliopolis et de plusieurs autres villes importantes, et, à la terrible bataille d'Yarmouk, les Chrétiens essuyèrent une défaite qui livra leur pays à la merci du vainqueur. Le siége de Jérusalem fut aussitôt résolu par le calife et ses lieutenants; l'armée triomphante du Croissant s'avança pour s'emparer de la Ville-Sainte.

Jérusalem se recommandait au respect des Musulmans à plus d'un titre. Suivant leur tradition, Mahomet descendait du patriarche Abraham, et la race sauvage à laquelle il appartenait réclamait la fraternité avec le peuple de Dieu; ils n'avaient pas hérité du sol sacré, mais ils ne refusaient pas de le regarder comme le séjour des saints prophètes. D'un autre côté, le Koran, que son auteur avait plutôt tiré des Écritures judaïque et chrétienne que de sa propre imagination, reconnaissait la sainteté de presque tout ce qui était cher aux fidèles. La tradition rapportait encore que le Prophète, conduit par l'ange Gabriel, avait été transporté, sur le dos de l'étrange animal appelé

Borak, de la Mekke à Jérusalem, et de Jérusalem à la Mekke. Excités par ces souvenirs, les Musulmans s'approchèrent de la ville de David, en répétant ces paroles du Koran : « Entrons dans la Ville-Sainte que Dieu nous a promise ; » et leurs hordes victorieuses commencèrent leur œuvre de destruction.

Le danger qui menaçait les Chrétiens leur inspira la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le nom de Mahomet était pour eux un objet d'exécration, et les succès rapides de ses sectateurs les avaient frappés d'épouvante. Pendant quatre mois, ils défendirent en désespérés la ville du Sauveur ; mais leur enthousiasme et la solidité de leurs remparts furent impuissants contre le nombre de leurs sauvages ennemis, et le patriarche Sophronius se vit réduit à implorer une capitulation (637).

La sainteté de Jérusalem valut à ses habitants un traitement beaucoup plus humain que celui qu'avaient éprouvé les autres villes de la Syrie. En perdant leur indépendance, ils furent désormais soumis aux caprices d'un fanatique vainqueur, mais ils n'eurent pas à essuyer le massacre et le pillage, qui, partout ailleurs, avaient signalé son passage. Les principaux articles de la capitulation étaient : qu'ils auraient la liberté de célébrer leurs offices dans les églises alors existantes, mais qu'ils ne pourraient en bâtir de nou-

velles ; qu'ils feraient disparaître leurs croix et ne feraient plus de processions ; que leurs cloches ne sonneraient plus que pour annoncer les heures, et que, dans leurs vêtements, leurs noms et leurs coutumes, ils s'abstiendraient d'imiter les Musulmans. Afin de prévenir les malheurs qu'il redoutait pour la ville après sa reddition, le patriarche exigea qu'Omar vînt lui-même à Jérusalem signer le traité. Le calife montra dans cette circonstance une déférence et une modération qui se rencontrent rarement chez un vainqueur ; il consentit à la demande du prélat.

Omar est représenté par les historiens comme un homme de mœurs austères, ayant toute la gravité d'un enthousiaste et méprisant les vanités du monde. Vêtu du costume le plus simple et monté sur un chameau, il entra dans Jérusalem et fut reçu par Sophronius. Ils se rendirent ensemble à l'église du Saint-Sépulcre. Là, ne pouvant plus contenir sa douleur qu'augmentaient encore les lamentations de son peuple, le patriarche prononça ces paroles du prophète Daniel : « L'abomination de la désolation est dans le saint lieu. » Omar eut la générosité d'ordonner à ses soldats de respecter les cérémonies religieuses des Chrétiens, et leur donna l'exemple en priant sur les marches de l'église, tandis que le patriarche priait dans l'intérieur. Mais une vaste mosquée s'éleva bientôt sur le mont Moriah, à l'endroit même où Jacob

passa la nuit quand il eut sa vision. A la vue de cet édifice consacré au culte de leurs ennemis, l'affliction des Chrétiens redoubla, et les nombreuses profanations qui souillaient les saints lieux firent une telle impression sur l'esprit de Sophronius, qu'il ne tarda pas à succomber à sa douleur.

Tant qu'Omar vécut, les Chrétiens n'eurent à supporter que les maux qui étaient la conséquence de la prise de leur ville par des hommes professant une croyance opposée à la leur; mais une fois que la main du calife, juste et bienfaisant, cessa de contenir ses hordes fanatiques, l'imagination ne peut rien concevoir de comparable aux persécutions qu'ils eurent à endurer. Ils se virent chassés de leurs maisons et insultés dans leurs églises. De nouvelles restrictions furent ajoutées à celles que portait la capitulation, et de nouvelles taxes imposées pour prix des plus minces priviléges. Cependant ils supportèrent avec plus de résignation la cruauté et l'avarice de leurs oppresseurs que les entraves qui furent mises à l'exercice de leur culte. Le dernier degré d'abaissement auquel une Église puisse descendre, c'est d'être frustrée du droit de choisir elle-même ses ministres. Ce droit fut enlevé aux Chrétiens par leurs maîtres, qui les astreignirent à porter sans cesse une ceinture de cuir en signe d'esclavage.

Cependant les nombreuses conquêtes des Musulmans firent naître entre eux des guerres civiles.

La dynastie des Ommiades cessa d'exister avec son quatorzième calife, et fut remplacée par celle des Abassides. Bagdad, résidence de cette nouvelle dynastie, devint le séjour des merveilles et de l'opulence.

Durant les révolutions qu'amenèrent les querelles de leurs maîtres entre eux, les Chrétiens de Jérusalem vécurent dans un état alternatif d'espérance et de crainte. Dans leur détresse, jamais la commisération des Chrétiens d'Occident ne leur fit défaut; ceux-ci, en effet, s'occupaient sans cesse de soulager leurs souffrances, d'alléger le poids de leurs tributs, et de les encourager en les assurant de leurs vœux et de leurs sympathies. A cette époque, le goût des pèlerinages, loin de s'affaiblir, s'accrut encore par l'établissement à Jérusalem d'une foire annuelle, où s'échangeaient les plus précieuses marchandises de l'Orient et de l'Occident.

A l'époque où Aroun fonda le puissant empire des Abassides, l'Europe admirait les victoires et la puissance de Charlemagne. Jamais deux plus grands monarques ne furent contemporains, et ne se témoignèrent plus d'estime. Ils s'unirent ensemble d'une amitié que les légendes du temps se sont plu à décrire dans le style le plus pompeux. Le plus grand bienfait de cette alliance fut l'heureux changement qu'elle apporta à la condition des Chrétiens d'Orient. Au nombre des riches pré-

sents qu'Aroun envoya à Charlemagne, et que celui-ci reconnut par des présents d'une égale magnificence, s'en trouvait un bien fait pour flatter l'orgueil et la dévotion du grand empereur : c'étaient les clefs de Jérusalem et celles du Saint-Sépulcre.

La protection accordée par Aroun aux Chrétiens de la Palestine mit un terme à leurs longues souffrances, et l'accroissement des relations commerciales entre l'Europe et l'Asie amena chaque année un plus grand nombre de pèlerins à Jérusalem. Les Chrétiens s'abandonnèrent alors à l'espoir de voir enfin leurs maux cesser tout à fait, et le flambeau de la foi briller d'un nouvel éclat.

Ils ne goûtèrent pas longtemps le charme de cette tranquillité trompeuse. La vie voluptueuse que les califes menaient à Bagdad amollit leur bravoure, et leurs nombreuses dissensions affaiblirent leur autorité. Bientôt les émirs turcs auxquels ils déléguaient un pouvoir qu'ils dédaignaient d'exercer eux-mêmes, répondirent à leurs demandes de secours par d'insolents refus. Ces refus se traduisirent plus tard en révolte ouverte, et les émirs fondèrent des États indépendants aux portes mêmes de la résidence de leurs maîtres. Les princes chrétiens n'étaient pas inattentifs aux convulsions qui tourmentaient l'empire de leurs redoutables adversaires, et jugèrent la circonstance favorable pour entreprendre leur destruc-

tion. L'empereur grec Nicéphore, et après lui son successeur Zimiscès, envahirent le territoire des califes avec une puissante armée. La principale conquête de Nicéphore, la prise d'Antioche, fut chèrement payée par la mort du patriarche de Jérusalem, que les Sarrasins immolèrent à leur vengeance. Zimiscès obtint de plus importants succès. La république marchande de Venise, les Chrétiens de Syrie et d'Arménie applaudirent hautement à sa résolution d'humilier le Croissant, et lui promirent des secours. Il s'avança avec une rapidité incroyable, attaqua le calife de Bagdad, qu'il força à lui payer un tribut, soumit toutes les villes de la Judée, et promena ses armes triomphantes à travers la Syrie et l'Égypte. Mais la mort le surprit au milieu de ses succès, et le fruit de ses victoires fut perdu en aussi peu de temps qu'il en avait fallu pour les remporter.

La fortune repassa alors du côté des Musulmans. Une grande partie de l'Afrique, la Syrie et l'Égypte tombèrent au pouvoir des califes fatimites. Les nouveaux souverains établirent le siége de leur domination en Égypte, et pendant quelque temps les Chrétiens n'eurent pas lieu de se plaindre de ce changement de maîtres. Ils jouirent sous eux de la même liberté religieuse que sous les Abassides. Ce calme dura jusqu'à l'époque où Hakem, troisième calife fatimite, monta sur le trône. L'histoire ne présente pas de caractère plus

odieux que celui d'Hakem : ce jeune frénétique ne craignait ni Dieu ni les hommes, et son règne n'offrit que des vices et des extravagances. Abandonnant la religion de ses pères et méprisant les titres de calife et de descendant du Prophète, il poussa la démence jusqu'à se qualifier d'image visible du Très-Haut.

Tout en ordonnant qu'on l'adorât, Hakem sut, à l'égard des Musulmans, se renfermer dans les bornes de la prudence; mais il ne garda pas les mêmes ménagements vis-à-vis des Chrétiens. Semblable à l'éruption d'un volcan, sa fureur éclata sur la Ville-Sainte; il renversa de fond en comble l'église de la Résurrection, et, dans sa rage impuissante, il tenta de détruire ce qui restait du Saint-Sépulcre. Une considération aurait cependant dû l'arrêter dans ses entreprises criminelles : sa mère était chrétienne, et son oncle, patriarche de Jérusalem. Le fanatisme et la superstition le rendirent sourd à la voix de la nature.

Pour faire connaître à quels genres de persécutions les Chrétiens furent alors exposés, il suffit de citer un trait de barbarie rapporté par les historiens contemporains. Un matin les Musulmans trouvèrent un chien mort dans une de leurs mosquées. Aussitôt ces fanatiques parcourent les rues de la ville, et se jettent en furieux sur les Chrétiens, qu'ils accusent d'être les auteurs de la profanation. Vainement ceux-ci protestent de leur innocence,

et veulent rejeter le crime sur quelque ennemi, intéressé à leur perte ; ils ne sont point écoutés et ils se résignent à attendre, dans la plus morne consternation, les coups de l'orage suspendu sur leurs têtes. Au milieu de l'effroi général, un jeune homme, inspiré par l'amour de ses coreligionnaires, déclare qu'il est prêt à mourir pour le salut de tous. Il leur demande seulement, pour récompense de son dévouement, de garder son souvenir et d'honorer sa famille. Il se présente ensuite devant les Musulmans, s'avoue le seul auteur du crime, et sa mort apaise la fureur des infidèles.

Lorsque les persécutions des Chrétiens de Jérusalem furent connues en Occident, le deuil y fut général. Plusieurs phénomènes naturels qui apparurent à la même époque ajoutèrent à l'effroi public, et firent redouter les plus grands malheurs. L'hiver déploya ses rigueurs les plus excessives dans des régions auxquelles elles avaient été inconnues jusqu'alors, et un violent tremblement de terre renversa plusieurs villes de la Syrie et de l'Asie-Mineure. Les regards du monde chrétien se tournèrent donc de nouveau vers la Terre-Sainte. Si les princes de l'Europe n'étaient guère disposés à attaquer le colosse musulman, le goût des pèlerinages n'était pas éteint, et il s'accrut même encore en raison des dangers qui menaçaient les Chrétiens d'Orient. Des fidèles de tous les rangs, depuis l'homme du peuple jusqu'au fier

baron et au saint évêque, voulurent visiter ces lieux, théâtre à la fois des souffrances et du triomphe du Sauveur. Les successeurs du farouche Hakem suivirent alors la politique de leurs devanciers, en rendant aux Chrétiens le droit d'exercer leur religion et de rebâtir leurs églises détruites. C'était principalement vers les fêtes de Pâques qu'on voyait arriver les pèlerins dans la Terre-Sainte. Un tribut de deux pièces d'or fut imposé à chaque Chrétien de Jérusalem, et, après le paiement de cette somme, il leur fut permis d'habiter un quartier particulier, d'établir des asiles pour leurs frères d'Occident, et d'entretenir des relations avec des puissances de l'Europe.

CHAPITRE II.

Pèlerinages.

Les commencements de la domination des Turks furent marqués par des événements de la plus haute importance; sortis des contrées sauvages situées au delà de l'Oxus, les Turks envahirent et subjuguèrent l'Asie entière, se dirigèrent ensuite vers les frontières de l'Asie-Mineure, et firent trembler le souverain de Byzance sur son trône.

L'Europe épouvantée regarda comme prochaine la chute de l'empire de Constantin.

Les Chrétiens d'Orient eurent à subir le joug de cette race sauvage et barbare (1076). La prise de Jérusalem par le lieutenant de Malek-Schah ne fut signalée par aucun des actes de modération qui avaient honoré la conquête d'Omar. Méprisant à la fois les Chrétiens et les Musulmans, les vainqueurs ne furent pas plutôt entrés dans la ville, qu'ils l'inondèrent du sang de ses habitants. Les Chrétiens qui échappèrent au carnage ne survécurent que pour se voir en butte à des persécutions auxquelles n'avaient pas même songé leurs premiers maîtres; quand ils voulurent se livrer à l'exercice de leur culte, leurs voix furent étouffées par des cris et des menaces. Ils éprouvaient le plus grand plaisir à voir les pèlerins venir se reposer parmi eux des fatigues et des dangers de leur voyage; leurs sympathies s'éveillaient à la vue de ces milliers de fidèles qui joignaient leurs adorations aux leurs. Quelle ne fut pas leur douleur, quand ils virent non-seulement leurs priviléges détruits et leur vie sans cesse menacée, mais encore l'entrée de leur ville interdite à leurs frères fatigués! Rien ne prouve mieux l'ignorance et la barbarie des Turks que la conduite qu'ils suivirent à l'égard des pèlerins. Leur affluence était pour Jérusalem une source de prospérité dont ses maîtres retiraient le principal avantage. Refuser l'en-

trée de la Ville-Sainte aux pieux visiteurs, c'était ruiner son commerce, qui ne se faisait que par eux ; mais les Turks étaient aussi sourds aux conseils de la politique qu'à la voix de l'humanité.

Le plus grand nombre des pèlerins, après avoir épuisé toutes leurs ressources en route, arrivaient sous les murs de Jérusalem dans un état complet de dénûment. Leurs vêtements étaient en lambeaux et leurs forces anéanties par la fatigue ; ils n'avaient plus d'espoir que dans la charité de leurs frères. Jusque-là cet espoir n'avait pas été trompé ; la charité publique et particulière s'était toujours empressée de venir à leur secours. Leur douleur ne connut plus de bornes quand ils se virent interdire l'accès d'un lieu de repos après lequel ils soupiraient depuis si longtemps. Hors d'état de payer le tribut exigé, ils étaient obligés d'errer dans la campagne où plusieurs d'entre eux mouraient de misère ou de maladie.

Plusieurs pèlerins, à leur retour, jaloux de faire connaître au monde les dangers auxquels ils avaient échappé, écrivirent la relation de leur voyage, et nous aimons encore à lire ces vieux récits dont la simplicité fait tout le charme. Un des plus intéressants de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous est celui de Lietbert, évêque de Cambrai. Lietberg partit à la tête d'environ trois mille pèlerins qu'avait attirés sa réputation de sainteté. Son clergé et ses amis avaient essayé de

le détourner d'une entreprise aussi périlleuse, mais il avait résisté à toutes leurs instances. Quand il se mit en route, toute la population sortit de la ville, et l'accompagna pendant trois lieues en répandant des larmes et en demandant sa bénédiction. Lietbert traversa plusieurs contrées et arriva dans le pays des Huns. Après avoir passé le Danube, pour abréger sa route, il entra en Pannonie. Le roi de ce pays était d'un naturel féroce qui fit craindre aux pèlerins qu'il ne se livrât à quelque violence à leur égard; mais l'évêque ayant été admis en sa présence, son aspect vénérable fit une telle impression sur le cœur du barbare, qu'il le fit asseoir auprès de lui et lui demanda la cause de son voyage. Quand il la connut, il exprima sa surprise de ce que, débile comme il l'était, l'évêque eût entrepris une route aussi pénible. Cependant, venant à penser que celui qu'il regardait comme trop faible pour un pèlerinage, pourrait bien n'être qu'un traître ou un espion, il ordonna à ses gens de veiller sur Lietbert et sur ses compagnons. Mais quand il les vit passer leur temps en prières, en mortifications et en jeûnes, il fut convaincu qu'ils ne le trompaient pas et fit pourvoir à tous leurs besoins. En quittant la Pannonie, l'armée du Seigneur, comme l'appellent les historiens du temps, entra dans les forêts de la Bulgarie. Les habitants de cette terre sauvage ressemblaient, pour ainsi dire, aux brutes; ils n'avaient

ni demeures fixes, ni religion, et ne vivaient que de pillage. A la vue d'un peuple aussi barbare, plusieurs pèlerins perdirent courage et firent part à l'évêque de leur intention de s'en retourner. Lietbert ayant demandé la cause de cette résolution si subite, ils lui répondirent que c'était pour éviter de tomber entre les mains des Bulgares, qui avaient déjà massacré plusieurs de leurs frères isolés. L'évêque alors s'arrêta, fit un signe de croix et récita la prière et les psaumes; puis il leur adressa un discours pour les exhorter à la persévérance. Ses paroles produisirent l'effet qu'il s'en était promis; il eut à peine fini de parler, que tous les pèlerins sentirent renaître leur courage et jurèrent de le suivre.

Pendant sept jours, leur marche ne fut interrompue par aucun accident; mais le huitième, ils aperçurent dans l'épaisseur d'un bois plusieurs hommes montés sur des chevaux et des chameaux, et dont la tête était ornée de plumes et de bandelettes. Ils n'avaient pour vêtement qu'un large manteau et des sandales; ils tenaient un arc à la main, et portaient sur leurs épaules un carquois plein de flèches. A la vue d'hommes si étranges, la plupart des pèlerins furent saisis d'épouvante. L'évêque, au contraire, exprima sa joie de voir, disait-il, son vœu le plus ardent au moment d'être accompli, c'est-à-dire l'occasion d'endurer la mort ou la captivité pour l'amour du Seigneur.

Mais son aspect vénérable exerça sur les barbares le même empire que sur le roi de Pannonie. Leur chef, loin de se montrer hostile, s'approcha de l'évêque et lui indiqua de la main le chemin qu'il devait suivre. Les pèlerins se dirigèrent alors sur Laodicée, qu'ils atteignirent sans aucun danger, mais où ils apprirent que l'église du Saint-Sépulcre venait d'être fermée aux Chrétiens par ordre du sultan du Kaire. A cette nouvelle, ni l'exemple, ni les exhortations de Lietbert ne purent retenir ses compagnons; ils se dispersèrent insensiblement; et le prélat ne resta qu'avec quelques-uns d'entre eux dont le dévouement égalait le sien. Ce faible débris de l'armée du Seigneur persista dans sa résolution de se rendre à Jérusalem. Comme on leur dit que la route par terre était infestée d'infidèles, ils s'embarquèrent. A peine avaient-ils quitté le port de Laodicée, qu'ils furent assaillis par une tempête qui les jeta dans l'île de Chypre. Sans se laisser abattre par ce contre-temps, ils se rembarquèrent; mais les marins des bâtiments qu'ils montaient, redoutant eux-mêmes la rencontre des Turks, les ramenèrent à Laodicée. Quand l'évêque de cette ville les vit de retour, il engagea Lietbert à renoncer à une entreprise qui devenait chaque jour plus dangereuse. Le prélat se rendit, quoiqu'à regret, à son conseil, et reprit avec tristesse le chemin de son diocèse.

L'enthousiasme qui poussait les fidèles vers la

Terre-Sainte n'appartenait pas exclusivement aux hommes. On vit plus d'une fois des femmes s'associer aux fatigues des pèlerins. On en trouve un exemple dans l'histoire de Raymond de Plaisance. Ce jeune homme, ayant conçu de bonne heure du respect pour les pieux voyageurs qui traversaient sa ville natale, tomba dans une profonde mélancolie dont on ne pouvait deviner la cause. Pressé par les instances de sa mère, il finit par lui avouer que son chagrin était causé par l'ardent désir qu'il avait de visiter les saints lieux. A cet aveu, la pieuse femme, loin de se montrer affligée, embrassa son fils avec des transports de joie, et lui promit de l'accompagner. Ils firent aussitôt les préparatifs de leur départ; mais ils voulurent, avant de se mettre en route, recevoir la bénédiction de leur évêque. Le prélat leur plaça une croix d'étoffe rouge sur la poitrine, leur recommanda de ne pas oublier leur patrie dans leur saint voyage et de prier pour l'éloignement des maux dont les signes célestes semblaient la menacer. Ils prirent ensuite le bourdon et la pannetière, et partirent accompagnés de leurs parents et de leurs amis, qui les suivirent pendant quelques lieues. Leur voyage ne fut signalé par aucun événement remarquable; mais, quand ils furent arrivés en vue de Jérusalem, ils ne purent retenir leurs larmes au souvenir du traitement ignominieux que les Juifs avaient fait endurer au Sauveur du monde.

Leur émotion, en approchant du Saint-Sépulcre, fut encore plus vive. Ils se prosternèrent au pied de la croix, désirant de toute leur âme mourir à la même place où le sang du Fils de Dieu avait été versé. Après avoir visité Jérusalem et ses environs, remplis à chaque pas du souvenir de Jésus-Christ, ils se rembarquèrent pour retourner dans leur patrie; mais à peine avaient-ils mis à la voile, que Raymond tomba dangereusement malade. Il fallut toutes les prières et les supplications de sa mère pour empêcher les matelots ignorants et superstitieux de le jeter à la mer. Heureusement ses efforts furent secondés par le prompt rétablissement de son fils, et, après une navigation tranquille, ils débarquèrent sur les côtes de l'Italie. Ils étaient sur le point d'atteindre le terme de leur long voyage, quand la malheureuse mère fut, à son tour, saisie d'une maladie subite, et expira dans les bras de son fils, en lui donnant sa bénédiction et en l'exhortant à persévérer dans la voie de la piété et de la vertu.

La plus remarquable des saintes expéditions qui furent entreprises par des hommes puissants est celle qui eut pour chefs les évêques d'Utrecht, de Bamberg et de Ratisbonne. Ce célèbre pèlerinage eut lieu en 1074, vingt-un ans avant les Croisades, dont il fut regardé comme le précurseur. Le nombre des pèlerins ne s'élevait pas à moins de sept mille, et parmi eux se faisaient re-

marquer plusieurs chevaliers français. Ils se mirent en route en automne, et eurent beaucoup de périls à surmonter avant d'arriver à Constantinople, où l'empereur Ducas leur fit le plus gracieux accueil.

A peine furent-ils parvenus aux frontières des Sarrasins *, que les Arabes Bédouins fondirent sur eux de tous côtés, comme s'ils eussent craint de laisser échapper une proie qui ne manquerait pas de tenter la cupidité de leurs compatriotes. Une troupe de ces soldats nomades les attaqua vigoureusement à une lieue environ de Ramla. Les Chrétiens délibérèrent longtemps pour savoir si le petit nombre de guerriers qui se trouvaient avec eux auraient recours à leurs armes. Cette indécision leur fut fatale; plusieurs d'entre eux furent couverts de blessures et dépouillés de leurs vêtements. L'évêque d'Utrecht lui-même fut horriblement traité. Quelques-uns cependant s'armèrent de grosses pierres qu'ils trouvèrent autour d'eux et qui leur servirent à éloigner, sinon le danger, au moins la mort. Forcés de céder au nombre, ils se réfugièrent dans les ruines d'un vieux château situé au milieu d'une plaine déserte;

* Le nom de *Sarrasins* vient de *Sarracènes*, peuple barbare de l'Arabie-Déserte, qui ravagea la Syrie et l'Égypte au cinquième siècle, et qui, peu nombreux originairement, finit par devenir très-puissant.

mais les murs de cette forteresse étaient tellement délabrés, qu'il leur parut impossible d'y résister à la moindre attaque. Il fallait donc tirer le meilleur parti possible des moyens de défense que le hasard leur avait procuré. Les évêques de Mayence et de Bamberg s'établirent dans une chambre en haut de la forteresse, tandis que les autres évêques restèrent en bas pour veiller autour des murailles. Les barbares ne tardèrent pas à faire pleuvoir une grêle de traits dans toutes les directions. Les pèlerins, poussés par le désespoir, s'élancèrent sur eux avec impétuosité, n'ayant d'autres armes que des pierres. Pendant trois jours, ils soutinrent le choc de douze mille ennemis; cependant, épuisés par la faim et la fatigue, ils se décidèrent à capituler, et envoyèrent un message au chef arabe; celui-ci, accompagné de quinze de ses principaux officiers, vint lui-même dans le retranchement des Chrétiens, où l'évêque de Mayence lui proposa de lui abandonner tous les bagages des pèlerins, à condition qu'il leur laisserait continuer leur route sans les inquiéter. Le chef des barbares répondit que ce n'était pas au vaincu à dicter des conditions au vainqueur, et que ses soldats s'étaient promis de manger la chair et de boire le sang des Chrétiens; puis, ôtant son turban, il en déroula les plis et le passa autour du cou de l'évêque. Le prélat, sentant alors toute sa patience l'abandonner, le

frappa si rudement, qu'il l'étendit sur la poussière. Dès que les Chrétiens le virent tomber, ils se jetèrent sur ses armes et sur celles des officiers qui l'accompagnaient; puis, après avoir invoqué le secours du ciel, ils recommencèrent l'attaque avec impétuosité. De leur côté, les Arabes, qui croyaient avoir à venger la mort de leur chef, se défendirent avec vigueur, et les forcèrent à reculer. Les pèlerins, reconnaissant alors qu'ils ne pourraient jamais triompher du nombre de leurs adversaires, eurent recours à un stratagème : ils conduisirent les chefs arabes à l'endroit de la forteresse où l'action était le plus vivement engagée, et là un héraut, tenant une épée nue à la main, cria aux barbares que, s'ils ne cessaient pas le combat, les Chrétiens ne se battraient plus avec leurs armes, mais avec les têtes de leurs prisonniers. Ces malheureux, chargés de liens, voyant la mort si près de les atteindre, supplièrent leurs soldats de cesser le combat, et le fils du chef parcourut les rangs pour les engager à détourner le coup qui menaçait leur prince et son père. Les barbares se rendirent à ses exhortations, et la lutte cessa. Dans cet intervalle, un pèlerin s'était rendu pendant la nuit à Ramla, et avait réussi à obtenir la protection de l'émir de cette ville, qui était l'ennemi le plus acharné des Arabes. La nouvelle de son approche se répandit bientôt parmi les barbares, qui se retirèrent précipitamment. Quand

l'émir de Ramla fut entré dans la forteresse, les évêques crurent qu'ils étaient tombés dans un piége; mais leurs doutes se dissipèrent lorsqu'ils entendirent l'émir s'écrier à la vue des prisonniers arabes : « Vous m'avez délivré de mes plus cruels ennemis. » Un traité fut ensuite conclu, et une escorte musulmane accompagna les pèlerins jusqu'à Jérusalem.

La Ville-Sainte avait à cette époque pour patriarche un vieillard vénérable, nommé Sophronime, qui vint au-devant des Chrétiens; ils firent leur entrée à la lueur des torches et au son des cymbales, et furent conduits par leurs frères dans tous les lieux dignes de leur admiration. Malheureusement l'église du Saint-Sépulcre, renversée par Hakem, était encore en ruines, et la désolation régnait dans l'intérieur de la ville et dans les environs. Les pèlerins n'eurent pas seulement à pleurer sur la destruction des monuments sacrés; ils furent encore privés du plaisir de se baigner dans les eaux du Jourdain et de cueillir, aux palmiers de Jéricho, la branche que tout fidèle était dans l'habitude de rapporter pour témoigner de l'accomplissement de son pèlerinage. Tandis qu'un ennemi cruel et superstitieux régnait dans l'intérieur de Jérusalem, l'Arabe pillard rôdait au dehors, toujours prêt à se jeter sur les pieuses caravanes. Force fut donc aux pèlerins de renoncer à leurs projets et de se contenter d'une simple

visite à la Ville-Sainte. Ils retournèrent en Europe sur les vaisseaux génois.

On considérait alors généralement un pèlerinage à Jérusalem comme une œuvre de pénitence très-méritoire, pouvant expier beaucoup de péchés. Foulques Nerra, comte d'Anjou, pressé par le cri de sa conscience, qui lui reprochait de grands crimes, se rendit trois fois à Jérusalem, où il fit amende honorable, et implora publiquement la miséricorde divine. Il mourut au retour de son troisième pèlerinage.

Cet exemple fut suivi par Robert, duc de Normandie et père de Guillaume-le-Conquérant. Couvert d'un sac, les pieds nus et portant le bourdon et la pannetière, il se plaisait à affronter les dangers et les fatigues auxquels étaient exposés les pèlerins de mince condition. Son esprit de pénitence et de charité brilla d'un vif éclat dans la Ville-Sainte. En revenant en Europe, il mourut à Nicée, en Bithynie.

CHAPITRE III.

Pierre l'Ermite. — Succès qu'obtiennent ses prédications pour la croisade. — 1095.

Tandis que les nouvelles apportées chaque jour en Occident révélaient les persécutions endurées par les Chrétiens de la Palestine, et entretenaient une sorte d'enthousiasme pour les pèlerinages, un simple reclus méditait avec toute l'ardeur d'une foi vive sur les moyens de délivrer Jérusalem. Pierre, surnommé l'Ermite, avait cherché dans la retraite un refuge contre les vices et les malheurs du monde. La prière et la contemplation lui avaient procuré des consolations dont il n'avait pu jouir au milieu de la société des hommes, et son esprit actif et inquiet avait trouvé le calme dans les pratiques de la vie dévote. L'origine de cet homme pieux est peu connue. On prétend qu'il descendait d'une famille noble et qu'il était né à Amiens. Les premières années de sa vie furent consacrées à l'étude; il ne se borna pas à fréquenter les célèbres académies de l'Italie, il se rendit en Grèce, pour y acquérir

toutes les connaissances qu'on pouvait encore puiser dans cette savante contrée. Quand il eut achevé de s'instruire, il fut accueilli par l'archevêque de Paris, son parent, qui le prit en affection, et lui promit de récompenser ses talents par les premières charges de l'Église. Mais l'activité de Pierre ne pouvait s'accommoder de la vie sédentaire à laquelle le prélat voulait qu'il s'astreignît; il demanda donc l'autorisation de quitter la carrière ecclésiastique pour embrasser celle des armes. L'évêque fut longtemps avant de satisfaire son désir; mais lorsqu'il vit qu'il persistait dans sa résolution, il consentit à son départ et l'envoya à son frère Eustache, comte de Boulogne. Eustache reconnut bientôt sa science et son mérite, et le donna pour précepteur à ses fils. Cet emploi laissa à Pierre tout le temps nécessaire pour s'occuper de sa nouvelle profession. Une guerre avec les Flamands ne tarda pas à lui fournir l'occasion de se distinguer; mais un jour, son ardeur l'ayant emporté trop loin à la poursuite de l'ennemi, il fut fait prisonnier. Les rigueurs de la captivité donnèrent un nouveau cours à ses idées; entraîné par le désir de goûter les charmes de la paix domestique, il renonça tout à coup à ses espérances d'avancement dans la carrière des armes, et quand il fut rendu à la liberté, il se maria. Dans ce nouvel état, son bonheur fut complet, mais de courte durée; au bout

de trois ans il perdit sa femme, et avec elle tous ses rêves de félicité.

Dégoûté d'un monde où il n'avait pu trouver le bonheur, Pierre résolut de s'ensevelir dans la solitude. Il confia ses trois enfants aux soins de ses parents, et, après s'être voué au service de Dieu, il se confina dans une retraite, où il vécut tout à fait à la manière des anciens anachorètes, c'est-à-dire dans le jeûne, la prière et la méditation. Son activité naturelle le lança bientôt dans une nouvelle carrière. Jamais les pèlerinages n'avaient été si fréquents qu'à cette époque. Pierre, convaincu qu'il était appelé à une haute mission religieuse, se joignit aux fidèles qui allaient visiter le tombeau de Jésus-Christ. Quand il se vit au milieu de Jérusalem, son âme fut agitée de sentiments divers; en retrouvant à chaque pas des traces de la barbarie des Turks et de la persécution des Chrétiens, il se sentit tour à tour transporté de terreur et d'indignation. Après avoir visité le Calvaire et le Saint-Sépulcre, il se rendit auprès de Siméon, patriarche de Jérusalem, auquel il demanda s'il ne connaissait pas un moyen de délivrer l'Église de ses oppresseurs. Le patriarche lui répondit que, si quelque puissance humaine pouvait mettre un terme aux souffrances des Chrétiens, ce ne pouvait être que les princes de l'Occident, l'empereur de Byzance ayant assez à faire de repousser les Sarrasins des portes de sa capitale. Pierre écouta

attentivement sa réponse, et l'assura que le souverain pontife romain prenait le plus vif intérêt au sort des fidèles de la Palestine; il ajouta même qu'il était certain qu'il s'empresserait de leur envoyer des secours, si le patriarche les lui demandait.

Siméon goûta le conseil de l'Ermite; plusieurs conférences eurent lieu entre eux et les principaux Chrétiens de Jérusalem, et il fut décidé que Pierre se chargerait d'une lettre pour le pape, qu'il le supplierait de jeter un regard de pitié sur l'état d'abaissement où se trouvait réduite l'Église en Orient, et l'engagerait à exciter en sa faveur la compassion des monarques chrétiens. Pierre promit, en outre, de s'employer lui-même à réveiller le zèle religieux de tous les pays par où il passerait. Après cet entretien, il se rendit dans l'église de la Résurrection pour appeler la protection du ciel sur son entreprise. Cédant à la fatigue, il s'endormit, et eut un songe dans lequel le Christ lui apparut et lui dit : « Poursuis, Pierre, exécute avec courage ce que tu as commencé, je serai avec toi. L'époque que j'avais fixée pour purifier mon Église des souillures des infidèles et pour délivrer mon peuple est enfin arrivée. » Pierre se réveilla tout à fait persuadé que Dieu le choisissait pour venger sa cause. Il prit aussitôt congé du patriarche, et arriva à Antioche, où il s'embarqua sur un navire près de mettre à la voile pour l'Italie. A peine dé-

barqué sur les côtes de la Pouille, il se dirigea, sans perdre un instant, sur Rome, pour se jeter aux pieds d'Urbain II, qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Le pape lui fit le plus favorable accueil, et vit tout de suite quels avantages et quelle gloire résulteraient d'une croisade, pour la chrétienté en général, si elle était couronnée de succès. Il approuva donc le dessein de Pierre, applaudit à son zèle et à sa piété, lui donna l'autorisation d'aller prêcher dans le monde en faveur des Chrétiens d'Orient, et promit d'assembler immédiatement un concile général.

Après cette entrevue, Pierre se mit en route pour accomplir sa sainte mission. Son extérieur était chétif, mais une force supérieure animait son faible corps. Il avait l'esprit vif, l'œil pénétrant, et était doué de cette éloquence persuasive qui subjugue et entraîne les hommes. Monté sur une mule, couvert des vêtements les plus grossiers, la tête et les pieds nus, un pesant crucifix à la main, il franchit les Alpes, embrasant les habitants des villes et des campagnes du zèle qui le dévorait. Il passa ensuite en France, où des milliers de fidèles accoururent pour écouter ses prédications; partout sa présence excita l'enthousiasme; partout il était reçu comme un envoyé de Dieu. A sa voix les passions se calmaient, les querelles de famille s'apaisaient, et ceux qui l'avaient entendu ne songeaient qu'à prier pour obtenir du ciel les

moyens d'aller promptement délivrer Jérusalem.

Urbain, convaincu par les succès prodigieux qu'obtenaient les prédications de Pierre, que le moment était venu de mettre son projet à exécution, satisfit au désir des peuples en convoquant un concile général à Plaisance (1095). Outre un nombre immense d'ecclésiastiques, on vit arriver à cette assemblée au moins trente mille laïques. Tous les esprits étaient attentifs et brûlaient du désir d'entendre les exhortations du saint-père, lorsque des ambassadeurs de l'empereur Alexis furent introduits. Ils apportaient la nouvelle que Constantinople était de plus en plus menacée par les Turks, et que si les guerriers de l'Occident ne s'empressaient de marcher à son secours, cette riche capitale ne tarderait pas à tomber au pouvoir des barbares. Le souverain pontife répondit aux ambassadeurs que la demande de leur maître serait prise en considération, et leur promit que des secours lui seraient bientôt envoyés. Ce premier concile se sépara cependant sans avoir pris aucune résolution, et Urbain en convoqua un second pour le mois de novembre, à Clermont, en Auvergne.

L'affluence y fut pour le moins aussi grande qu'à Plaisance. Des princes et des prélats, des ambassadeurs de divers pays, des ecclésiastiques de tous les rangs, et une multitude innombrable de laïques y accoururent, et la ville se trouva tel-

lement encombrée, que « plusieurs, dit une vieille chronique, furent contraints de faire dresser leurs tentes et pavillons au milieu des champs et des prairies. »

Le premier acte du concile fut de renouveler la *trêve de Dieu*, menaçant de l'anathème tous ceux qui troubleraient la tranquillité publique. Il s'occupa ensuite du sort des veuves, des orphelins, des marchands et des laboureurs, qu'il plaça sous la protection spéciale de l'Église ; puis il lança l'excommunication contre Philippe Ier, roi de France, pour le punir du scandale qu'il avait donné au monde par son dernier mariage. Après ces premiers travaux, l'assemblée s'occupa enfin de l'importante affaire qui fixait l'attention générale, la cause des Chrétiens d'Orient. La deuxième séance du concile se tint sur la place publique de Clermont. Le pape, entouré de ses cardinaux et d'un immense concours de peuple, monta sur un trône qu'on lui avait préparé. Pierre l'Ermite, portant le costume grossier du pèlerin, se plaça à son côté. Urbain l'engagea à parler le premier. Il retraça avec véhémence les souffrances des habitants et des pèlerins de la Palestine, et les profanations commises chaque jour par les Musulmans. Il avait vu, disait-il, les offices divins interrompus par les infidèles, et souvent les ministres de Dieu traînés à la mort en sortant des églises. Son récit, entremêlé de soupirs et de larmes, ex-

cita tour à tour et la compassion et l'indignation de l'assemblée. Il termina en suppliant tous ceux qui l'écoutaient de se hâter de porter secours à leurs frères près de périr.

Quand Pierre eut fini de parler, Urbain s'adressa à son tour à la foule. Il lui mit sous les yeux l'affligeant spectacle d'une ville aussi chère à Dieu que Jérusalem et célèbre à tant de titres, qui se trouvait réduite à courber la tête sous le joug d'un ennemi barbare.

Déjà enflammée par le discours de Pierre l'Ermite et par le spectacle solennel de tant de princes et de prélats rassemblés pour une cause aussi sainte, la foule ne put contenir son enthousiasme lorsque le pape eut cessé de parler, et s'écria d'une voix unanime : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! — Oui, répliqua le souverain pontife, Dieu le veut certainement ! Aujourd'hui se manifeste en vous ce que le Seigneur a dit dans son Évangile : Lorsque deux ou trois seront assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. C'est lui qui vous a dicté les paroles que j'entends ; qu'elles soient donc dans les combats votre cri de guerre. » Ensuite, montrant une croix aux yeux de l'assemblée, il continua : « Voici un signe sacré de la rédemption ; qu'il réunisse les enfants dispersés d'Israël, qu'il brille sur vos bannières et sur vos armes ! Quiconque aura la volonté d'entreprendre le saint pèlerinage, devra porter la croix du Seigneur sur

ses épaules ou sur sa poitrine; il accomplira ainsi le précepte du Seigneur : Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. »

Le premier à qui le souverain pontife conféra le signe sacré, fut Adhémar, évêque du Puy, qui se hâta d'en revêtir ses habits sacerdotaux. La plupart des membres de l'assemblée imitèrent son exemple; les uns placèrent sur leurs épaules une croix brodée en or ou en soie; les autres firent coudre sur leurs vêtements deux morceaux d'étoffe rouge. Le départ pour la Terre-Sainte fut fixé au jour solennel de l'Assomption, c'est-à-dire au 15 août de l'année suivante. Urbain eût bien voulu marcher à la tête de l'expédition, mais les troubles qui agitaient ses États l'empêchèrent d'accepter ce dangereux honneur; il se contenta de recommander aux fidèles dont le sexe, la profession, l'âge ou les infirmités retenaient le zèle, de contribuer par leurs prières, et surtout par leurs aumônes, au succès de l'entreprise. Il donna à Adhémar le titre et les pouvoirs de légat apostolique. Raymond, comte de Toulouse, qui avait déjà signalé sa haine pour l'islamisme en combattant les Sarrasins d'Espagne, n'avait pu assister au concile; mais il se fit excuser par des ambassadeurs, qui prirent la croix et qui s'engagèrent pour lui. Enfin, avant de se séparer, tous les croisés se confessèrent et reçurent l'absolution, avec l'exhortation d'inviter leurs compatriotes et leurs amis à les suivre.

CHAPITRE IV.

Première Croisade. — Siége et prise de Nicée.
(1096-1097).

La croisade ne fut pas plutôt résolue, que les nobles et les ecclésiastiques qui s'étaient voués à la cause du Seigneur s'occupèrent des préparatifs de leur départ. Les prélats qui avaient assisté au concile suivirent l'exemple d'Urbain, et devinrent les plus zélés et les plus utiles missionnaires de la sainte expédition. Partout leurs efforts furent couronnés de succès ; à leur voix, le mari se séparait de sa femme ; les pères quittaient leurs enfants, les enfants leurs parents : il n'y avait aucun lien d'affection ou de parenté capable d'arrêter l'enthousiasme. Dans beaucoup de pays, des villes et des villages entiers restèrent déserts.

Mais ce n'était pas sur l'enthousiasme passager de cette multitude que le pape comptait pour le succès de son entreprise. La France, à cette époque, avait dans son sein un grand nombre de barons possédant de vastes domaines et pour qui les exercices de la guerre étaient la passion domi-

nante. Urbain espérait que leur piété ne serait point insensible à la perspective de la gloire militaire, et il ne se trompa point. La plupart accueillirent ses exhortations avec des transports de joie, et prirent aussitôt la croix : non contents d'abandonner leur vie de plaisirs et de jouissances, ils n'hésitèrent pas à vendre ou à engager leurs terres et leurs châteaux pour subvenir aux dépenses de leurs vassaux, qu'ils entraînaient à leur suite, et pour s'équiper avec un luxe digne de la guerre qu'ils allaient entreprendre. Les membres du clergé ne montrèrent pas moins d'empressement, et renoncèrent aux avantages de leurs bénéfices pour seconder les efforts des soldats de la croix. Toutes les classes, en un mot, étaient dévorées de la même ardeur. De la France, l'enthousiasme passa en Angleterre et en Allemagne. Plusieurs signes célestes contribuèrent encore à échauffer l'esprit de la multitude.

Chaque jour l'armée des croisés se recrutait de nouveaux prosélytes; des milliers de fidèles prenaient la croix, soit à la sollicitation de leurs amis qui l'avaient déjà prise, soit pour répondre aux instances de leurs parents vieux et infirmes qui regardaient comme la plus grande faveur céleste d'avoir un fils ou un parent combattant pour la délivrance de la Terre-Sainte. D'un bout de l'Europe à l'autre, des prières montaient au ciel pour appeler sa bénédiction sur les guerriers chré-

tiens ; et partout ils recevaient leurs armes bénites au nom de la sainte Trinité.

Dès le commencement du printemps, tous ceux qui avaient pris la croix se mirent en marche pour se rendre dans les divers endroits où ils devaient se rassembler. Comme l'époque fixée pour le départ sous le commandement des chefs réguliers était encore éloignée, la multitude, impatiente et incapable de s'astreindre aux lois de la discipline, jeta les yeux sur celui à la voix duquel elle avait pris les armes. Plus de soixante mille personnes des deux sexes pressèrent par leurs instances Pierre l'Ermite de se mettre à leur tête et de les conduire immédiatement en Asie. Il n'était pas dans la nature de Pierre de résister à l'enthousiasme : il se rendit à leurs prières ; on le vit bientôt, monté sur sa mule, couvert d'un manteau de bure et des sandales aux pieds, guider son armée indisciplinée à travers l'Allemagne. Jugeant qu'il lui serait impossible de maintenir seul le bon ordre dans une troupe composée de tant d'éléments divers, il délégua une partie de son autorité à un soldat courageux, Gautier *sans Argent*, ainsi surnommé à cause de sa pauvreté. Gautier fut chargé du commandement de l'avant-garde, dont on pourra se faire une idée en observant qu'on n'y comptait que huit cavaliers pour quinze mille piétons. En Allemagne, Pierre fut suivi par un moine nommé Godescal, dont les prédications

avaient rassemblé environ vingt mille paysans. Le nombre des croisés s'accrut encore à mesure qu'ils avancèrent, et bientôt l'armée ne compta pas moins de trois cent mille personnes, parmi lesquelles se voyaient non-seulement des femmes, mais encore des enfants et des vieillards qui consultaient plus leur zèle que leurs forces.

Après avoir dépassé les frontières de l'Autriche, les soldats de Gautier entrèrent dans une immense solitude, qui n'offrait aucune trace de culture et où leur marche était à chaque instant arrêtée par des marais et de vastes forêts. Ils furent bientôt assaillis par la faim, et, incapables de la supporter, ils se mirent à piller la Hongrie, que le roi leur avait permis de traverser. Arrivés en Bulgarie, ils demandèrent avec arrogance des provisions au gouverneur de Belgrade, qui les leur refusa. Ils se répandirent alors dans la campagne, enlevèrent les troupeaux, incendièrent les maisons, et égorgèrent même les femmes et les enfants. A la vue du danger qui les menaçait, les Bulgares coururent aux armes, fondirent sur leurs ennemis chargés de butin, et exercèrent contre eux une vengeance sanglante et implacable. Cent quarante pèlerins furent dévorés par les flammes dans une église où ils s'étaient réfugiés. Gautier, pour sortir de la situation critique où l'avait jeté l'indiscipline de ses soldats, pressa sa marche à travers les forêts et les déserts jusqu'à Nissa, dont le gou-

verneur lui accorda quelques provisions. Ils traversèrent ensuite Philippopolis et Andrinople ; et, contenus par le souvenir de leurs fautes et de leurs pertes, ils arrivèrent sous les murs de Constantinople. L'empereur Alexis, qui avait sollicité le secours des Latins, les reçut avec empressement, et leur permit de camper dans les environs de sa capitale pour attendre l'arrivée de leurs compatriotes sous la conduite de Pierre l'Ermite.

En arrivant en Hongrie, Pierre apprit le désastre de son lieutenant ; il vit les dépouilles de seize croisés suspendues comme trophée à une des portes de Semlin. A cette vue, il ne put contenir son indignation, et ordonna à ses compagnons de se préparer à combattre. Aussitôt ils se jetèrent à l'improviste sur les habitants, dont plus de quatre mille tombèrent sous leurs coups, ou périrent dans les eaux du Danube. Le cénobite apprit bientôt que le roi de Hongrie, indigné du massacre de ses sujets, se disposait à la vengeance ; il précipita donc sa marche sur Nissa, où son armée campa quelque temps sans qu'aucune circonstance vînt troubler la bonne harmonie qui régnait entre elle et les habitants. Mais, au moment du départ, quelques croisés allemands, se rappelant une querelle qu'ils avaient eue la veille avec des marchands, voulurent se venger et commirent des dégâts. Les habitants, imputant à tous ce qui n'était que le crime de quelques-uns, sor-

tirent de leur ville, et tombèrent sur l'arrière-garde des croisés avec tant de fureur, qu'ils couvrirent la terre de morts, firent un grand nombre de prisonniers, et s'emparèrent de deux mille chariots. A la nouvelle de ce revers, Pierre, qui était déjà loin de Nissa, revint sur ses pas, et voulut entrer en négociation avec le gouverneur, en lui rappelant la sainteté de son expédition; mais ses efforts échouèrent, et avant qu'il pût tenter de nouveaux moyens de conciliation, les pèlerins avaient recommencé le combat avec les Bulgares. Ils essuyèrent une défaite non moins désastreuse que la première, et quand, vers le soir, Pierre se retira sur une montagne voisine, il put à peine compter cinq cents hommes autour de lui. Les trompettes et les clairons ne cessèrent de sonner pendant toute la nuit pour rappeler les fugitifs; le lendemain, ils revinrent en foule rejoindre leur chef, et le nombre des combattants s'éleva encore à trente mille. Ils poursuivirent leur marche, et lorsqu'ils approchèrent des montagnes de la Thrace, ils rencontrèrent, à leur grande satisfaction, des députés de l'empereur Alexis, qui les conduisirent par une route sûre et facile jusqu'à Constantinople.

Les revers essuyés par les croisés ne les avaient pas corrigés. Ils ne jouirent pas plutôt du repos et de l'abondance, qu'oubliant les bienfaits de l'empereur, ils se mirent à piller indistinctement

lès jardins, les palais et les églises des faubourgs de Byzance. Alexis, pour se débarrasser de ces hôtes destructeurs, leur conseilla de s'emparer de la rive asiatique du Bosphore. Bientôt arrivèrent d'autres bandes rassemblées dans diverses contrées.

Dès qu'ils eurent établi leur camp de l'autre côté du Bosphore, la discorde éclata parmi eux au sujet du partage du butin qu'ils faisaient journellement dans les campagnes. Un corps nombreux se sépara de l'armée, et, sous la conduite d'un chef nommé Renaud, se dirigea vers Nicée, capitale de la Bithynie. Dans le voisinage de cette ville, ils s'emparèrent d'une forteresse, et se préparèrent à recevoir le choc des troupes du sultan qui vinrent les assiéger; mais, manquant de vivres et dévorés par la soif, il leur fut impossible de résister longtemps, ils furent presque tous passés par les armes. Leur chef Renaud traita secrètement avec les Sarrasins, et embrassa l'islamisme.

A la nouvelle de ce désastre, les croisés, en l'absence de Pierre, qui était resté à Constantinople, forcèrent Gautier-sans-Argent à marcher contre l'ennemi. Gautier, après plusieurs représentations inutiles, conduisit en gémissant cette multitude indocile sur la route de Nicée; mais le sultan était prêt à les recevoir, et il suffit d'une seule bataille pour anéantir cette armée, à l'excep-

la tempête jeta les vaisseaux sur les côtes de l'Épire, et que les lieutenants d'Alexis firent prisonnier et envoyèrent à Constantinople, au mépris des lois des nations.

A son arrivée dans les plaines de la Thrace, Godefroy apprit avec indignation la captivité du comte de Vermandois; il se hâta de réclamer sa mise en liberté, et comme il reçut une réponse peu satisfaisante, il livra la contrée au pillage de ses troupes. Alexis fut effrayé, et combla son prisonnier de tant d'honneurs, qu'il dompta son orgueil et l'amena à lui prêter serment d'obéissance et de fidélité. Le comte de Vermandois revint au camp des croisés, où il fut accueilli par de bruyants murmures quand il voulut engager Godefroy à suivre son exemple, et pendant plusieurs jours les Latins se livrèrent aux plus grands désordres; en même temps arrivèrent des ambassadeurs de Raymond et de Bohémond, qui pressaient le duc de Bouillon de faire la conquête de Constantinople. Cette démarche redoubla l'effroi d'Alexis, qui mit tout en œuvre pour apaiser Godefroy. Il lui envoya son propre fils comme otage, et employa tour à tour les artifices séduisants de la flatterie et de la libéralité pour vaincre la fierté des croisés. Dès lors, toutes les défiances cessèrent; les chefs latins s'engagèrent à respecter les lois de l'hospitalité, et promirent à Alexis de lui abandonner leurs conquêtes d'Asie, et de se re-

connaître pour vassaux de son empire. L'empereur, de son côté, comme guerrier chrétien, tâcha de ranimer le zèle pour la sainte entreprise, et promit de la seconder de ses troupes et de ses trésors. La cérémonie de l'hommage des princes latins flatta l'orgueil des Grecs, mais, dans cette humiliante circonstance, les ducs et les comtes latins avaient consulté l'intérêt public et particulier; ils n'avaient pas oublié qu'ils avaient besoin des vaisseaux et de la permission d'Alexis pour traverser la mer, et ils se flattaient qu'une fois sur le continent asiatique, leur vaillance effacerait leur honte, et que l'exemple d'Alexis les autoriserait bientôt à rompre leur serment.

L'empereur de Byzance ne pouvait cependant se croire en sûreté tant que les avenues de son palais seraient, pour ainsi dire, occupées par une armée aussi formidable, et qui recevait chaque jour de nouveaux renforts. Outre les présents qu'il était obligé de faire aux nouveaux venus, il craignait encore que la vue des richesses de sa capitale n'excitât leur ambition, et ne les portât à accomplir le projet de Raymond et de Bohémond. Il ne fut donc rassuré que lorsqu'il les vit de l'autre côté du Bosphore, où ils s'occupèrent immédiatement de commencer leurs opérations contre les Sarrasins. Rien n'était plus magnifique que le spectacle de cette armée lorsqu'elle se mit en marche pour les riches provinces de la Bithynie.

Les chevaliers et les cavaliers de leur suite montaient à cent mille combattants, tous armés du casque et de la cotte de mailles; quant aux masses d'infanterie, elles étaient si nombreuses, qu'elles surpassaient de beaucoup les armées de Darius et de Xerxès, et que la princesse Anne Comnène, fille et historien de l'empereur Alexis, ne trouvant pas d'expressions assez énergiques, s'écrie, dans son étonnement, que les nuées de sauterelles, les feuilles et les fleurs, les sables de la mer et les étoiles du ciel représentent faiblement ce qu'elle a vu ou entendu.

Comme les croisés s'avançaient vers Nicomédie, Pierre l'Ermite accourut à leur rencontre avec les débris de son armée; il fut reçu avec bonté, et le récit de ses misères et de celles de ses compagnons arracha des larmes de tous les yeux. A la vue de ces malheureux, dont les uns étaient couverts de haillons, les autres nus, plusieurs blessés et mourant de faim, les chefs latins furent émus de compassion et s'empressèrent de soulager leurs souffrances. Après avoir honoré par des prières et des cantiques la mémoire de Gautier et de ses soldats, à l'endroit même où leurs cadavres gisaient encore sans sépulture, l'armée continua sa marche, et arriva devant Nicée, dont elle entreprit le siége (juin 1097).

Nicée était la capitale de l'empire de Roum, qui s'étendait depuis l'Hellespont jusqu'aux frontières

de la Syrie. Cette ville, située au pied de hautes montagnes qui en défendaient l'approche, était entourée d'une double enceinte de murailles et renfermait une population nombreuse et guerrière. Elle avait pour sultan Soliman, issu de la race de Seldjouk et homme de tête et de résolution. Cédant à l'impétuosité du torrent, il laissa dans Nicée sa famille et ses trésors, et se retira dans les montagnes, suivi de cinquante mille cavaliers. Les princes latins prirent leurs postes devant la forteresse; chaque nation eut son quartier, qui fut environné de murs et de palissades; et comme on manquait de pierres et de bois pour élever des retranchements, on se servit des ossements des malheureux pèlerins qui avaient péri sous la conduite de Gautier sans Argent. Dans chaque quartier on avait dressé de magnifiques tentes qui servaient d'églises, et sous lesquelles se célébraient les cérémonies religieuses. Les divers cris de guerre, le bruit des tambours et des clairons appelant sans cesse les soldats aux exercices militaires, répandirent bientôt la consternation dans la ville assiégée.

Pendant les premières semaines du siége, il y eut plusieurs combats où beaucoup de sang fut répandu sans amener aucun résultat. Mais Soliman, étant descendu des montagnes avec ses nombreux cavaliers, attaqua le camp des assiégeants, qui formait un cercle imparfait d'environ six

milles. On se battit depuis le matin jusqu'à la nuit avec un acharnement incroyable ; et quand les croisés furent restés maîtres du champ de bataille, ils reconnurent qu'ils avaient payé leur triomphe du sang de dix mille de leurs frères, tandis que la perte des Sarrasins ne s'élevait qu'à quatre mille hommes. Après la victoire, les soldats chrétiens imitèrent la cruauté des Turks : ils coupèrent les têtes de leurs ennemis morts, en lancèrent un grand nombre dans la ville, et renfermèrent les autres dans des sacs pour les envoyer comme trophée à l'empereur Alexis.

Après cet événement, le siége fut poussé avec une nouvelle vigueur. Les croisés employèrent toutes les machines de guerre connues de l'antiquité : les béliers, les tortues, les tours roulantes, les artifices, les balistes, les catapultes, les frondes et les arbalètes qui lançaient des pierres et des dards. Mais les Turks pouvaient prolonger leur résistance et assurer leur retraite tant qu'ils seraient maîtres du lac Ascanius qui baignait la ville de deux côtés. L'habileté d'Alexis, qui s'était avancé jusqu'à Péléane pour profiter du triomphe de ses alliés, surmonta facilement cet obstacle : il fit transporter à l'aide de traîneaux un grand nombre de bateaux de la mer sur le lac. Cette résolution fut prise dans la nuit, et au point du jour les assiégés contemplèrent avec effroi les eaux qui les protégeaient couvertes de barques, dont cha-

cune portait plusieurs archers habiles. Nicée se trouvant investie de toutes parts, la fuite de la sultane devenait impossible. Dans cette position, un émissaire de l'empereur persuada aux habitants de se mettre sous la protection d'Alexis. Au moment où les croisés se croyaient sûrs de la victoire ; ils virent avec la plus grande surprise l'étendard impérial flotter sur les murailles de la ville. Pour calmer leur mécontentement, Alexis leur abandonna le butin, et réussit à conserver cette importante conquête.

Après un repos de quelques jours, les croisés marchèrent sur Dorylée en Phrygie, toujours accompagnés d'un général grec, qu'ils soupçonnaient d'intelligence avec le sultan. Soliman, plus irrité qu'effrayé de la perte de sa capitale, les poursuivit avec plus de deux cent mille cavaliers, que les émirs, obéissant à la voix du prince et de la religion, avaient assemblés sous ses drapeaux. Par une imprudence que peut seule expliquer la difficulté de se procurer des vivres, les Latins marchaient en deux colonnes séparées et hors de portée de la vue l'une de l'autre. Le duc de Normandie, Tancrède et Bohémond, à la tête de la colonne de gauche, qui était la moins nombreuse, s'avançaient à travers une vallée appelée *Gorgoni* par les historiens latins, et *Ozellis* par les Grecs. Quand ils ne furent plus qu'à quelques milles de Dorylée, dont le territoire les charma par sa ferti-

lité et les invita au repos, un cri soudain leur annonça l'approche de l'ennemi descendant des montagnes voisines, en masses qui ne pouvaient se compter à cause des nuages de poussière soulevés par les pieds des chevaux. Bohémond, qui commandait en chef, forma aussitôt ses troupes en ordre de bataille ; mais la chaleur de la saison, une nuée de flèches et les cris sauvages des Ottomans, semèrent la terreur et le désordre dans les rangs des Chrétiens. En vain les plus braves chevaliers essayèrent-ils de soutenir par leur valeur un combat devenu inégal ; le trépas était le seul prix de leurs généreux efforts. Guillaume, frère du noble Tancrède, et Robert de Paris, furent blessés mortellement ; Tancrède lui-même, dont la lance s'était brisée, ne dut son salut qu'au dévouement de Bohémond qui l'arracha des mains des infidèles.

Au milieu de l'action, et tandis que les croisés tombaient sous les coups de ses archers, Soliman, à la tête d'une troupe d'élite, se jeta sur le camp chrétien, où il massacra indistinctement tout ce qu'il rencontra. Robert de Normandie et Tancrède essayèrent de reprendre leur camp ; mais ils furent repoussés, et le désespoir s'empara de leurs soldats. A ce moment de crise, Godefroy, qui avait été instruit de l'événement, parut avec le comte de Vermandois et soixante mille cavaliers. Raymond de Toulouse et l'évêque du Puy arrivè-

rent bientôt avec le reste de l'armée. Aussitôt on forma un nouvel ordre de bataille et on recommença le combat. Les prêtres parcoururent les rangs, et ranimèrent les croisés, en répétant le cri de guerre : « Dieu le veut ! » Les Ottomans, attaqués dans leur forte position sur les hauteurs, ne purent résister à l'impétuosité de leurs assaillants. Plusieurs émirs, trois mille officiers et plus de vingt mille soldats, mordirent la poussière. La victoire des croisés fut complète ; ils s'emparèrent du camp de Soliman, où, pendant deux jours, leur curiosité s'amusa du spectacle des dépouilles précieuses, des armes et de l'appareil étrange des chameaux et des dromadaires. Suivi des débris de son armée, le sultan abandonna le royaume de Roum et courut implorer le secours de ses coreligionnaires d'Orient.

En se remettant en marche, l'armée chrétienne ne se sépara plus ; elle traversa les campagnes dévastées et les villes désertes de l'Asie-Mineure, où elle ne rencontra ni amis ni ennemis, et où elle fut accablée par des souffrances sans nombre. Comme elle avait perdu beaucoup de chevaux à la bataille de Dorylée, on fut obligé d'abandonner les bagages sur la route, ou de les charger sur des bœufs et des ânes. Lorsqu'on fut arrivé dans la campagne brûlante de l'Isaurie, on éprouva toutes les horreurs de la soif. Les plus robustes soldats ne purent résister à ce fléau, et

plus de cinq cents périrent dans un seul jour. On trouva enfin de l'eau ; et, dans le délire qu'occasionna cette découverte, toute l'armée se précipita en désordre sur les traces des chiens auxquels on la devait. Trois cents des premiers arrivés mirent tant d'avidité à se désaltérer, qu'ils moururent immédiatement. Les souffrances des croisés ne cessèrent que lorsqu'ils arrivèrent devant Antiochette, capitale de la Pisidie, qui leur ouvrit ses portes. L'aspect de la contrée, aussi riante que fertile, les engagea à s'y reposer. Durant leur séjour, la santé de deux de leurs plus vaillants chefs leur causa les plus vives inquiétudes : Raymond de Toulouse fut atteint d'une maladie dangereuse qui fit craindre pour ses jours, et Godefroy de Bouillon manqua d'être déchiré, dans les montagnes de la Pisidie, par un ours qu'il combattit pour sauver un soldat près d'être dévoré. Ces deux guerriers échappèrent à la mort, mais leur convalescence fut longue ; et lorsque l'armée se remit en route, on fut obligé de les porter dans une litière.

Il se passa à cette époque un événement qui peut faire connaître les dissentiments qui existaient entre les chefs des croisés. Tancrède, chevalier distingué par sa bravoure et par ses vertus, avait été envoyé pour reconnaître le pays, avec Baudouin, frère de Godefroy. Tancrède s'étant emparé de Tarse, Baudouin lui disputa cette con-

quête, et la bannière de Tancrède fut précipitée en bas des murailles. Celui-ci dévora cet affront, pour ne pas faire naître entre les Chrétiens un conflit funeste. Mais Baudouin, ayant voulu encore lui enlever la ville de Malmistra dont il s'était rendu maître, il s'en suivit un combat à outrance dans lequel la fortune favorisa Baudouin. Le lendemain cependant les deux chefs se réconcilièrent, et s'embrassèrent en présence de leurs compagnons d'armes.

Cependant l'ambition de Baudouin n'était pas satisfaite. Suivant les conseils d'un prince arménien nommé Pancrace, il résolut de fonder un royaume en Orient. Étant donc sorti du camp des croisés, pendant la nuit, à la tête de quinze ou seize cents hommes qu'il avait entraînés, il traversa l'Euphrate, il s'empara par ruse et par intrigue d'Édesse, capitale de la Mésopotamie, et fonda ainsi la première principauté des Francs au delà de l'Euphrate.

CHAPITRE V.

Désastres des Croisés. — Siége et prise d'Antioche.
(1097-1098)

Tandis que Baudouin était occupé à fonder sa principauté, les croisés gravissaient péniblement les côtes escarpées et glissantes du mont Taurus. Se rappelant les souffrances qu'ils avaient endurées dans les plaines de l'Isaurie, ils avaient eu soin de se munir d'une provision d'eau; mais les ardeurs du soleil et l'escarpement des précipices leur rendirent la route si difficile, qu'un grand nombre jetèrent leurs armes pour se soutenir en marchant, et que beaucoup d'autres succombèrent à leurs fatigues. La consternation était générale, lorsqu'après avoir dépassé la dernière chaîne de ces montagnes célèbres, les riches plaines de la Syrie se développèrent à leurs regards. A la vue d'Antioche et de l'Oronte qui baignait ses murailles, leur courage se releva et leurs souffrances furent oubliées.

Cette noble cité, la plus splendide des quatre qui portaient ce nom, fut célèbre dans l'antiquité. La magnificence de ses édifices, son opulence et

sa situation, la firent appeler par l'historien Josèphe la troisième ville de l'empire romain. Les Juifs y avaient joui du droit de cité, et ce fut dans ses murs que les disciples de Jésus-Christ prirent, pour la première fois, le titre de Chrétiens. Depuis quatorze ans, les Seldjoukides s'en étaient emparés et la regardaient comme une des principales forteresses de leur domination. Ses trois cent soixante tours, ses remparts de trois lieues de circonférence, les rochers et les marais qui la protégeaient au loin, présentaient un aspect si formidable, que les chefs des croisés délibérèrent pour savoir si l'on entreprendrait le siége immédiatement, ou si l'on laisserait reposer l'armée pendant l'hiver. L'amour des armes et le désir de délivrer le Saint-Sépulcre l'emportèrent, et il fut décidé que l'armée s'approcherait sans délai des murs de la ville.

Antioche avait alors pour gouverneur l'émir Baghisian, général expérimenté. Sa garnison consistait en six à sept mille chevaux et quinze à vingt mille hommes d'infanterie, et sa population s'était accrue par l'affluence des habitants des villes voisines qui avaient fui à l'approche de l'ennemi. Les forces des croisés s'élevaient à trois cent mille combattants, que suivaient un égal nombre de pèlerins revêtus seulement de la croix. Quand les chevaliers chrétiens eurent dressé leurs tentes et arboré leurs bannières, ils attendirent avec im-

patience le signal de l'attaque ; mais les Turks ne parurent point, et les croisés, trompés par cette apparente inaction, ne prirent aucune précaution. Ils abandonnèrent leur camp et se répandirent dans les villages environnants, sans armes et sans défiance. Cette imprudence décida enfin les Ottomans à sortir de la ville ; à diverses reprises, ils surprirent les Chrétiens épars dans la campagne et les massacrèrent ; un jour même ils réussirent à égorger la garde du camp. Ces tentatives audacieuses réveillèrent la valeur des croisés, qui jurèrent de venger la mort de leurs frères ; mais, comme ils manquaient d'échelles et de machines de guerre pour livrer un assaut, ils se bornèrent à serrer la place de plus près.

Bientôt la famine, avec tous les maux qu'elle traîne à sa suite, apparut dans le camp des assiégeants. Ils avaient en quelques jours dissipé des provisions suffisantes pour plusieurs semaines ou plusieurs mois. Les maladies, compagnes ordinaires de la disette, étaient envenimées par les pluies de l'hiver, la nourriture malsaine et l'entassement de la multitude. L'excès de leurs souffrances ne tarda pas à exciter les murmures et même les blasphèmes des soldats ; en vain les chefs essayèrent-ils de soutenir leur courage par des exhortations ; l'amour de la vie étouffa tous les sentiments de l'honneur et de la religion. Le récit qui nous a été transmis sur l'état du camp chrétien

par des historiens qui partagèrent eux-mêmes ces souffrances, remplit l'âme d'horreur. Les chevaliers, qui naguère se montraient si fiers de leur brillant costume, étaient alors sans vêtements, sans abri, et languissaient couchés à terre; d'autres erraient dans la campagne, arrachant des herbes sauvages qu'ils mangeaient crues, faute de feu pour les faire cuire. Des chiens morts, des insectes dégoûtants, et les animaux les plus immondes, servaient aussi à apaiser leur faim. Soixante mille chevaux appartenant à l'armée furent, en quelques jours, réduits à deux mille, et, sur ce nombre, deux cents à peine étaient en état de servir dans un jour de bataille.

La défection de Baudouin, qui, dans le principe, avait excité une si profonde indignation, trouva bientôt de nombreux imitateurs. Étienne de Chartres déserta honteusement l'étendard qu'il portait et le conseil dont il était président; Robert de Normandie, Guillaume, vicomte de Melun, que les vigoureuses expéditions de sa hache d'armes avaient fait surnommer *le charpentier*, et plusieurs autres capitaines accompagnés de leurs troupes, répandirent le découragement dans l'armée en l'abandonnant pour se retirer dans la principauté de Baudouin. Le duc de Normandie ne fut rappelé à son devoir que par les menaces et les exhortations de ses compagnons d'armes. Mais, ce qui scandalisa le plus, ce fut de voir Pierre

l'Ermite, dont l'enthousiasme avait armé l'Europe contre l'Asie, se dérober par la fuite aux souffrances dont il pouvait être regardé comme l'auteur. Il fut poursuivi, ramené au camp avec Guillaume de Melun, et eut à essuyer les reproches du franc et loyal Tancrède, qui lui fit jurer sur l'Évangile de ne plus abandonner l'expédition de la Palestine. Pour arrêter la désertion, on publia que quiconque chercherait à quitter l'armée serait puni du dernier supplice.

Cependant le retour du printemps, en mettant un terme aux maladies, fit renaître l'espérance dans le camp des croisés. Insensiblement les chefs retrouvèrent leur énergie, et le courage revint aux soldats. Des provisions, venues de l'Arménie, des îles de Rhodes, de Chypre et de Chios, servirent à réparer leurs forces, et quand arrivèrent, de la part du calife d'Égypte, des ambassadeurs chargés de leur offrir la paix s'ils consentaient à déposer leurs armes et à visiter Jérusalem en simples pèlerins, ils répondirent fièrement qu'ils n'entreraient dans la Ville-Sainte qu'en vainqueurs, et que jamais ils ne traiteraient avec les ennemis de Jésus-Christ. Peu de temps après le départ des ambassadeurs, Bohémond et Raymond de Toulouse surprirent et mirent en déroute plusieurs émirs qui amenaient des renforts à Antioche.

Ces succès encouragèrent les croisés à pousser

le siége avec une nouvelle vigueur. La discipline était revenue au camp, et l'on prit des mesures pour occuper à des travaux utiles la multitude oisive qui enfantait le désordre. Raymond et Tancrède se chargèrent de faire construire des tours et des machines par leurs gens et à leurs frais. Grâce à ces généreux efforts, les assiégeants furent bientôt maîtres de tous les dehors de la place, et n'eurent plus à redouter les sorties de l'ennemi : tout faisait donc présager qu'Antioche, qui ne pouvait recevoir ni renforts ni provisions, ne tarderait pas à se rendre, lorsque l'imprudence des croisés leur fit perdre tous leurs avantages. Baghisian, pressé par la disette, demanda, et obtint une trêve, qui, pour quelque temps, mit un terme aux actes de cruauté exercés par les deux partis. Les premiers violateurs de la paix furent les Sarrasins, qui massacrèrent et coupèrent en morceaux un chevalier chrétien surpris dans un endroit écarté. Une telle barbarie demandait vengeance, et, parmi ceux qui l'imploraient, se faisait remarquer la jeune épouse du chevalier, qui remplissait l'air de ses cris et de ses sanglots. Les hostilités allaient donc recommencer; mais lorsque les croisés voulurent attaquer les remparts, ils reconnurent que leur aveugle confiance avait porté ses fruits; Baghisian avait profité de la trêve pour introduire dans la ville des subsistances et des recrues. Ainsi, après sept mois de siége, du-

rant lesquels ils avaient perdu presque toute leur cavalerie et une quantité énorme de soldats par la fatigue, la famine et la désertion, ils n'étaient guère plus avancés que le premier jour de leur arrivée devant Antioche.

Alors l'ambitieux Bohémond eut recours à la ruse. Il s'était lié pendant la trêve avec un renégat qui lui avait offert de lui livrer les tours dont il avait le commandement; Bohémond offrit au conseil de livrer la ville d'Antioche, si on voulait lui en accorder la souveraineté. Les chefs des croisés repoussèrent d'abord cette offre avec indignation; mais enfin, pressés par la nécessité, ils acceptèrent les conditions proposées, et il fut convenu que le prince de Tarente s'entendrait sans délai avec le renégat nommé Phirouz, sur les moyens de surprendre la ville.

Le lendemain, au point du jour, l'armée reçut l'ordre de se mettre en mouvement, comme si elle eût marché à la rencontre de Kerbogha; mais, vers le soir, elle revint sur ses pas, et, à la faveur de l'obscurité, elle prit position près de l'endroit que défendait Phirouz. Le bruit d'une trahison, qui circula tout à coup parmi la garnison, mit quelques instants la vie du renégat en danger. Il fut mandé par le gouverneur, qui l'interrogea; mais sa ruse et son sang-froid le tirèrent d'embarras, et il retourna à son poste. Cette circonstance le convainquit qu'il n'y avait plus un instant à per-

dre ; pour faciliter le succès du complot, il s'en ouvrit à son frère, qui défendait une tour près de la sienne. Cette révélation ne produisit point l'effet qu'il en attendait ; son frère, indigné, se contenta pour toute réponse de lui lancer un regard de mépris. Phirouz, sans hésiter, lui plongea son épée dans le cœur.

Les croisés n'attendaient plus que le signal de l'attaque. La nuit était très-sombre, et un orage qui s'éleva vint encore augmenter l'obscurité. Après l'échange de plusieurs messages entre Phirouz et les chefs latins, des ordres sont enfin donnés pour commencer l'assaut ; mais, au grand désappointement de Bohémond, il ne se trouve aucun soldat qui ose se risquer sur les échelles de corde qui leur sont tendues du haut des remparts. C'est en vain qu'il emploie tour à tour la prière et la menace, tout le monde reste immobile. Il se décide alors à donner l'exemple, et monte avec intrépidité au haut d'une échelle ; puis, après s'être entretenu quelques instants avec Phirouz, qui se plaint de ce dangereux retard, il redescend pour montrer à ses soldats comment il faut braver le péril. Encouragés par sa voix, soixante des plus braves se présentent enfin pour l'escalade, et sont bientôt au haut de la muraille ; soixante autres les suivent, et sont à leur tour suivis par un plus grand nombre. Phirouz, montrant le corps sanglant de son frère comme preuve de

sa sincérité, leur livre ses trois tours, et leur indique les points qu'il faut attaquer. Sept autres tours tombent bientôt en leur pouvoir; à chaque instant le nombre des assaillants augmente; ils enfoncent une porte, et l'armée pénètre dans la ville. Le cri de guerre : *Dieu le veut! Dieu le veut!* retentit dans les rues et réveille les habitants, qui sortent de leurs maisons pour s'informer de la cause du tumulte; mais ils sont massacrés, sans savoir qui les frappe et sans pouvoir se défendre. Dans cette nuit terrible, le sang de dix mille Sarrasins inonda les rues d'Antioche, et, lorsque le jour parut, l'étendard de Godefroy, flottant sur la plus haute tour, annonça aux croisés restés à la garde du camp que la ville était prise (juin 1098). Restait encore la citadelle à soumettre; mais les Chrétiens, ayant échoué dans une première attaque, renoncèrent à s'en emparer, et ne songèrent plus qu'à s'abandonner à l'ivresse que leur inspirait la victoire. Baghisian, voyant qu'il était trahi et que la résistance serait désormais inutile, avait pris la fuite pour aller rejoindre Kerbogha; il fut rencontré par des bûcherons arméniens, qui le reconnurent, et l'un d'eux, lui arrachant son épée, la lui plongea dans le sein; sa tête fut ensuite portée aux vainqueurs. Phirouz reçut les plus grandes richesses pour prix de sa perfidie : il embrassa de nouveau le christianisme, et suivit les Chrétiens à Jérusalem. Plus

tard il revint à la religion de Mahomet, et mourut en laissant une mémoire exécrée.

Les réjouissances des soldats chrétiens ne durèrent pas longtemps. Trois jours après leur triomphe, ils virent briller dans la plaine les lances des cavaliers de Kerbogha; ils s'avancèrent pour les combattre; mais ayant été repoussés, ils furent forcés de se replier dans la ville, où ils furent assiégés à leur tour. Au milieu de tous les trésors qu'ils venaient de conquérir, ils ne tardèrent pas à éprouver de nouveau toutes les rigueurs de la disette. La misère fut si grande, que les historiens contemporains déclarent qu'ils n'osent révéler les moyens auxquels on eut recours pour se procurer quelques aliments. La dyssenterie vint bientôt ajouter ses ravages à ceux de la famine. Ceux qui conservaient la vie, malgré leurs souffrances, avaient à peine la force de traîner leur corps amaigri. Les chevaliers les plus braves étaient réduits à implorer la charité de ceux que le hasard mettait en possession de quelques provisions; la désertion, jointe à la maladie, éclaircit en peu de temps les rangs de l'armée. Les uns cherchaient à gagner la campagne en se précipitant dans les fossés de la ville, les autres en escaladant les remparts à l'aide d'une corde; mais peu d'entre eux survivaient à leur déshonneur : ceux qu'épargnait la misère tombaient sous le fer des Musulmans. L'empereur Alexis, qui s'avan-

çait au secours d'Antioche, fut découragé en apprenant que la situation de ceux qu'il voulait défendre était sans ressource. Livrés à un sombre désespoir, ces malheureux semblaient attendre leur sort avec résignation. On voulut en vain leur faire prêter serment; les punitions et les menaces n'obtinrent pas davantage, et, pour les forcer à défendre les remparts, il fallut mettre le feu à leurs quartiers.

Cependant le même enthousiasme qui avait entraîné les Chrétiens si loin de leur patrie devait les faire sortir victorieux de ce danger. Dans cette sainte expédition, les visions, les prophéties et les miracles étaient fréquents, et, durant la calamité d'Antioche, on racontait chaque jour des révélations et des prodiges. Un prêtre italien, ayant passé la nuit dans une église, affirmait qu'il avait vu Jésus-Christ, accompagné de la Vierge et du prince des apôtres, exprimant son indignation de la conduite des croisés; mais la Vierge s'était jetée aux genoux de son fils, et était parvenue à l'apaiser à force de pleurs et de supplications. Un autre prêtre, Pierre Barthélemy, du diocèse de Marseille, alla se présenter au conseil assemblé pour y révéler une apparition de saint André, qui s'était renouvelée trois fois durant son sommeil. « A Antioche, lui avait dit l'apôtre, dans l'église de mon frère Pierre, près du maître-autel, on trouvera, en creusant la terre, le fer de la lance

qui perça le côté de notre Rédempteur. Dans trois jours cet instrument du salut éternel se manifestera à ses disciples. Cherchez, et vous le trouverez; portez ce fer mystique à la tête de l'armée, et il percera tous les mécréants. » Au jour indiqué dans la vision, après s'être préparé par le jeûne et par la prière, le prêtre de Marseille se rendit dans l'église de Saint-Pierre, accompagné de plusieurs ouvriers et de douze témoins choisis parmi les barons et les ecclésiastiques. On creusa la terre à l'endroit indiqué, pendant plusieurs heures, sans rien découvrir. La nuit arriva, et les spectateurs commençaient à murmurer. Enfin Barthélemy, en chemise et sans souliers, descend hardiment dans la fosse, et reparaît bientôt, tenant à la main le fer sacré; on le salue avec des élans de joie et de dévotion. Ce fer, auquel sont attachées toutes les espérances, est porté en triomphe; à sa vue, les soldats découragés recouvrent leur ancienne valeur, ils oublient les horreurs de la faim, et demandent à marcher à l'ennemi. Raymond de Saint-Gilles fut choisi pour gardien du saint acier.

On envoya à Kerbogha une députation, à la tête de laquelle se trouvait Pierre l'Ermite, qui semblait avoir retrouvé tout son courage. Il s'adressa au Sarrasin avec autant de hauteur et de fierté que s'il eût été appuyé par une armée capable d'anéantir son ennemi dans un instant. Il le somma, au nom des princes chrétiens réunis dans Antioche,

d'abandonner le siége de la ville sous trois jours. Kerbogha, surpris de son langage, et manifestant le plus profond mépris pour ses menaces, lui répondit qu'une armée qui se trouvait dans une situation pareille à celle des Chrétiens ne pouvait dicter des conditions, et que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de leur laisser le choix entre la reddition et la mort. Pierre voulut répliquer, mais Kerbogha l'en empêcha et le chassa de sa présence. A son retour dans la ville, on s'informa avec empressement de la réception qui lui avait été faite ; mais Godefroy interrompit prudemment son récit, et unit ses exhortations à celles de ses frères pour engager les soldats à rentrer dans leurs quartiers, en leur recommandant de se fortifier le corps et l'âme, de consumer leurs dernières provisions, et d'attendre au point du jour le signal du combat et de la victoire.

Le lendemain, jour de la fête de saint Pierre et saint Paul, les portes d'Antioche s'ouvrirent, et l'armée, précédée d'une procession de moines et de prêtres chantant le psaume martial : « Que le Seigneur se lève, et que ses ennemis soient dispersés! » sortit de la ville, traversa l'Oronte et alla prendre position dans la plaine, située entre le fleuve et les montagnes. On composa l'ordre de bataille de douze divisions en l'honneur des douze apôtres. Le comte Hugues-le-Grand, quoique malade, était à l'aile gauche ; la droite était sous

les ordres de Godefroy, que soutenaient Tancrède et les comtes de Flandre et de Normandie. Ensuite s'avançait l'évêque Adhémar à la tête des Provençaux de Raymond, qu'une blessure récente retenait dans la ville, et dont le chapelain était chargé de porter la sainte lance. Bohémond commandait un corps de réserve.

L'armée des croisés, quoique composée des plus vaillants guerriers de l'Occident, paraissait incapable de se mesurer avec les forces innombrables de Kerbogha; elle n'avait pu réunir que trois cents chevaux, et la plupart des chevaliers étaient réduits à aller à pied ou à monter des ânes et des chameaux. Godefroy lui-même n'avait qu'un cheval, qu'il avait emprunté à Raymond de Toulouse. Mais ce désavantage était racheté par l'ardeur et la confiance qui animaient tous les soldats et par l'union qui régnait entre les chefs. Quand le prince de Mossoul apprit par ses émissaires qu'il devait se préparer au combat, il revint de sa fausse sécurité, et fit proposer aux chefs des croisés un combat entre plusieurs de leurs chevaliers et un égal nombre de Sarrasins. Mais sa proposition était trop tardive; les croisés lui répondirent qu'ils avaient placé leur confiance dans le Dieu des batailles, et qu'ils courraient les chances d'un combat général.

A cette réponse, Kerbogha donna le signal de l'attaque. Le premier choc de ses soldats fut si

impétueux, qu'il jeta d'abord l'indécision parmi les Chrétiens; mais ceux-ci, encouragés par la vue des évêques et des prêtres, qui, entourés des femmes et des enfants, priaient sur les remparts pour le succès de leurs armes, se précipitèrent à leur tour sur les infidèles, marchant sans crainte au milieu des flammes produites par des amas de foin et de paille que l'ennemi avait incendiés pour les arrêter, et renversant tout ce qui s'opposait à leur passage. Les Sarrasins dirigeaient principalement leurs efforts contre le corps d'armée qui possédait la lance sacrée. « Mais, dit le pieux chapelain qui la portait, Raymond d'Agiles, aucun des soldats de cette troupe ne fut blessé, aucune flèche ne les atteignit. » Les ennemis eurent bientôt à soutenir le choc de toute l'armée des Chrétiens; ils furent, les uns après les autres, forcés de reculer devant les principaux chefs latins, qui rivalisèrent de bravoure dans cette journée. Cependant, tandis qu'au pied des montagnes la victoire semblait se décider en faveur des croisés, l'émir Socman, qui combattait avec autant d'ardeur pour le croissant que les Chrétiens pour la croix, attaqua à l'improviste, avec quinze mille cavaliers, le corps de réserve commandé par Bohémond. Les Latins, effrayés d'une attaque aussi soudaine, commençaient à lâcher pied. Mais Godefroy, Tancrède et Hugues-le-Grand, qui s'aperçoivent du danger, accourent au secours de

Bohémond ; cette apparition change la face du combat : tout cède à la valeur des Chrétiens ; les Sarrasins, ne pouvant plus résister, se retirent en désordre. C'est en vain que leurs chefs essaient de les rallier sur les hauteurs ; partout la lance des croisés les atteint et les renverse. Alors la fuite devient générale ; Kerbogha, qui, du haut de la colline où il avait placé sa tente, a vu la défaite de son armée, s'enfuit en toute hâte vers l'Euphrate avec un petit nombre de cavaliers fidèles. Ainsi fut détruite ou dispersée dans une seule journée, par le désespoir des croisés, cette multitude de Turks et d'Arabes que les historiens contemporains évaluent au nombre de cent mille. Les vainqueurs s'emparèrent du camp de Kerbogha, où ils trouvèrent un butin immense. Plus de quinze mille chameaux, trois mille chevaux complétement couverts d'une armure d'acier, et la tente du sultan ressemblant à un palais ambulant, enrichie de tout le faste de l'Asie, et assez vaste pour contenir deux mille personnes, tombèrent en leur pouvoir. La citadelle d'Antioche se rendit aussitôt après la bataille.

L'armée, exaltée par sa victoire, demandait à marcher immédiatement sur Jérusalem ; mais les chefs, avant de satisfaire à son empressement, avaient à s'occuper de l'intérêt général. Ils commencèrent par rétablir le culte de Jésus-Christ dans Antioche; ensuite ils adressèrent aux princes et aux

peuples de l'Occident des lettres qui contenaient le récit de leurs travaux et de leurs exploits, et qui appelaient de nouveaux croisés en Asie. Ils députèrent aussi à Constantinople le comte de Hainault et Hugues de Vermandois, pour rappeler à l'empereur Alexis la promesse qu'il avait faite d'aider les Chrétiens dans leur entreprise. Le comte de Hainault périt en route; mais son collègue arriva sain et sauf à Constantinople, et, après y être resté quelque temps, voyant ses instances inutiles, oubliant ses frères d'armes, dont il était l'ambassadeur, il saisit un prétexte spécieux pour retourner en France.

Les chefs des croisés, redoutant les ardeurs de l'été à travers une contrée stérile et brûlée par le soleil, remirent au commencement de l'hiver le départ pour Jérusalem. Dans cet intervalle, une maladie épidémique exerça les plus grands ravages dans les rangs de l'armée; en moins d'un mois elle enleva plus de cinquante mille pèlerins dans Antioche et dans les environs. Au nombre des victimes se trouvèrent plusieurs chefs distingués, entre autres Adhémar de Monteil, évêque du Puy et légat du pape, qui avait tant de fois consolé et encouragé les croisés dans leurs souffrances. Pour arrêter les progrès de la contagion, on entreprit quelques expéditions aux environs d'Antioche contre les partis des Sarrasins. L'armée se trouva ainsi disséminée, et les querelles parti-

culières entre Bohémond, devenu prince d'Antioche, Raymond et d'autres chefs jaloux de sa puissance, furent assoupies pour quelque temps.

L'hiver s'était écoulé dans le désordre et la discorde; mais le printemps ayant ramené les sentiments d'honneur et de religion, les soldats réveillèrent par des clameurs l'indolence de leurs chefs. Ils partirent d'Antioche au mois de mai (1099), et se dirigèrent sur Laodicée avec cinquante mille hommes, restes de cette puissante armée qui avait eu tant à souffrir des maladies, de la famine et de la désertion. Mais elle n'avait plus de pareilles calamités à redouter pour la route qui lui restait à parcourir jusqu'à Jérusalem. Des vaisseaux génois et pisans lui avaient apporté des provisions, et devaient suivre la côte pour protéger sa marche. Comme elle ne comptait plus dans ses rangs que des hommes d'élite et rompus à toutes les fatigues, elle était beaucoup plus formidable que la foule indisciplinée qui avait attaqué Antioche.

Les croisés poursuivirent paisiblement leur marche entre la côte maritime et le mont Liban. Leur bravoure et la terreur de leur nom dispersèrent partout les émirs qui tentèrent de les arrêter. Après avoir tiré de fortes contributions de Tripoli, de Tyr et de Sidon, ils arrivèrent devant Saint-Jean-d'Acre (l'ancienne Ptolémaïs). Cette ville, avec ses nombreuses fortifications et ses

immenses approvisionnements, eût été pour eux une prise importante; mais ils se contentèrent du passage que leur accorda l'émir, et de la promesse qu'il leur fit de suivre le sort de Jérusalem. De Saint-Jean-d'Acre, ils avancèrent dans le milieu du pays, et s'emparèrent successivement de Lydda (l'ancienne Diospolis), et de Ramla, où ils n'étaient plus qu'à dix lieues de Jérusalem. Ils arrivèrent ensuite au bourg d'Emmaüs, où quelques Chrétiens de Bethléem vinrent au-devant d'eux pour implorer leur secours. Tancrède écouta leurs prières; il réunit trois cents de ses plus braves guerriers, et alla, dans le milieu de la nuit, planter l'étendard de la croix sur les murs de la ville où le Sauveur avait reçu le jour.

Dans cette même nuit, un phénomène apparut dans le ciel et frappa vivement l'imagination des croisés : la lune s'éclipsa, et reparut ensuite couverte d'un voile de sang; à l'instant, mille voix répétèrent d'un bout du camp à l'autre l'interprétation favorable que les chefs donnèrent à cette apparition. Pendant cette nuit, personne ne dormit, chacun attendant le jour avec impatience; enfin, quand les ténèbres se furent dissipées (10 juin 1099), toute l'armée se mit en marche et découvrit bientôt la sainte cité. Aussitôt le cri unanime de *Jérusalem! Jérusalem!* retentit dans les airs; tous les croisés se prosternèrent dans la poussière, et baisèrent avec respect cette

terre sanctifiée par la présence de Jésus-Christ; ils étaient au terme de leurs travaux, et allaient enfin recevoir le prix de leur constance et de leurs efforts.

Jérusalem est située au milieu de montagnes élevées, dans un lieu presque dépourvu de ruisseaux, de fontaines, de bois et de pâturages. Selon les traditions les plus anciennes, elle fut d'abord appelée *Salem*, et ensuite *Jebus*. Plus tard, David, après en avoir chassé Jébusée, y fixa le siége de son royaume, et lui donna le nom de *Jérusalem*. Sous Salomon, elle fut appelée *Hiérosolyme*. Après avoir éprouvé un grand nombre de révolutions, elle fut assiégée et prise par Titus, empereur romain, qui la renversa de fond en comble. Ælius Adrien, quatrième successeur de Titus, la releva et l'appela, de son nom, *Ælia Capitolina*; il la fit rebâtir sur les hauteurs, et dès lors le Saint-Sépulcre, qui se trouvait en dehors de la ville, fut renfermé dans son enceinte. Au milieu de tant de vicissitudes, les peuples de l'Orient et de l'Occident conservaient à peine le souvenir de la Ville-Sainte, lorsque le grand Constantin lui rendit son nom et y rappela les fidèles. Tour à tour conquise depuis par les Perses et les Grecs, elle avait fini par tomber au pouvoir des Sarrasins, sous le joug desquels elle gémissait quand les croisés parurent devant ses remparts.

Jérusalem renfermait dans son enceinte quatre

collines : à l'orient, le Moriah, où s'élevait autrefois le temple de Salomon, remplacé depuis par la mosquée d'Omar ; au midi et au couchant, l'Acra, qui traversait la ville dans toute sa longueur ; au nord, le Bezetha, ou la ville neuve ; au nord-ouest, le Golgotha, ou le Calvaire, sur lequel avait été bâtie l'église de la Résurrection. Le mont Sion, qui n'était plus renfermé dans son enceinte, la dominait entre le midi et l'occident. Adrien, en comblant les trois vallées qui environnaient ses remparts, en avait rendu l'accès beaucoup plus facile. Cependant, depuis qu'elle était passée sous la domination des Musulmans, comme elle était sans cesse exposée aux attaques de nouveaux ennemis, elle avait vu ses fortifications se relever insensiblement, et, quand les croisés parurent, les Égyptiens, qui venaient de l'enlever aux Turks, faisaient de grands préparatifs pour conserver une place que l'honneur et la religion leur défendaient d'abandonner. Aladin ou Iftikhar, lieutenant du calife du Kaire, était à la tête d'une garnison de quarante mille Turks ou Arabes, dont il animait la valeur par l'espoir d'une double récompense dans ce monde et dans l'autre.

Dès le lendemain de leur arrivée, les chefs des croisés prirent position devant la place. Godefroy plaça son étendard au pied de la montagne du Calvaire. Vers la gauche, jusqu'à la porte de Saint-Étienne, la ligne d'attaque fut prolongée

par Tancrède et les deux Robert, et Raymond de Toulouse établit ses quartiers depuis la citadelle jusqu'au pied de la montagne de Sion. Ces dispositions faites, les Latins virent avec peine que leur nombre ne leur permettait pas d'investir plus de la moitié de la ville, dont la circonférence comprenait environ deux milles et demi.

CHAPITRE VI.

Siége et prise de Jérusalem. — Godefroy est proclamé roi de Jérusalem. — 1099.

L'enthousiasme qu'excita parmi les Chrétiens la première vue de la Ville-Sainte s'accrut encore par les souvenirs qu'éveillait dans leurs esprits chacune de ses montagnes et de ses vallées. A leur pied le torrent de Cédron roulait ses eaux grossies, pendant l'hiver, par les eaux pluviales. Dans la vallée d'Ennom, contiguë à celle de Josaphat, ils retrouvaient le champ qui fut acheté avec l'argent que reçut Judas pour prix de sa trahison. La montagne de Sion leur rappelait les promesses faites par Dieu à son peuple. Le mont

des Oliviers et le Calvairè n'avaient rien perdu à leurs yeux de leur grandeur passée.

Le zèle des croisés pour la délivrance des saints lieux s'enflamma encore à l'arrivée d'un grand nombre de Chrétiens qui, privés de leurs biens et chassés de leurs demeures, vinrent chercher un refuge au milieu d'eux, et leur firent le récit des persécutions que leur avaient fait endurer les Sarrasins. Cette circonstance décida les chefs à presser l'attaque de la ville. Dès le cinquième jour de leur arrivée, ils firent publier dans tout le camp que chacun eût à se disposer pour l'assaut. L'impétuosité de leurs efforts fut telle, qu'ils s'emparèrent de la première barrière et forcèrent les Musulmans à se replier derrière leurs remparts. Nul doute que s'ils eussent eu des machines et des échelles, ils ne fussent entrés dans la ville; mais, reconnaissant bientôt que la valeur seule ne suffisait pas pour renverser ou escalader des murailles, ils se décidèrent à rentrer dans le camp.

Les chefs s'occupèrent alors de trouver du bois, ce qui était difficile dans un pays qui n'offrait qu'un sable inculte et des rochers stériles. Ils firent cependant la découverte d'une grotte, dans laquelle ils trouvèrent des troncs d'arbres qu'on transporta au camp. Ces arbres, réunis aux charpentes des maisons que les Sarrasins n'avaient point incendiées en fortifiant la ville, furent employés à la construction des premières machines pour le service du siége.

Mais les jours de misère et de calamités allaient renaître pour les Chrétiens. Les chaleurs de l'été, qui avaient commencé dès leur arrivée devant Jérusalem, avaient tari les faibles sources et desséché les torrents; et ils ne pouvaient pas y suppléer, comme on le faisait dans la ville, par des aqueducs et des citernes. Le pays d'alentour était également dépourvu d'arbres pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil. Dévoré par la soif, on ne songea plus qu'à se procurer de l'eau. Les pèlerins parcouraient les montagnes et les vallées, et lorsqu'ils parvenaient à découvrir une citerne, elle était à l'instant envahie, et c'était souvent les armes à la main qu'il fallait se disputer quelques gouttes d'une eau bourbeuse et fétide. Les bêtes de somme, abandonnées à elles-mêmes, erraient dans la campagne. On les voyait, consumées par la soif et par la chaleur, tomber d'épuisement, et les cadavres répandaient dans l'air des exhalaisons empoisonnées, source de maladies dangereuses.

Dans cette situation critique, une flotte génoise chargée de vivres et de munitions arriva dans le port de Jaffa. Cette nouvelle répandit la joie parmi les croisés. Trois cents hommes partirent aussitôt pour aller à la rencontre du convoi que la Providence semblait leur envoyer. Ils arrivèrent à Jaffa, où ils eurent la douleur de trouver la flotte brûlée par les Sarrasins; mais on avait eu le temps

d'en retirer les vivres et plusieurs instruments de guerre. Tout fut transporté au camp, et la présence d'ingénieurs et de charpentiers génois arrivés sur les vaisseaux ranima le courage des assiégeants.

Tandis que les préparatifs d'un assaut général se pressaient avec tant d'activité, les prêtres parcouraient le camp, en exhortant les pèlerins à la pénitence et à la concorde. L'ermite du mont des Oliviers vint aussi les aider de ses conseils spirituels. Il les engagea à imiter l'exemple des Hébreux, qui, par l'ordre de Dieu, firent processionnellement le tour de Jéricho, et virent les murailles de cette ville s'écrouler au son des trompettes guerrières. Les soldats de la croix écoutèrent son avis, et, après trois jours d'un jeûne rigoureux, une procession solennelle eut lieu; elle partit de la vallée de Réphraïm, en face du Calvaire, et s'arrêta sur le mont des Oliviers, à l'endroit même d'où Jésus-Christ monta au ciel. Là les Chrétiens écoutèrent les nouvelles exhortations du clergé; ils jurèrent d'oublier leurs discordes et de se chérir comme des frères.

Pendant ce temps, les Sarrasins, rassemblés sur les remparts, élevaient en l'air des croix auxquelles ils prodiguaient toutes sortes d'outrages. A cette vue Pierre l'Ermite s'indigna, et communiqua, par une allocution véhémente, son indignation à toute l'assemblée. Il les exhorta à ven-

ger sans délai l'injure faite au Fils de Dieu, que des impies crucifiaient de nouveau sous leurs yeux, et leur jura, par leur piété et par leurs armes, que le dernier jour du règne des infidèles était arrivé. La procession se remit alors en route, et rentra dans le camp, où les chefs s'assemblèrent aussitôt pour arrêter les dispositions de l'attaque.

Dans la nuit, Godefroy, Tancrède et les deux Robert firent avancer leurs tours roulantes, non pas vers les endroits les plus accessibles des fortifications, mais vers ceux qui paraissaient le plus négligés, et au point du jour (14 juillet 1099), tous les croisés étaient prêts pour l'assaut. Leur premier choc fut terrible; mais partout les assiégés leur opposèrent une vive résistance. Une grêle de flèches et de javelots, des flots d'huile bouillante et de poix fondue accueillirent les assaillants de toutes parts et les forcèrent à reculer. Les infidèles entreprirent même d'incendier les machines des assiégeants avec le feu grégeois, et réduisirent en cendres la tour du comte de Toulouse. La nuit vint mettre un terme à cette lutte opiniâtre. Les Chrétiens rentrèrent dans leur camp en frémissant de douleur et en s'écriant que le Seigneur les jugeait indignes d'adorer son tombeau.

Le lendemain, le combat recommença avec une nouvelle fureur. Partout on entendait le sifflement des flèches et des javelots; les pierres et les poutres que se lançaient les deux partis s'entrecho-

quaient dans l'air avec un bruit effroyable. Les Musulmans, du haut des remparts, faisaient pleuvoir sans interruption des flots de feu grégeois sur les tours roulantes des Chrétiens. Il y avait sept heures que le combat durait, et la victoire était encore incertaine. Les croisés même, qui avaient vu tomber au pied des remparts un grand nombre de leurs frères d'armes, et qui étaient accablés par la fatigue et la chaleur, commençaient à perdre courage et à s'écrier de nouveau que le Seigneur ne les trouvait pas dignes d'entrer dans la Ville-Sainte. L'ordre de la retraite allait être donné, lorsque le pieux Godefroy, qui avait fait des prodiges de valeur pendant tout le jour, aperçut tout à coup sur le mont des Oliviers un cavalier brandissant son bouclier et exhortant les Chrétiens à recommencer l'assaut. A l'instant le bruit se répand que c'est saint George qui vient à leur secours; toute l'armée est embrasée d'une nouvelle ardeur. Les femmes elles-mêmes accourent avec des rafraîchissements qu'elles distribuent aux soldats, en les engageant à achever leur sainte entreprise. L'assaut est recommencé. Godefroy et Raymond ont fait approcher leurs tours si près des remparts, qu'ils pourraient toucher l'ennemi avec leurs lances. Bientôt ils abaissent leurs ponts-levis, et achèvent de jeter la confusion parmi les assiégés, en mettant le feu aux sacs de paille et de foin qui recouvraient les mu-

railles. Les Sarrasins, effrayés, reculent devant les lances des assaillants. Aussitôt les frères Rodolphe et Engelbert de Tournay escaladent les remparts, et se jettent dans la place. Godefroy, son frère Eustache, Robert de Normandie et Baudouin du Bourg, s'élancent sur leurs traces. Ils sont bientôt suivis par plusieurs autres braves chevaliers, parmi lesquels se distingue l'intrépide Tancrède. Une fois dans la place, Godefroy se hâte d'enfoncer la porte Saint-Étienne, par où se précipite la foule des croisés. Les vainqueurs se répandent alors dans les rues et font retentir l'air du cri : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Les Musulmans jettent leurs armes et fuient dans toutes les directions ; l'armée chrétienne, réunie dans Jérusalem, s'abandonne aux transports de la plus vive allégresse. Ainsi fut remportée cette mémorable victoire, un vendredi, à trois heures après midi : c'était le jour et l'heure de la passion du Sauveur.

Les Chrétiens, irrités par les outrages des Sarrasins et par la longue résistance qu'ils leur avaient opposée, offrirent aux mânes de leurs frères morts durant le siége un sacrifice sanglant. Tout fut massacré sans distinction de sexe ou d'âge ; les assiégés qui échappaient aux soldats de Godefroy et de Tancrède, rencontraient bientôt les Provençaux de Raymond qui ne leur faisaient aucun quartier. Il n'y avait pas de refuge pour les vaincus ; ils ne furent épargnés ni dans les palais, ni dans les

des maladies pestilentielles. Cette cause d'infection éloignée et le partage du butin terminé, il restait à procéder à l'élection d'un roi pour défendre et gouverner les conquêtes de la Palestine. Il y eut, à cet effet, une assemblée des chefs, qui décidèrent que le choix serait fait par un conseil composé de dix membres. Ce conseil, après avoir invoqué le Saint-Esprit, pour qu'il daignât le guider dans la nomination qu'il allait faire, se mit à examiner scrupuleusement le mérite de chacun de ceux qu'on proposait pour régner sur Jérusalem. Il alla jusqu'à interroger les familiers et les serviteurs des divers candidats sur leurs mœurs et leur caractère. Ceux de Godefroy de Bouillon rendirent de lui le meilleur témoignage, et avouèrent naïvement qu'ils ne lui connaissaient qu'un défaut, celui de s'arrêter trop longtemps devant les saintes images dans les églises. Le guerrier auquel on ne pouvait reprocher que le trop rigoureux accomplissement de ses devoirs religieux devait fixer le choix du conseil. Godefroy, d'ailleurs, le premier et le plus digne champion de la chrétienté, avait conquis l'estime et les suffrages de toute l'armée. On répandit, en outre, que des révélations divines avaient annoncé d'avance sa nomination. Ce fut donc à la satisfaction générale qu'il fut proclamé. Aussitôt après son élection, il fut conduit en triomphe au Saint-Sépulcre, où il jura d'être toujours fidèle aux lois de l'honneur et

de la justice. Sa vie antérieure garantissait la sincérité de son serment. Quand ses compagnons lui offrirent les insignes de la royauté, il les refusa, déclarant qu'il ne porterait jamais une couronne d'or dans une cité où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines. Il rejeta également le titre de roi et se contenta du nom modeste de défenseur et baron de Saint-Sépulcre.

Après avoir donné un roi à Jérusalem, il fallut lui donner un patriarche. Ce poste éminent échut à Arnould de Rohes, qui s'occupa aussitôt de purifier la Ville-Sainte de toutes les profanations que lui avaient fait subir ses derniers maîtres.

Les princes musulmans, ayant appris la chute de Jérusalem, oublièrent leurs haines particulières et s'unirent pour tirer vengeance d'une catastrophe qu'ils n'avaient pu empêcher. Le vizir ou sultan d'Égypte s'avançait à la tête d'une armée formidable pour reprendre la Ville-Sainte. Tancrède, Eustache de Boulogne et Robert de Flandre, qui avaient été envoyés pour reconnaître l'ennemi, revinrent bientôt annoncer qu'il fallait se tenir prêt à combattre. Les Chrétiens reçurent cette nouvelle sans s'effrayer. Telle était leur confiance dans la protection divine, qu'ils passèrent la nuit en prières, et, dès que le jour parut, ils sortirent de la ville, ayant Godefroy à leur tête.

Ils apprirent de quelques prisonniers faits en route que le vizir était campé dans la plaine d'As-

calon. D'après cet avis, ils se dirigèrent de ce côté. Quand ils furent arrivés au torrent de Sorrec, ils aperçurent un grand nombre de mules, de buffles et d'ânes appartenant à l'ennemi. Un si riche butin ne manqua pas d'éveiller la cupidité des soldats; mais Godefroy et le patriarche leur défendirent de quitter les rangs, parce que le moindre retard pouvait devenir fatal. Bientôt la plaine couverte de troupes égyptiennes s'offrit à leurs regards. Cette vue, loin de les intimider, augmenta, au contraire, leur ardeur; ils s'avancèrent avec une telle hardiesse, qu'ils répandirent l'effroi parmi les Musulmans.

Dès qu'ils furent descendus dans la plaine, Godefroy prit position en face d'Ascalon, et Raymond s'établit dans les riches vergers situés entre la ville et la mer, pour empêcher les communications de l'ennemi avec la flotte égyptienne. Tancrède, Robert de Normandie et le comte de Flandre dirigèrent leurs attaques contre l'aile droite et le centre des Musulmans. Le combat commença par une décharge des javelots de l'infanterie chrétienne, tandis que la cavalerie se précipita avec impétuosité dans les rangs ennemis. Son choc fut soutenu avec intrépidité par les sauvages Éthiopiens armés de fléaux de fer et par les Turks. Mais le désordre se répandit bientôt parmi les soldats efféminés des nations de l'Égypte, et la déroute devint générale. Ceux des infidèles qui ne s'enfuirent pas au pre-

mier moment de la panique, restèrent immobiles sur le champ de bataille et succombèrent sous le glaive des vainqueurs. Ceux qui étaient près d'Ascalon cherchèrent un refuge dans ses murs; mais la confusion était si grande, que deux mille périrent étouffés en se pressant aux portes. Quand le vizir vit son armée détruite, il maudit Jérusalem comme la cause de tous ses maux. Il s'embarqua aussitôt pour regagner l'Égypte, et abandonna les malheureux habitants d'Ascalon à la vengeance des Chrétiens. Après les premiers instants consacrés à la joie, les croisés eurent la douleur de voir s'élever entre Godefroy et Raymond une querelle qui leur fit perdre le fruit de leur victoire. Les dépouilles trouvées dans le camp ennemi étaient immenses, mais l'ambition de quelques chefs ne se contenta pas de la part qui leur fut accordée. Le comte de Toulouse surtout, ayant sommé le premier la ville de se rendre, déclara qu'il la regardait comme sa possession. Le roi de Jérusalem repoussa cette prétention avec indignation. Alors Raymond conseilla aux habitants de ne se rendre qu'à lui, et se retira avec ses troupes. Godefroy, resté seul devant une ville à moitié soumise, fut obligé de s'éloigner, n'ayant pu obtenir qu'un tribut passager. La querelle entre les deux chefs se renouvela peu de jours après, et ils furent même sur le point d'en venir aux mains; mais, après une longue discussion, vaincus enfin par les prières des autres

chefs, ils se réconcilièrent et s'embrassèrent en présence de toute l'armée.

A leur retour à Jérusalem, les vainqueurs furent reçus au milieu des plus vives acclamations. Toutes les inquiétudes se trouvaient alors dissipées. La puissance musulmane venait d'essuyer un tel échec, que de longtemps on n'avait plus rien à craindre de ses efforts. L'étendard et l'épée du vizir furent portés en triomphe et suspendus devant le Saint-Sépulcre, et les Chrétiens rendirent au ciel de solennelles actions de grâces pour une victoire qui couronnait si glorieusement leurs travaux.

La bataille d'Ascalon fut la dernière opération militaire de la première croisade. Plusieurs guerriers se disposèrent dès lors à regagner leur patrie. De ce nombre fut Robert de Normandie, qui vint terminer sa vie aventureuse dans le château de Cardiff, où, après lui avoir enlevé son duché, l'ambition de son frère Henri Ier le retint vingt-huit ans prisonnier. Pierre l'Ermite quitta aussi la terre à la délivrance de laquelle il avait tant contribué. Le vaisseau qui le transportait en Europe fut assailli, dans la traversée, par une violente tempête. La mort était imminente, quand Pierre fit vœu de bâtir une église, si le ciel, touché de ses prières, sauvait ses jours et ceux de ses compagnons. Ce ne fut pas en vain qu'il implora la protection divine; la tempête cessa, et le vaisseau

acheva paisiblement sa route. Pierre, à son retour en France, fonda une abbaye à Huy, sur la rive droite de la Meuse. Ce fut là qu'il termina dans la retraite une des existences les plus agitées et les plus singulières qu'il ait été donné à un homme de parcourir.

Le comte de Toulouse avait fait le serment de ne jamais revenir en Occident; il se retira à Constantinople, où l'empereur Alexis satisfit son ambition, en lui accordant la principauté de Laodicée. Eustache refusa également de rester avec son noble frère, et vint mourir dans sa terre natale. Cet exemple fut suivi par beaucoup d'autres chevaliers de distinction, et le nouveau roi vit ainsi partir, l'un après l'autre, les compagnons de ses travaux; il ne put retenir que le brave Tancrède, avec trois cents chevaux et deux mille soldats d'infanterie, pour la défense de la Palestine.

Godefroy de Bouillon, élevé au rang de premier magistrat de Jérusalem, consulta les hommes les plus éclairés et les plus au fait des lois et des coutumes de l'Europe. Avec le secours de leurs lumières, le conseil et l'approbation du patriarche et des barons, du clergé et du peuple, il composa le recueil de lois connu sous le nom d'*Assises de Jérusalem*.

CHAPITRE VII.

Mort de Godefroy. — Ses successeurs immédiats. — Établissement des ordres militaires de l'Hôpital et du Temple. — Le Vieux de la Montagne.

(1099-1146).

Après avoir donné des lois à son peuple, Godefroy tourna ses regards vers les diverses forteresses que possédaient encore les Mahométans dans le rayon de son faible royaume, dont il voulait reculer les frontières, et résolut de faire cesser les hostilités auxquelles étaient sans cesse exposés les laboureurs, les marchands et les pèlerins. Tancrède s'empara de Tibériade, et Godefroy lui-même réussit dans ses attaques contre Ptolémaïs, Césarée et Ascalon. Arsur opposa une vive résistance et ne put être prise. De retour dans sa capitale, le roi de Jérusalem y trouva Baudouin, comte d'Édesse, Raymond, comte de Laodicée, et Bohémond, comte d'Antioche. Ils étaient venus avec une foule de pèlerins génois et pisans qu'avait amenés Daimbert, archevêque de Pise et légat du saint-siége, en remplacement d'Adhémar de Monteil. Ces nouveaux croisés fu-

rent reçus par Godefroy et son peuple avec les démonstrations de la joie la plus vive, et passèrent la plus grande partie de leur séjour dans la Ville-Sainte en fêtes et en processions. Tel fut l'amour que Godefroy leur inspira, que la plupart d'entre eux résolurent de se fixer à Jérusalem, et concoururent à relever les édifices en ruines dans la ville et les environs.

Ce fut au moment où les sujets de Godefroy célébraient ses vertus et sa bravoure, et adressaient des vœux au ciel pour qu'il pût longtemps continuer leur bonheur, que sa mort vint les plonger dans le deuil. Il succomba à une maladie violente, un an juste après son avénement au trône (1100). Il fut pleuré à la fois par les Chrétiens, qui le regardaient comme leur père, et par les Musulmans, qui eurent souvent l'occasion d'éprouver sa clémence. Ses dépouilles mortelles furent ensevelies sur le mont des Oliviers.

Dès que le trône de Jérusalem fut vacant, les barons donnèrent la couronne à Baudouin, prince d'Édesse. Ce prince, après avoir cédé sa principauté à son cousin Baudouin du Bourg, se mit en route avec quatre cents cavaliers et mille fantassins, et arriva à Jérusalem, où il entra en triomphe. De tous les barons, Tancrède était le seul qui se fût déclaré contre l'élection de Baudouin; mais il finit par se rendre aux persuasions pacifiques de ses compagnons d'armes, et accepta la

défense de la principauté d'Antioche, que Bohémond, surpris par les Turks, lui avait confiée pendant sa captivité.

Nous ne raconterons pas ici les diverses expéditions de Baudouin contre les Sarrasins. Il fut quelquefois heureux ; d'autrefois il courut de grands dangers personnels. Un jour même le bruit se répandit qu'il avait été tué, et ses sujets tremblaient de voir, d'un moment à l'autre, les Musulmans arriver sous leurs murs. Toutefois, nous nous garderons de passer sous silence un trait de générosité qui fait honneur au monarque chrétien. Après avoir soumis quelques tribus arabes, il longeait les rives du Jourdain pour revenir dans sa capitale. Tout à coup des gémissements se font entendre ; Baudouin s'approche de l'endroit d'où ils partent, et découvre une femme musulmane dans les douleurs de l'enfantement. N'écoutant que les inspirations de son cœur, il ôte aussitôt son manteau pour en couvrir cette infortunée, lui fait donner des fruits et de l'eau, et envoie chercher la femelle d'un chameau pour allaiter le nouveau-né. La mère et l'enfant furent ensuite rendus au mari, qui occupait un rang distingué parmi les Musulmans, et qui jura de ne jamais oublier la conduite généreuse du prince chrétien. A quelque temps de là (1102), Baudouin, resté presque seul sur le champ de bataille, après une lutte héroïque près d'Ascalon, fut obligé de chercher

un refuge dans Ramla, où il courait le risque d'être pris par l'ennemi. Au moment où son inquiétude était au comble, un étranger se fait introduire dans la ville et demande à parler au roi. Cet homme s'annonce comme l'émir époux de la femme qu'il a rendue à sa famille, après lui avoir si généreusement sauvé la vie. Il lui déclare qu'il a bravé mille dangers pour récompenser ce service; que les Sarrasins entourent Ramla de toutes parts; qu'elle ne peut manquer d'être prise, et qu'aucun de ses habitants n'échappera à la mort. Il n'y a donc pas de temps à perdre; il l'invite à se fier à lui, qui connaît toutes les issues non gardées par les Sarrasins, et lui promet que, s'il veut le suivre, il sera avant le jour parmi les siens. Baudouin hésite un moment; à la fin, l'amour de la vie et de la liberté l'emporte. Il s'abandonne à la générosité du Musulman, et il reconnaît bientôt qu'il ne l'a pas trompé : au point du jour, il était à Arsur, où il retrouva ses soldats qui pleuraient déjà sa mort.

Cependant les Chrétiens, malgré leurs victoires, n'étaient pas sans inquiétude pour l'avenir de leur royaume. Toutes leurs forces réunies n'excédaient pas le nombre de onze mille hommes, et cette défense leur paraissait insuffisante contre les troupes innombrables des Sarrasins, qui semblaient renaître de leurs cendres. Dans cette circonstance, les plaintes les plus amères s'élevèrent

contre l'empereur Alexis, qu'on accusa hautement de désertion et de perfidie, puisqu'il ne tenait pas la promesse qu'il avait faite de seconder l'entreprise des croisés en personne, ou au moins de ses troupes et de ses trésors. Ces murmures parvinrent aux oreilles d'Alexis, qui, pour donner satisfaction aux Chrétiens, paya la rançon de plusieurs chevaliers tombés au pouvoir des Musulmans. Mais il n'en continua pas moins de faire tous ses efforts pour s'emparer de la principauté d'Antioche, dont le chef était dans les fers et dont les guerriers n'étaient pas assez nombreux pour résister aux hostilités continuelles des Grecs et des Turks. Quand Bohémond fut rendu à la liberté, il essaya, avec les vaisseaux de Pise et de Gênes, de repousser les agressions de l'empereur. Forcé de céder au nombre, il s'embarqua secrètement et resta caché dans un cercueil tout le temps que le vaisseau eut à craindre d'être pris par les Grecs. A son arrivée en Europe, il jouit des applaudissements du public. Le pape lui fit présent de l'étendard de Saint-Pierre, et le roi de France lui témoigna personnellement son estime en lui donnant une de ses filles en mariage. Bohémond avait conçu la résolution courageuse d'armer les forces de l'Occident contre l'empire de Byzance, et d'exécuter le projet conçu par son père Guiscard. Il parvint à gagner à sa cause les guerriers les plus renommés du siècle, et repassa l'Adriatique

à la tête de cinq mille chevaux et de quarante mille hommes d'infanterie, rassemblés de toutes les extrémités de l'Europe. Mais ses espérances furent anéanties par la prudence d'Alexis, le commencement d'une famine et l'approche de l'hiver. Après avoir assiégé vainement Durazzo, il vit son armée se disperser, et la mort délivra bientôt pour toujours Alexis d'un adversaire si redoutable (1106).

La confusion et la discorde régnèrent à Antioche après la mort de Bohémond, et ce fut avec peine que le roi de Jérusalem parvint à réconcilier Tancrède, qui gouvernait toujours la principauté, et Baudouin du Bourg qui en réclamait la possession. Les enfants de Bohémond succédèrent cependant à l'héritage paternel. Mais cette souveraineté n'était guère que nominale, à cause des invasions des barbares, accourus des bords de l'Euphrate, qui ravageaient et pillaient sans cesse la contrée. Tel était l'état de détresse auquel se trouvaient alors réduits les États secondaires fondés par les Chrétiens en Orient, qu'on rapporte que le prince d'Édesse, à son retour de Bagdad, où il avait subi cinq ans de la plus dure captivité, fut obligé de mettre sa barbe en gage pour payer le petit nombre de soldats qui lui étaient restés fidèles. Jérusalem se trouvait dans un état plus prospère, grâce à l'affluence continuelle des pèlerins et à l'abondance qu'y répandait

le commerce. Plusieurs ports de la Syrie étaient tombés au pouvoir des croisés, ce qui permit d'établir des communications promptes et faciles avec l'Occident. Les villes maritimes de l'Italie s'étaient empressées, dans cette circonstance, de seconder les efforts du roi de Jérusalem, et elles avaient en cela bien compris leurs intérêts, car les ports de la Syrie offraient un asile sûr à leurs vaisseaux et un débouché à leurs marchandises.

Tripoli, Biblos, Sarepta, Sidon et plusieurs autres forteresses importantes, furent ajoutées aux conquêtes des Chrétiens (1110-1118). La terreur de leurs armes était telle, que des armées nombreuses de Musulmans se dispersaient à leur approche sans risquer le combat. Mais ils payèrent leurs victoires du sang de leurs plus braves guerriers, et ils eurent successivement à pleurer la mort de Raymond de Toulouse qui fut tué au siége de Tripoli; et celle du généreux Tancrède, le modèle de la chevalerie, qui fut blessé mortellement dans un combat contre les infidèles.

Baudouin porta ensuite la guerre en Égypte, et s'empara de Pharamia, située à trois journées du Kaire. Il revenait triomphant dans ses États, lorsqu'il tomba malade et mourut en consolant ses amis désolés et en demandant à être enterré auprès de son frère Godefroy (1119). Baudouin du Bourg avait été désigné par lui pour son successeur. La couronne lui fut néanmoins disputée par quel-

ques barons qui voulaient l'offrir à Eustache de Boulogne, frère de Godefroy. Mais cette opposition n'eut pas de suite, et la volonté de Baudouin fut suivie.

La première année du règne de Baudouin du Bourg, la principauté d'Antioche fut envahie de nouveau par les Sarrasins de la Syrie et par les Turkomans, sous les ordres d'Ylgazi, prince de Mardin et d'Alep. Roger de Sicile, qui gouvernait Antioche pendant la minorité des fils de Bohémond, eut l'imprudence de livrer bataille sans attendre les secours qu'il avait demandés au roi de Jérusalem et aux comtes d'Édesse et de Tripoli. Il fut vaincu et son armée entièrement anéantie. Baudouin n'eut pas plutôt appris ce désastre, qu'il vola à la défense d'Antioche, menacée par un farouche vainqueur. Quand il y arriva, elle n'avait plus pour défenseurs que les ecclésiastiques et les moines, qui gardaient les tours et veillaient sur les remparts. Il attaqua, sans différer, l'armée d'Ylgazi, et, après un combat sanglant, il la vainquit et la mit en fuite. Il retourna ensuite dans ses États, emportant les bénédictions d'une ville qu'il venait d'arracher à une ruine certaine (1120).

L'année d'après, Balak, neveu et successeur d'Ylgazi, répandant la terreur sur les bords de l'Euphrate, avait surpris Josselin de Courtenay, prince d'Édesse, ainsi que ses cousins, et les avait chargés de chaînes. Baudouin accourut pour les

délivrer; mais à peine était-il devant Édesse, qu'il tomba lui-même dans une embuscade et partagea leur captivité. Le calife d'Égypte crut alors que le moment était venu pour lui de reconquérir les possessions qu'il avait perdues : il vint mettre le siége devant Jaffa; mais l'armée chrétienne, pleine de confiance dans la protection divine, sortit de Jérusalem sous la conduite du comte de Sidon, nommé régent du royaume en l'absence de Baudouin, s'avança à la rencontre de l'ennemi, le vainquit et le força à la retraite (1123).

Un événement important pour les croisés fut l'arrivée d'une flotte vénitienne sur les côtes de la Syrie. Le doge, qui la commandait, débarqua à Ptolémaïs, et se rendit à Jérusalem, où sa présence excita l'enthousiasme général. Cette flotte, qui fut aussitôt mise à la disposition des Chrétiens, ne devait pas rester inactive quand tant de postes importants étaient encore aux mains des Musulmans. Il fut décidé qu'elle irait attaquer Tyr, la plus commerçante et la plus riche cité de la Syrie, quoiqu'elle eût beaucoup perdu de son antique splendeur, tandis que l'armée chrétienne, sortie de Jérusalem, irait l'assiéger par terre. Pendant plusieurs mois, les habitants et la garnison opposèrent la plus vive résistance aux attaques des assiégeants; mais, désespérant d'être secourus et à la veille de manquer de vivres, ils demandèrent enfin à capituler, à condition qu'on leur laisserait

la vie sauve et le droit de se retirer avec leurs femmes et leurs enfants. Leur proposition fut acceptée, et les Chrétiens entrèrent dans la ville, sur les murs de laquelle flottèrent ensemble l'étendard du roi de Jérusalem et celui du doge de Venise.

La prise de Tyr détermina l'émir Balak à rendre la liberté à Baudouin, moyennant une rançon. Son retour répandit la joie dans Jérusalem. Il se mit aussitôt à la tête de ses troupes, et battit les Sarrasins, qui renouvelaient leurs tentatives contre Antioche. Mais il ne devait pas jouir longtemps de ses triomphes. Il mourut après un règne de douze ans (1131), et laissa le trône à Foulque d'Anjou, qui avait épousé sa fille Mélisende. Baudouin du Bourg avait honoré sa vie par des actes de la plus humble piété comme par les plus beaux faits d'armes.

Foulque était âgé de plus de soixante ans et d'une santé débile quand il monta sur le trône. Aussi s'occupa-t-il peu d'agrandir ses États, et sous son règne l'esprit militaire s'affaiblit chez les croisés pour faire place à l'esprit de discorde. Après avoir régné quelques années sans qu'aucun événement important eût signalé son passage sur le trône, il descendit au tombeau, laissant pour lui succéder son fils Baudouin III, âgé de douze ans, sous la régence de sa mère Mélisende (1142).

Le jeune prince n'attendit pas l'âge de la ma-

jorité pour secouer la tutelle maternelle; il se fit couronner roi à quatorze ans, et le premier acte de son autorité fut une expédition qu'il dirigea contre Bosra dans la partie de l'Arabie située au midi de Damas, qu'un Arménien avait promis de lui livrer. Assailli dans sa marche par tous les fléaux, principalement par la chaleur et la soif, il ne put soutenir le courage de ses soldats qu'en leur rappelant le riche butin qui les attendait. L'Arménien qui lui avait conseillé cette entreprise était lui-même gouverneur de Bosra pour le sultan de Damas. Quand l'armée chrétienne se présenta devant la place, son étonnement fut grand de trouver les remparts garnis de soldats disposés à se défendre. La femme du traître, instruite de son projet, s'était mise elle-même à la tête de la garnison pour repousser le roi de Jérusalem. A cette vue, le découragement se répandit dans l'armée et l'ordre de la retraite fut donné. Les Musulmans se mirent alors à sa poursuite. Le pays qu'elle traversait était couvert de bruyères et de plantes desséchées par les chaleurs de l'été, auxquelles les Sarrasins mirent le feu. Les Chrétiens, obligés de marcher au milieu de la flamme et de la fumée que le vent soulevait autour d'eux, se réunirent en foule autour de l'évêque de Nazareth, qui portait le bois de la vraie croix; ils le supplièrent en pleurant de prendre pitié de leurs maux et de les faire cesser. Le prélat, touché de leur désespoir,

implora la miséricorde divine en élevant la croix, et au même instant le vent changea de direction; il poussa la flamme et la fumée du côté des Musulmans. Les Francs poursuivirent leur route avec confiance et rentrèrent à Jérusalem.

L'ennemi le plus redoutable des Chrétiens à cette époque était Zenghi, fondateur de la dynastie des Atabeks, qui régnait sur Mossoul, Alep et autres villes de la Syrie. Depuis longtemps, il épiait l'occasion d'ajouter la principauté d'Edesse à ses possessions. La mort du comte Josselin de Courtenay et la faiblesse de son fils vinrent réveiller l'ambition de Zenghi. Il se présenta avec une armée nombreuse devant les murs de la ville, pendant que le jeune prince était resté à Turbessel, séjour délicieux sur les bords de l'Euphrate; les Chrétiens font les derniers efforts pour le repousser; mais le courage ne pouvait suppléer au nombre, et les Sarrasins victorieux pénétrèrent de tous côtés dans la place. Le massacre dura depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher (1144). Les habitants qui échappèrent au fer des Turks furent emmenés en esclavage. Hugues, archevêque latin, fut égorgé avec tout son clergé. Mais le triomphe de Zenghi ne fut pas de longue durée; il fut assassiné par ses esclaves. Josselin crut alors l'occasion favorable pour reconquérir Édesse; il réunit plusieurs guerriers intrépides, et parvint à surprendre la ville pendant la nuit. Tandis qu'il

s'applaudissait de son succès, Noureddin, second fils de Zenghi, héritier de sa puissance et de sa haine implacable pour le nom chrétien, parut tout à coup avec une armée formidable. Les Latins, placés entre les troupes musulmanes et la garnison de la citadelle, qui résistait toujours, comprirent bientôt le danger de leur situation. Josselin tenta une sortie pour traverser l'armée de Noureddin, mais il ne parvint à s'échapper qu'après avoir perdu le plus grand nombre de ses soldats. Plus de trente mille Chrétiens perdirent la vie et seize mille furent jetés dans les fers. Noureddin fit abattre les tours, la citadelle et les églises d'Édesse. Sa victoire sanglante le fit proclamer le héros de l'islamisme, et, dès lors, son ambition rêva la conquête plus glorieuse de Jérusalem (1146).

Avant de continuer le récit des événements qui suivirent, nous devons arrêter un moment notre attention sur l'importance que commençaient alors à acquérir les ordres des Hospitaliers et des Templiers. Les nombreux services rendus à la chrétienté par ces chevaliers, qui associaient la vie monastique à la vie militaire, leur longue résistance aux invasions des Musulmans, rattachent essentiellement leur histoire à celle des croisades. Leur origine remonte à l'année 870, époque à laquelle un moine, nommé Bernard, fonda un hôpital dans la vallée de Josaphat, près de l'église de

Sainte-Marie, pour recevoir les pèlerins de l'Occident. Cet édifice, peu important d'abord, s'accrut tellement par la suite, qu'il devint un monastère d'une grande étendue, et ses pieux habitants firent construire un second hôpital, qu'ils dédièrent à saint Jean, patriarche de Jérusalem.

Après la prise de Jérusalem par Godefroy, Gérard de Provence vint dans la Terre-Sainte, et se voua au service des pèlerins dans l'église de Saint-Jean. Sa charité était si grande, qu'elle s'étendait jusqu'aux infidèles. Plusieurs jeunes gentilshommes, renonçant à leur patrie, se réunirent à cet homme bienfaisant; ils se séparèrent alors du monastère, firent un vœu particulier, et adoptèrent un vêtement noir avec une croix blanche sur la poitrine pour insignes de leur ordre. Pleins de zèle pour leur pieux ministère, les frères soulageaient les pauvres, soignaient les malades et les blessés, et accueillaient ceux qui souffraient, sans s'inquiéter d'où ils venaient. La patience et l'abnégation d'eux-mêmes les soutenaient dans leurs fatigues. Quand Godefroy vit les bienfaits qu'ils répandaient partout, il leur fit don d'une partie de ses domaines dans le Brabant. Baudouin leur donna aussi la plus grande portion du butin qu'il fit sur les Musulmans. Presque tous les souverains et un grand nombre de seigneurs se montrèrent généreux à leur égard. Après avoir acquis de riches et nombreux domaines, l'ordre s'établit en

Europe, où il eut bientôt plusieurs succursales, comme en Espagne, en Sicile et dans plusieurs parties de l'Italie.

Gérard mourut sous le règne de Baudouin Ier, et eut pour successeur Raymond Dupuy, qui modifia les statuts de l'ordre. Sous lui, l'austérité du couvent fit place à l'exercice des armes, et chaque chevalier fut obligé de combattre les ennemis de Jésus-Christ.

A côté de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, s'en éleva un second, son rival en gloire et en puissance. Parmi les nobles chevaliers qui avaient suivi Godefroy sous l'étendard de la croix, il s'en trouva neuf qui établirent une sorte de confrérie militaire destinée aussi à défendre les saints lieux et à protéger les pèlerins. Cet ordre, d'abord peu nombreux, s'accrut par la suite de la fleur de la noblesse chrétienne qui passait sans cesse d'Europe en Asie. Sous le règne de Baudouin II, ces moines militaires prirent le titre de *chevaliers du Temple* ou *Templiers*, parce que l'édifice dans lequel ils résidaient était situé près du temple de Salomon.

Tels étaient les deux principaux de ces Ordres militaires dont la valeur semblait immortelle et qui versèrent si généreusement leur sang pour la défense de la Palestine. Les Hospitaliers de Saint-Jean, après avoir transporté du Saint-Sépulcre dans l'île de Malte l'esprit de chevalerie, ont sub-

sisté jusqu'à nos jours sous le nom de Chevaliers de Malte, et tout le monde connaît la fin tragique des Templiers.

Ce fut à peu près à la même époque qu'on vit de nouveaux acteurs apparaître sur la scène du drame sanglant qui se jouait alors en Orient. Nous voulons parler des Ismaéliens de Perse et de Syrie, plus généralement connus sous le nom d'*Assassins*, sectaires extraordinaires que les anciens écrivains orientaux se sont plu à représenter comme des fanatiques obéissant aveuglément aux volontés de leur chef. Cette secte dut son origine aux dissidences qui s'élevèrent entre les disciples de Mahomet après sa mort, et eut pour fondateur Hassan, fils de Sabbah, né dans le Khorassan. Peu de temps après la première croisade, une colonie d'Ismaéliens vint s'établir entre Tripoli et Tortose, et les Chrétiens donnèrent à leur chef le nom de *Vieux de la Montagne*.

Les entreprises tentées par ces aventuriers surprennent par leur audace. De ses dix châteaux situés au pied du mont Liban, le Vieux de la Montagne répandait la terreur en Europe et en Asie. Il comptait soixante mille sectateurs, armés de poignards qu'ils étaient toujours prêts à plonger dans le sein des victimes désignées à leurs coups; aucun péril ne pouvait les arrêter. Le prince ismaélien, pour obtenir un empire absolu sur ses disciples, enflammait leur imagination en

leur montrant le paradis ouvert pour tous les ministres aveugles de ses volontés, et en leur promettant, après leur mort, la jouissance de tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens. Si leur zèle venait à se refroidir, on leur donnait une liqueur qui les plongeait dans l'ivresse, et, dans cet état, ils s'imaginaient jouir des objets de leurs vœux et goûter la félicité promise par le Prophète.

A l'aide de ces moyens, les Ismaéliens étaient toujours prêts à suivre leur chef dès qu'il les appelait au combat. Ils professaient l'athéisme quand leur intérêt l'exigeait; ils voyageaient sous toutes sortes de déguisements, et s'introduisaient le plus souvent dans les palais et les maisons particulières en prenant le titre de professeurs. Tel était l'effroi qu'inspirait le Vieux de la Montagne, que son alliance était recherchée de la plupart des souverains orientaux, menacés du poignard de ses assassins jusque sur leur trône. Les princes chrétiens eux-mêmes ne dédaignèrent pas quelquefois de se servir de son appui.

CHAPITRE VIII.

Seconde Croisade. — Saint Bernard (1147-1148).

Après le désastre d'Édesse, les colonies chrétiennes, tremblant pour leur propre existence, tournèrent leurs regards vers l'Occident. Une ambassade, partie de Jérusalem sous la conduite de l'évêque de Gabale en Syrie, vint trouver le souverain pontife. En apprenant les malheurs d'Édesse et ceux qui menaçaient Jérusalem, le saint-père ne put retenir ses larmes, et promit son appui à la cause des Chrétiens d'Asie. Quoique quarante-huit ans se fussent écoulés depuis la première croisade, le zèle religieux ne s'était pas refroidi en Europe. Au premier cri d'alarme parti de Rome, toute la chrétienté fut de nouveau en émoi, et, à la voix des saints orateurs, peuples et souverains accoururent pour se ranger sous l'étendard de la croix.

Le célèbre saint Bernard tient le premier rang parmi les prédicateurs de cette nouvelle croisade. Né d'une famille noble de Bourgogne, environ

huit ans avant la première conquête de Jérusalem, il se retira, à l'âge de vingt-deux ans, dans le monastère de Citeaux. Il fut, peu de temps après, nommé abbé de la nouvelle fondation de Clairvaux, et n'ambitionna pas d'autre titre pendant toute sa vie. L'activité, l'élocution et le talent d'écrire élevèrent saint Bernard au-dessus de ses rivaux et de ses contemporains. Il exerçait une influence sans bornes sur les rois et sur les peuples; les plus savants docteurs consultèrent souvent ses lumières, et plus d'une fois les conciles obéirent à ses décisions. Enfin, l'abbé de Clairvaux eut pour amis et pour disciples le pape Eugène et le vertueux abbé Suger.

Lorsque le pape Eugène reçut les ambassadeurs chrétiens, Louis VII venait de monter sur le trône de France. Ce jeune prince, ayant l'abbé Suger pour premier ministre, avait vu son règne commencer sous les plus heureux auspices. Cependant les intrigues de Thibaut, comte de Champagne, forcèrent Louis à recourir aux armes. Le châtiment de Thibaut fut terrible; tout fut mis à feu et à sang dans ses États, et le massacre des habitants de Vitry attesta la vengeance du roi de France.

Au retour de cette expédition, Louis eut à subir les censures apostoliques de saint Bernard; le remords pénétra dans son âme, et il fit vœu d'aller combattre les infidèles. Il convoqua à

Bourges les prélats et les barons de son royaume, et leur communiqua son projet; mais saint Bernard lui conseilla de consulter le saint-siége avant de rien entreprendre. Cet avis fut suivi, et une ambassade envoyée au pape. Eugène félicita le roi sur sa pieuse résolution, et exhorta tous les Chrétiens à prendre les armes. Dès que la décision du pape fut connue, une nouvelle assemblée fut convoquée à Vézelay, petite ville de Bourgogne. Un grand nombre de seigneurs, de chevaliers, de prélats et d'hommes de toutes les conditions y accoururent. Le dimanche des Rameaux (1146), tous ceux qu'avait attirés la réputation de l'abbé de Clairvaux, se rendirent sur une colline près de la ville. Saint Bernard, dans l'humble costume d'un cénobite, lut d'abord les lettres du pape, et prononça ensuite un long discours dans lequel il retraça avec une véhémence pathétique les malheurs qui désolaient les saints lieux. Ce discours fut accueilli par les cris mille fois répétés de *Dieu le veut! Dieu le veut!* Louis VII, ému des paroles qu'il venait d'entendre, se jeta aux pieds de l'orateur, et voulut recevoir la croix de ses mains. Ensuite il parla lui-même à l'assemblée pour accroître son enthousiasme. L'exemple du monarque fut suivi par son épouse, qui l'accompagnait, par son oncle et son frère, et par une foule de barons, de chevaliers et de prélats. Enfin le nombre de ceux qui firent serment d'aller combattre les infi-

dèles fut si grand, que les croix apportées par saint Bernard ne purent suffire, et qu'il fut obligé, ainsi que plusieurs de ceux qui l'entouraient, de déchirer ses vêtements pour en faire de nouvelles.

Après l'assemblée de Vézelay, saint Bernard parcourut la France pour enflammer le peuple des villes et des campagnes. Il fut regardé partout comme un envoyé du ciel; chacun était persuadé que le succès de la guerre sainte dépendait de lui, et, dans une assemblée de princes et de barons tenue à Chartres, les pèlerins voulurent le choisir pour leur général; mais, content d'assurer aux croisés la faveur divine, il eut la sagesse de refuser un commandement qui, quelle que fût l'issue de l'expédition, ne pouvait qu'obscurcir l'éclat de ses vertus évangéliques.

Continuant sa mission, il entreprit la conquête spirituelle de l'Allemagne. L'empereur Conrad III ne pouvait se résoudre à aller combattre en Palestine, alléguant les troubles récents qui avaient agité ses États. Saint Bernard, pour triompher de cette incertitude, un jour qu'il disait la messe devant les seigneurs et les princes réunis à Spire, s'interrompit tout à coup pour prêcher la guerre contre les infidèles. Il termina son discours par un tableau du jugement dernier. Il fit voir Jésus, armé de sa croix, entouré de ses anges, rappelant à l'empereur tous les biens dont il l'avait comblé et lui reprochant son ingratitude. A cette apos-

trophe véhémente et inattendue, Conrad ne put retenir ses larmes, et s'écria qu'en effet il devait tout au Seigneur et qu'il était prêt à marcher à la défense du Saint-Sépulcre. Aussitôt il reçut la croix des mains du prédicateur, et son exemple entraîna les barons et les seigneurs. L'enthousiasme qui s'empara des Allemands, peuple ordinairement si flegmatique, surpassa même celui qui avait éclaté en France. De Constance à Cologne, l'homme de Dieu jouit partout du triomphe de son zèle et de son éloquence, et telle était l'affluence qui se pressait sur ses pas, que presque toutes les villes et les châteaux restaient sans habitants.

Après avoir enflammé l'Allemagne par ses prédications, saint Bernard revint en France et se rendit à Étampes, où s'étaient réunis le roi et les grands du royaume. Sa présence imprima une nouvelle activité aux préparatifs de la croisade.

Avant de se mettre en route, Louis ordonna des prières dans toutes les églises de France pour appeler la bénédiction du ciel sur ses armes, et alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis *. Il partit ensuite, accompagné de la reine Éléonore et de toute sa cour (1148). Après avoir traversé l'Alle-

* La bannière que les rois de France recevaient de l'abbé de Saint-Denis, comme comtes du Vexin et vassaux du monastère, était de forme carrée et de couleur rouge. Elle fut portée à la tête des armées, depuis le XIIe jusqu'au XVe siècle.

magne à la tête d'un corps de cavalerie composé de soixante-dix mille chevaliers, auxquels il faut ajouter un nombreux clergé et une foule de troupes légères, de paysans, de femmes, d'enfants, il arriva à Constantinople, où il ne tarda pas à être rejoint par l'empereur Conrad. Le trône d'Alexis était alors occupé par Manuel, son petit-fils, qui avait hérité de l'astuce et de la perfidie dont son aïeul avait usé à l'égard des premiers croisés. Ce prince, jaloux et ambitieux, ne souffrant qu'avec impatience le fréquent et trop nombreux passage des pèlerins de l'Occident, qui menaçaient la sûreté de l'empire et insultaient souvent à sa majesté, avait pris la résolution secrète de les détruire, ou au moins de les décourager par toutes sortes d'injures. Aussi les soldats de la deuxième croisade, et principalement les Allemands, eurent-ils beaucoup à se plaindre de la perfidie et de l'injustice exercées à leur égard, au mépris des engagements contractés par leurs souverains avec l'empereur de Constantinople. Au lieu de les recevoir amicalement, les villes d'Europe et d'Asie fermaient leurs portes ou ne leur fournissaient que des provisions insuffisantes. A chaque pas, on les arrêtait ou on les égarait; on pillait et l'on assassinait inhumainement les traîneurs dans les passages des forêts. Les soldats de Conrad, qui traversèrent les premiers le Bosphore, arrivèrent, exténués de fatigue et décimés par les maladies,

jusqu'aux montagnes stériles de la Cappadoce; là ils rencontrèrent les Turks, que l'empereur Manuel avait instruits de leur marche, et, dans une action engagée sur les bords du Méandre, Conrad, après des prodiges de valeur, perdit la plus grande partie de son armée.

Les Français, dont la jalousie avait retardé le départ, suivirent la même route que les Allemands, et ne furent pas plus qu'eux à l'abri des trahisons des Grecs. En approchant de Nicée, ils apprirent la défaite de Conrad, et Louis hâta sa marche, afin de pouvoir au moins protéger sa retraite. Quand les deux monarques se rencontrèrent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et pleurèrent sur les malheurs qu'ils avaient déjà éprouvés et sur ceux qui les menaçaient encore. Conrad avait reçu deux blessures, et ne ramenait que quelques débris de sa nombreuse armée. Les chevaliers qui l'accompagnaient n'avaient plus ni chevaux ni bagages. Dans cette triste situation, il essaya vainement de persuader à ses vassaux indépendants de continuer l'entreprise; rien ne put les retenir. Il fut obligé de se séparer de Louis et de retourner à Constantinople, où il reçut l'accueil le plus flatteur de Manuel, qui cachait ainsi, sous les dehors de l'amitié, la joie que lui causait cette défaite.

Sans égard pour les leçons de l'expérience, et malgré l'approche de l'hiver, les Français, ac-

compagnés de guides vendus aux Musulmans, continuèrent leur marche à travers les campagnes désertes de la Phrygie. Les obstacles sans cesse renaissants ne purent ébranler leur courage; ils arrivèrent sur les bords du Méandre, où l'ennemi se prépara à leur disputer le passage. On combattit de part et d'autre avec acharnement; mais la victoire resta aux Français, qui se remirent en route avec plus de confiance. Les Turks, n'osant plus les attaquer de front, épièrent le moment de les surprendre, et l'imprudence des croisés leur en offrit bientôt l'occasion. Un jour que l'armée avait à traverser une haute montagne, l'avant-garde qui portait l'oriflamme et que commandait Geoffroy de Rançon, seigneur de Taillebourg, eut ordre de faire halte sur les hauteurs, jusqu'à l'arrivée du reste des troupes, afin de pouvoir descendre le lendemain dans la plaine en ordre de bataille. L'endroit où l'on devait passer la nuit n'offrait aux soldats de Taillebourg que des bois, des ravins et des rochers. La reine Eléonore et les dames de sa suite persuadèrent au chef de descendre dans la plaine pour trouver un campement plus commode. Mais à peine eut-il quitté sa position, que les Turks s'en emparèrent. Louis, plein de sécurité, arrive ensuite avec le reste de l'armée, qu'il commandait en personne. Les soldats, voyant de loin les Musulmans se mouvoir au travers des bois, les prennent pour

leurs frères; ils rompent leurs rangs, et se mettent à dresser leurs tentes. Mais, en un instant, les rochers sont couverts de Sarrasins; les croisés, engagés dans les défilés, sont assaillis par une grêle de traits et de pierres; une terreur panique se répand parmi eux, et leur empêche d'opposer la moindre résistance. Le désordre devient général; ils fuient dans toutes les directions. Trente des principaux seigneurs se dévouent pour sauver le roi, et tombent percés de coups. Louis, resté presque seul sur le champ de bataille, s'adosse contre un rocher et tient tête à plusieurs Sarrasins, qui, ignorant son rang, finissent par le quitter pour courir au pillage. Après s'être caché la nuit sur un arbre, le roi de France monta, au point du jour, sur un cheval abandonné, et rejoignit enfin son avant-garde.

Quelque terrible qu'eût été sa défaite, Louis ne songea point à reprendre le chemin de ses États. Pour satisfaire aux cris d'indignation qui s'élevaient contre Rançon, il confia le commandement de son armée à Gilbert, vieux guerrier de renom, et à Everard des Barres, grand-maître des Templiers, qui était venu à la rencontre des croisés avec une partie de ses chevaliers. La famine et les maladies escortèrent l'armée chrétienne dans sa marche à travers la Pamphylie; elle n'entrevoyait de terme à ses maux que dans la ville de Satalie, située à l'embouchure du fleuve Cestius,

et appartenant aux Grecs; elle espérait y trouver des provisions et un abri contre la rigueur de la saison; mais, quand elle fut arrivée devant cette ville, les habitants lui en refusèrent impitoyablement l'entrée. Les souffrances des Chrétiens furent alors à leur comble. Au milieu de l'hiver le plus rigoureux, ils n'avaient plus ni vivres ni vêtements. Aussi la mort faisait-elle chaque jour d'affreux ravages dans leurs rangs. Le roi, dans cette douloureuse circonstance, fit preuve d'une grande fermeté de caractère. Il supplia ses compagnons d'armes de ne pas l'abandonner, leur promettant de partager tout ce qu'il possédait, et de ne reculer devant aucune souffrance ni aucun danger.

Le gouverneur de Satalie fit cependant annoncer aux Chrétiens qu'il leur fournirait des vaisseaux pour retourner en Europe ou pour aller où bon leur semblerait. Dans l'état de détresse où ils se trouvaient, ils ne crurent pas devoir rejeter son offre; mais plusieurs semaines se passèrent avant que les vaisseaux parussent, et, quand ils furent arrivés, ils étaient en si petit nombre, qu'ils ne pouvaient contenir qu'une partie de l'armée. Louis s'embarqua donc pour Antioche avec les nobles et les chevaliers seulement; il laissa l'infanterie continuer sa route par terre sous le commandement de Thierry, comte de Flandre, et d'Archambault de Bourbon. Ces malheureux ne

s'étaient pas encore mis en route, qu'ils se virent harcelés par les Turks, qui ne leur laissèrent aucun repos. Vainement ils demandèrent aux Grecs de les recevoir dans Satalie. Leurs chefs eux-mêmes les abandonnèrent au pied des montagnes de la Pamphylie, et ils périrent presque tous sous le fer des Infidèles. Louis arriva à Antioche, où régnait alors Raymond de Poitiers, qui l'accueillit avec empressement. Ce prince, cherchant depuis longtemps à affaiblir la puissance ottomane, pensa que les Français pourraient l'aider dans son entreprise. Il mit donc tout en œuvre pour engager Louis à rester dans sa principauté; mais rien ne put ébranler la résolution prise par le roi d'aller visiter le Saint-Sépulcre, et il précipita son départ pour Jérusalem.

Le roi de France traversa la Syrie et la Phénicie, et arriva dans la Terre-Sainte, où sa présence excita partout l'enthousiasme. Les habitants de Jérusalem sortirent à sa rencontre, portant à la main des branches d'olivier, et faisant retentir l'air de ces paroles : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » paroles qui avaient salué jadis l'entrée du Sauveur du monde dans leurs murs. Les Chrétiens eurent encore, vers le même temps, la satisfaction de voir arriver parmi eux l'empereur Conrad, qui avait obtenu de l'empereur de Constantinople quelques vaisseaux pour exécuter par mer son pèlerinage de la Palestine. Ils s'aban-

donnèrent dès lors à l'espoir de voir bientôt leurs efforts, réunis à ceux des deux princes croisés, venir à bout d'anéantir la puissance de Noureddin, qui s'accroissait chaque jour par de nouvelles conquêtes.

Dans une assemblée tenue à Ptolémaïs, au lieu de s'occuper du sort du malheureux Jossélin d'Édesse, on décida d'aller attaquer l'importante place de Damas. Le commandement de l'armée fut partagé entre Baudouin III, roi de Jérusalem, l'empereur d'Allemagne et le roi de France; on se mit en route au commencement de juin (1148), et l'on vint camper en vue de Damas, à l'endroit même où saint Paul eut la vision miraculeuse qui opéra sa conversion. Quelques succès obtenus d'abord par les Chrétiens leur firent regarder la victoire comme tellement assurée, que l'on se disputait déjà parmi eux pour savoir à qui reviendrait la souveraineté de la conquête. Elle fut enfin décernée au comte de Flandre; mais déjà la discorde s'était introduite parmi les croisés, les opérations du siége se ralentirent, et l'approche des émirs d'Alep et de Mossoul détermina la levée du siége.

Conrad alors, ne voulant plus tenter la fortune qui lui était si contraire, abandonna subitement la Terre-Sainte, et repassa en Europe, où Louis le suivit peu de mois après.

Ainsi se termina la seconde croisade, si différente de la première. Les soldats de Louis et de

Conrad ne connurent ni la piété ni l'héroïsme des premiers champions de la croix. Les deux monarques ne manquaient certainement ni de bravoure, ni de mérite personnel; mais ils étaient dépourvus de l'habileté et de l'énergie nécessaires surtout dans les conjonctures difficiles où ils se trouvèrent. Dans cette expédition, les Chrétiens, murmurant sans cesse contre les obstacles et les privations, ne surent racheter leurs défaites par aucune action d'éclat; en sorte que l'on peut dire que cette époque malheureuse ne vit réellement surgir que deux grands caractères : le saint orateur dont l'éloquence opéra tant de prodiges au commencement de la croisade, et le ministre intègre auquel était réservée la gloire de réparer pour la France les fautes de son souverain.

CHAPITRE X.

Jérusalem ouvre ses portes à Saladin. — Troisième Croisade. (1152-1191).

L'issue malheureuse de la seconde croisade aggrava la situation des colonies chrétiennes, et les exploits de Noureddin semblaient les menacer

d'une ruine prochaine. Raymond d'Antioche avait péri dans une bataille contre les Sarrasins, peu de temps après la prise de Damas. Sa mort fut suivie du démembrement de sa principauté, dont plusieurs villes se livrèrent à la merci du conquérant musulman. Baudouin de Jérusalem s'était affranchi, au commencement de son règne, de la tutelle de sa mère Mélisende ; mais, depuis, cette femme ambitieuse avait insensiblement ressaisi la plus grande partie de la souveraine autorité, et, à l'époque dont nous parlons, elle disputait ouvertement le trône à son fils. Cette querelle domestique fit concevoir aux Sarrasins l'espoir de s'emparer d'un royaume si mal gouverné; ils firent une tentative sur Jérusalem. Si cette ville n'eût eu pour défenseurs et pour conseillers que Mélisende et son fils, elle eût bientôt été au pouvoir de ses ennemis ; mais elle fut sauvée par la bravoure des chevaliers du Temple et de Saint-Jean.

La principauté d'Edesse, dont le dernier possesseur, l'infortuné Josselin, mourut dans une prison musulmane, avait vu, comme nous l'avons dit, sa population chrétienne se disperser, et était retombée sous le joug des Sarrasins. Le comte de Tripoli avait été assassiné par une main inconnue, et Jérusalem, intérieurement réduite à un état de faiblesse et d'impuissance, était environnée de toutes parts de dangers imminents.

Cependant toute cette population de la Syrie, dispersée mais non vaincue, n'attendait qu'un signal pour reprendre son énergie. Baudouin III, effrayé des progrès de Noureddin, entreprit enfin de les arrêter (1152). Il appela auprès de lui les Chrétiens fugitifs et ceux des villes de son royaume, et, se mettant à leur tête, il commença par diriger ses efforts contre Ascalon, le plus ferme boulevard de l'Égypte du côté de la Syrie, et dont la possession devait être de la plus grande importance. Mais cette ville, protégée par des tours et des remparts inexpugnables, était bien approvisionnée et renfermait une garnison nombreuse; le siége durait depuis deux mois, lorsqu'arriva d'Europe, dans les ports de Jaffa et de Ptolémaïs, une flotte portant de nombreux pèlerins. Les navires qui la composaient se réunirent aux quinze vaisseaux qui étaient déjà sous le commandement de Gérard de Sidon, et les pèlerins s'empressèrent de voler au secours de leurs frères qui assiégeaient Ascalon. Ce renfort inattendu redoubla le courage des croisés; ils se mirent aussitôt à construire des machines pour ébranler les murailles; les assauts, les combats sanglants se succédèrent sans interruption. Le cinquième mois du siége, les forces de l'ennemi commençaient à s'épuiser, lorsqu'une flotte égyptienne lui apporta tous les secours dont il avait besoin. Les Chrétiens n'en continuèrent pas moins leurs travaux avec ardeur. Une de leurs

tours roulantes, d'une hauteur prodigieuse, répandait l'effroi parmi les assiégés. Ceux-ci, pour la détruire, jetèrent entre elle et la muraille une grande quantité de bois auquel ils mirent ensuite le feu; mais leurs prévisions furent trompées; le vent, changeant tout à coup de direction, poussa la flamme contre la ville, au lieu de la pousser contre la tour. Les pierres se trouvèrent bientôt calcinées par l'action du feu, et la muraille s'écroula avec un fracas épouvantable. Les Chrétiens, accourus au bruit, se précipitèrent alors sur la brêche; les Templiers, entrés les premiers dans la ville et voulant s'approprier le butin sans partage, placèrent des sentinelles sur les remparts pour repousser tous ceux qui voudraient les suivre. Mais l'ennemi, s'apercevant de leur petit nombre, revint de sa stupeur et recommença le combat. Les Templiers, trop faibles pour résister, furent tous ou massacrés ou mis en fuite, et leur cupidité fit ainsi perdre aux Chrétiens l'avantage que le hasard leur avait procuré.

Baudouin assembla les prélats et les barons pour savoir ce qu'il convenait de faire. Son avis, ainsi que celui des principaux chefs, était de lever immédiatement le siége; mais les prélats parvinrent à faire abandonner ce projet. Un nouvel assaut fut résolu pour le lendemain. Dès que le jour parut, les Chrétiens, enflammés par les exhortations des prêtres et par la présence de la vraie croix, que

l'archevêque de Jérusalem avait l'habitude de porter à la tête de l'armée, recommencèrent l'attaque avec une telle impétuosité, qu'ils forcèrent les Sarrasins à reculer. Il fut dès lors démontré aux habitants que leur ville ne tiendrait pas longtemps. Ils s'assemblèrent en tumulte, et supplièrent les chefs musulmans de ne pas continuer une résistance qui pourrait leur devenir fatale. Leurs prières et leurs gémissements furent écoutés. On envoya au camp chrétien des députés chargés d'offrir la reddition de la ville, à la seule condition qu'on laisserait trois jours aux habitants pour se retirer. Cette proposition surprit tellement les assiégeants, qu'ils ne pouvaient d'abord y croire; mais, quand ils furent convaincus de sa sincérité, ils l'accueillirent avec des transports de joie, et la regardèrent comme un miracle du ciel en leur faveur. Peu d'heures après, l'étendard de la croix flottait sur les murs d'Ascalon.

A partir de la prise d'Ascalon jusqu'à l'arrivée des guerriers de la troisième croisade, il ne se passa en Palestine que des événements de peu d'importance, dont nous ne donnerons qu'une analyse rapide. Baudouin III continua de résister, avec des succès variés, aux attaques de Noureddin. Après avoir repoussé une invasion des Turks dans la principauté d'Antioche, il mourut empoisonné par un médecin syrien (1163). Ses excellentes qualités lui avaient gagné l'affection de ses

sujets, et sa mort causa un deuil général. Il eut pour successeur son frère Amaury, que son avarice et son ambition faisaient détester. Ce prince, au commencement de son règne, fut en butte aux attaques d'une faction qui voulait changer l'ordre de succession; mais il en triompha et dirigea ses entreprises contre l'Égypte, qu'agitaient alors des divisions intestines. Il traversa le désert à la tête d'une puissante armée, et il arriva sur les bords du Nil, où il força les Égyptiens à acheter la paix. Il revint ensuite dans ses États.

Mais bientôt il fut rappelé en Égypte par le visir Shawer, qui redoutait les incursions des Turks et des Arabes. Dans deux campagnes successives, il arrêta les armes de Noureddin; mais, en délivrant l'Égypte de ses ennemis, Amaury avait éprouvé lui-même le désir de s'emparer de ce magnifique pays. Ses projets furent approuvés par l'empereur Manuel, et l'invasion de l'Égypte fut résolue, malgré l'opposition des Templiers, qui flétrissaient cette entreprise comme injuste, et comme donnant l'exemple de la violation de la foi jurée.

L'armée chrétienne se mit en marche, et arriva devant Belbeïs (l'ancienne Pelusium). Cette ville fut prise d'assaut et sa population passée par les armes (1168). De là Amaury se porta sur le Kaire, où on avait pris, pour le repousser, toutes les mesures que peut inspirer le désespoir. Le visir Shawer amusa pendant un mois Amaury par de

ongues négociations ; mais, pendant ce temps, il appelait Noureddin à son secours, et quand les Chrétiens l'apprirent, il était trop tard pour résister à de si nombreux ennemis, et le roi revint dans la Palestine, couvert de honte. Le général des troupes de Noureddin profita de cette circonstance pour s'emparer de l'Égypte, qui passa ainsi des mains des fils d'Ali entre celles des Abassides.

Les Chrétiens n'avaient cependant pas renoncé à leurs projets sur l'Égypte. Appuyés par une flotte grecque, ils allèrent mettre le siége devant Damiette (1170). Mais cette expédition fut encore moins heureuse que la première ; la famine ou le fer de l'ennemi enleva la moitié de leur armée, et ils furent obligés de se retirer. Amaury, plaçant alors toute sa confiance dans l'empereur Manuel, partit lui-même pour Constantinople. On ignore quel fut le succès de sa démarche ; mais, quand il revint dans ses États, il les trouva ravagés par un horrible tremblement de terre et menacés de toutes parts par les armées de Noureddin. Il mourut quelques années après (1174), laissant son royaume dans le trouble et la désolation, et pour lui succéder un fils âgé de treize ans. La régence, pendant la minorité du jeune roi, fut confiée à Raymond de Tripoli.

Tandis que les Chrétiens de Jérusalem étaient occupés à combattre les factions intérieures et les

ennemis du dehors, la fortune leur suscitait un nouvel adversaire qui devait plus tard remplir l'Orient et l'Occident de son nom. Cet adversaire était Saladin, guerrier courageux et habile qui montra quelquefois des qualités chevaleresques alliées à toute la férocité des barbares. Saladin était fils d'Ayoub, simple kurd, et neveu du fameux Shirkouh. A la mort de son oncle, le calife d'Égypte l'éleva au poste de grand visir, comme le plus jeune, le moins puissant, et conséquemment le moins dangereux des émirs; mais, aidé des conseils de son père, son génie prit l'ascendant sur ses égaux, et sut attacher l'armée à sa personne et à ses intérêts. Une fortune si rapide provoqua les défiances de Noureddin, qui voulut rappeler en Syrie le nouveau commandant de l'Égypte. Saladin n'avait pas songé d'abord à l'empire; mais quand il vit toute l'étendue du danger dont le menaçait la jalousie de son maître, il ne lui fut plus permis de choisir, et l'usurpation du pouvoir suprême fut le seul moyen qui lui resta. La guerre allait donc éclater entre le sultan irrité et son lieutenant rebelle, lorsque Noureddin mourut, ne laissant pour successeur qu'un fils âgé de onze ans. A la nouvelle de la mort d'un adversaire aussi implacable, les Chrétiens se réjouirent et crurent n'avoir plus rien à craindre. Mais ce qui faisait alors le sujet de leur joie devait plus tard être la cause de leur ruine. Saladin, ne

se contentant pas de la possession de l'Égypte et profitant des troubles qui agitaient la Syrie sous un prince enfant, marcha directement sur Damas, d'où il chassa les Atabeks, ainsi que d'Alep et de Diarbekr. Une fois maître de la puissance de Noureddin, il ne songea plus qu'à diriger ses efforts contre les colonies chrétiennes.

Les projets de Saladin étaient favorisés par l'état déplorable auquel se trouvait alors réduit le royaume de Jérusalem (1182). Baudouin IV, fils d'Amaury, était atteint de la lèpre, maladie incurable qui ne lui permettait pas de régner par lui-même. On dut recourir une seconde fois à la régence, et Guy de Lusignan fut revêtu de ces hautes fonctions. Guy ne se recommandait par aucun talent ni par aucune vertu; il n'avait pour lui que la beauté de la figure. Son mariage avec Sibylle, sœur du roi, lui fraya bientôt le chemin au trône; en effet, Baudouin IV, en mourant, avait désigné pour son successeur le jeune Baudouin, né du premier mariage de sa sœur; mais ce jeune prince, âgé de cinq ans, mourut subitement. Aussitôt sa mère, soutenue par le grand-maître des Templiers, plaça la couronne sur la tête de son mari, Guy de Lusignan, malgré l'opposition du comte de Tripoli.

L'avénement de Guy, dont l'incapacité était généralement connue, répandit le découragement parmi les barons et les seigneurs; ils désespérè-

rent dès lors du salut du royaume. La plupart d'entre eux se retirèrent dans leurs châteaux pour attendre les événements.

Il fut facile de prévoir la chute prochaine de Jérusalem, une fois que les seuls hommes capables de l'empêcher, ou du moins de la retarder, eurent abandonné la partie. Saladin attaqua immédiatement la Terre-Sainte à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Cinq cents chevaliers du Temple et de Saint-Jean, accourus pour défendre Renaud de Châtillon, furent écrasés par le nombre, et restèrent tous sur le champ de bataille. La nouvelle de ce désastre consterna le roi de Jérusalem; il se rapprocha du comte de Tripoli, et les deux princes, après s'être embrassés, jurèrent d'unir leurs efforts pour repousser l'invasion qui menaçait le royaume. Guy de Lusignan se mit en marche avec cinquante mille hommes. A peine était-il arrivé dans la plaine de Sephouri, qu'il apprit que Saladin venait de s'emparer de Tibériade appartenant au comte de Tripoli, et qu'il menaçait la citadelle où s'étaient enfermés la femme et les enfants de Raymond. Les barons qui accompagnaient le roi furent d'avis de marcher sans délai à la rencontre des Sarrasins. Raymond, par une générosité noble et tout à fait contraire à ses intérêts, combattit cette opinion de toutes ses forces, et fit entrevoir le danger qu'il y aurait à exposer une armée qui était la dernière ressource

des Chrétiens. Il voulait qu'on se retranchât dans la plaine de Sephouri et qu'on y attendît l'ennemi; mais cette proposition ne fut accueillie qu'avec défiance, et le grand-maître des Templiers persuada même au roi que le comte entretenait des liaisons criminelles avec le sultan. Le faible Lusignan donna aussitôt l'ordre de marcher au secours de Tibériade. Quand les Chrétiens arrivèrent en vue de l'ennemi, ils le trouvèrent fortement retranché sur les hauteurs qui dominent le lac. Ils reconnurent alors qu'ils n'avaient pas d'autre moyen de salut que leur bravoure. Excités par les exhortations des prêtres, par la présence de la vraie croix, et surtout par le sentiment du danger, ils combattirent avec une intrépidité que Saladin ne put s'empêcher d'admirer. La bataille dura jusqu'à la nuit, et recommença le lendemain avec une nouvelle fureur. Le choc des Sarrasins fut terrible; les Chrétiens reculèrent, et, après quelques tentatives faites inutilement par leurs chefs pour les rallier, la confusion et le désordre se mirent dans leurs rangs. Alors commença un carnage épouvantable. Pour comble de désespoir, la vraie croix, dans laquelle les Chrétiens plaçaient toute leur confiance, tomba entre les mains des infidèles. Lusignan perdit trente mille hommes, et fut fait prisonnier avec le seigneur de Karac, le grand-maître des Templiers et plusieurs illustres guerriers. Raymond parvint seul à s'échapper, et

s'enfuit à Tripoli, où il mourut de chagrin peu de temps après (1187).

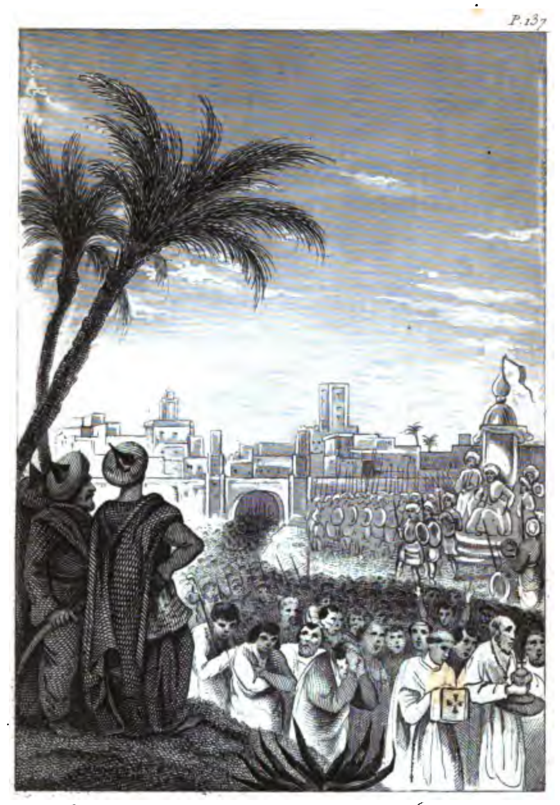
Le roi, captif et presque mourant de soif et de frayeur, fut conduit dans la tente de Saladin. Son vainqueur le reçut avec bonté et lui présenta une coupe de sorbet rafraîchi dans la neige. Après avoir bu, l'infortuné monarque offrit la coupe au seigneur de Karac; mais Saladin la lui arracha des mains, en s'écriant qu'un brigand impie qui avait blasphémé le nom du Prophète ne devait pas boire en sa présence. Les menaces dont le vainqueur accompagna ces paroles n'ébranlèrent pas la fermeté de Renaud; il se contenta d'y répondre par le mépris, comme s'il eût été en liberté et dans son château. Saladin, oubliant que son prisonnier était désarmé et sans défense, le frappa sur la tête avec son sabre, et souffrit que ses gardes l'achevassent sous ses yeux. Le lendemain, il déshonora sa victoire par une exécution plus odieuse encore. Assis sur un trône et entouré d'un grand nombre d'émirs et d'oulémas, il fit amener devant lui deux cent trente chevaliers de l'Hôpital, et leur accorda, comme un honneur, de recevoir la mort des mains de ses conseillers. Ces intrépides champions et martyrs de la foi furent tous massacrés sans pitié.

Ptolémaïs, Naplouse, Jéricho et plusieurs autres villes de l'intérieur et de la côte maritime ouvrirent leurs portes à Saladin; mais Ascalon ne céda

qu'à la condition qu'on rendrait la liberté à Lusignan moyennant une rançon, et que les femmes et les enfants auraient la faculté de se retirer à Jérusalem. Tyr et Tripoli purent seules résister à la rapide invasion de Saladin; et, peu de jours après la bataille de Tibériade, il parut à la tête de son armée aux portes de la Ville-Sainte. Sibylle trembla pour elle et pour son mari prisonnier. Les barons et les chevaliers, voyant approcher le moment de leur ruine générale, envoyèrent une députation auprès du conquérant pour connaître ses conditions; il déclarait qu'il ne verserait point le sang des habitants s'ils consentaient à lui livrer la ville et à se retirer dans la contrée qu'il leur assignerait. Cette réponse révolta la fierté des guerriers chrétiens, et, malgré les menaces de Saladin, malgré une éclipse de soleil qui répandit tout à coup les plus épaisses ténèbres, malgré les lamentations qui se faisaient entendre dans les rues désolées, ils se préparèrent à combattre. On dépouilla les églises pour avoir de l'argent; on choisit pour chef Ibelin de Baléan, vieux guerrier dont l'habileté inspirait la confiance, et qui s'occupa aussitôt d'armer les citoyens et de réparer les fortifications.

Saladin dressa ses tentes à l'endroit même où Godefroy avait autrefois campé. Mais, quelques jours après, il dirigea ses attaques du côté du nord, et plaça ses machines avec succès le long

des remparts qui s'étendent depuis la porte de Josaphat jusqu'à celle de Saint-Étienne. Ce fut alors que les Chrétiens firent une sortie et attaquèrent l'ennemi avec le désespoir d'hommes qui craignaient moins la mort que la défaite. Leurs efforts furent impuissants contre les travaux et les machines des assiégeants. Ils rentrèrent dans la ville, où le découragement et l'effroi les suivirent. La reine fit en vain des prières et une procession solennelle à la tête des femmes et des prêtres pour invoquer le secours du Tout-Puissant : il fallut avoir recours à la clémence de Saladin. On lui envoya donc une nouvelle députation, pour lui proposer de rendre la place aux conditions qu'il avait lui-même stipulées avant le siége. Le fier conquérant ne répondit que par un refus rigoureux, déclarant que l'heure du pardon était passée, et que le moment était venu pour les Musulmans de venger par le sang celui que Godefroy et ses compagnons avaient répandu. A cette réponse, le vieux Ibelin fit un dernier effort auprès de ses soldats pour relever leur courage. Ayant réussi à les faire sortir de la ville, il repoussa les Sarrasins, et fit savoir à Saladin qu'avant de le laisser entrer dans la Ville-Sainte, les Chrétiens étaient décidés à détruire toutes les richesses qui flattaient son ambition, et que chacun d'eux achèterait l'entrée du paradis en envoyant dix Musulmans en enfer. Cette résolution rendant la conquête de Jérusalem



Évacuation de Jérusalem par les Chrétiens.

douteuse, le sultan demanda quelques heures pour examiner de nouveau les propositions des assiégés; le lendemain il accepta la soumission de la ville, et promit de ne point verser le sang des habitants. Les Chrétiens grecs et orientaux obtinrent la liberté de vivre sous son gouvernement; mais tous les Francs et les Latins eurent ordre d'évacuer Jérusalem sous quarante jours et de se rendre dans les ports de l'Égypte et de la Syrie sous une escorte qui leur serait donnée. Les rançons furent fixées pour les hommes à dix pièces d'or, à cinq pour les femmes et à deux pour les enfants. Ceux qui n'étaient point en état de se racheter devaient rester pour toujours en esclavage.

Lorsque le jour fixé pour le départ des Chrétiens fut arrivé, Saladin, dans toute la pompe d'un conquérant, se plaça sur un trône pour voir ces infortunés défiler devant lui (octobre 1187). La marche était ouverte par le patriarche et son clergé emportant les vases sacrés et les ornements de l'église du Saint-Sépulcre; venait ensuite la reine Sibylle, pleurant sur les malheurs de Jérusalem et sur ceux de son époux, toujours prisonnier malgré la capitulation d'Ascalon; elle était accompagnée des barons et des chevaliers sans armes, et d'un grand nombre de femmes et d'enfants qui remplissaient l'air de leurs gémissements. Le lugubre cortége arriva ainsi jusqu'à la porte de David, et là, après avoir dit un dernier adieu aux objets de

leur plus tendre affection, les malheureux bannis s'éloignèrent tristement, pour suivre la route désignée par la convention.

La conduite de Saladin envers les Chrétiens de Jérusalem fut, à quelques égards, digne d'éloges. Au lieu d'exiger rigoureusement sa dette, il accepta une somme de trente mille besans pour la rançon de sept mille pauvres, et en délivra deux ou trois mille gratuitement; il distribua des aumônes aux veuves et aux orphelins. Dans son entrevue avec la reine, il lui tint les discours les plus consolants, et ne put s'empêcher de répandre des larmes au récit de ses malheurs; enfin, tandis que les chevaliers de l'Hôpital portaient encore les armes contre lui, il permit à leurs frères de soigner les malades pendant une année.

Après avoir fait son entrée triomphante dans Jérusalem au son d'une musique guerrière, et précédé de ses étendards victorieux, le sultan fit laver avec de l'eau de rose le pavé et les murs de la mosquée d'Omar, dont les Chrétiens avaient fait une église, et fit abattre la croix d'or qui brillait sur le dôme.

Quand la nouvelle de la conquête de Saladin parvint en Europe, la consternation se répandit partout; on attribua généralement la perte de la sainte cité aux fautes de ses habitants, au lieu d'en voir la cause là où elle était réellement, c'est-à-dire dans l'affaiblissement des colonies chré-

tiennes et dans l'union des Musulmans qui étaient accourus de l'Égypte, de l'Arabie, de la Syrie et de toutes les provinces de l'Orient, se ranger sous les drapeaux du serviteur de Mahomet. Cependant, dans la conviction des peuples, l'honneur de la religion chrétienne se trouvait tellement lié au sort de Jérusalem, que le zèle assoupi se réveilla. Le pape Urbain III mourut de chagrin en apprenant l'esclavage et la profanation de la Ville-Sainte. Grégoire VIII, qui monta sur le trône pontifical après lui, publia une bulle pour exhorter les fidèles à prendre la croix; mais il mourut sans avoir achevé son ouvrage, et laissa la direction de la nouvelle croisade à son successeur Clément III. L'éloquent archevêque de Tyr, Guillaume, qui venait d'arriver en Occident pour solliciter les secours des princes chrétiens, aida le pape dans sa pieuse entreprise. Quelque temps avant le désastre de Jérusalem, Héraclius, son patriarche, avait visité l'Europe pour tâcher d'exciter la sympathie des monarques chrétiens. Après avoir parcouru inutilement la France et l'Allemagne, il s'était adressé à Henri II d'Angleterre, auquel sa conscience reprochait alors le meurtre de Becket, archevêque de Cantorbéry. Ce prince avait d'abord fait vœu de conduire une armée dans la Terre-Sainte; mais lorsque le patriarche réclama l'exécution de sa promesse, il refusa de prendre la croix, en déclarant qu'il se bornerait à contribuer aux frais de la croisade.

Lorsque l'archevêque de Tyr arriva en France, Philippe-Auguste et Henri II étaient à la veille de se livrer bataille (1188). La relation pathétique qu'il fit des malheurs des Chrétiens d'Asie, et le blâme dont il flétrit l'indifférence de leurs frères d'Europe, firent tomber les armes des mains des deux monarques. L'archevêque assista même à une entrevue qu'ils eurent auprès de Gisors, et où ils délibérèrent sur les mesures à prendre pour la délivrance de la Terre-Sainte. Henri, se repentant de la violation du serment qu'il avait fait autrefois à Héraclius, fut le premier à demander la croix. Son exemple fut suivi par Philippe-Auguste et par un grand nombre de chevaliers de France et d'Angleterre, parmi lesquels se distinguait le jeune Richard, fils du roi Henri, dont cette expédition devait rendre la mémoire si glorieuse. L'éloquence de Guillaume de Tyr enflamma bientôt le zèle de la France et de tous les pays voisins; le clergé associa ses efforts à ceux du saint prédicateur, en récitant chaque jour dans les églises des psaumes qui rappelaient les malheurs de Jérusalem. Pour se procurer de l'argent, le conseil des princes et des évêques décida que tous ceux qui ne prendraient point la croix seraient tenus de payer le dixième de leurs revenus et de la valeur de leurs meubles pour le service de la guerre sainte. Cet impôt reçut le nom de *dîme de Saladin*, à cause de l'occasion qui l'avait fait naître.

Cependant la paix jurée par Philippe-Auguste et Henri II ne dura pas longtemps. Le roi de France, ayant excité la discorde entre Richard et son père, se ligua avec le jeune prince contre l'Angleterre. On courut de nouveau aux armes, et la chrétienté fut en feu pour une guerre sacrilége qui fit oublier la guerre sainte. En vain le cardinal Albano, légat du pape, excommunia Richard, et menaça Philippe du même châtiment. Le roi de France et son allié persistèrent dans leur entreprise[1], et Henri II fut obligé d'accepter les conditions que lui imposèrent ses ennemis; mais le repentir et le chagrin qu'il éprouva d'avoir acheté la paix de son propre fils le conduisirent en peu de jours au tombeau. Sa mort laissa la couronne à Richard, qui avait employé tant de manœuvres pour la lui arracher de son vivant.

Le nouveau roi d'Angleterre ne tarda pas à se repentir de sa conduite envers son père; pressé par le remords, il se rappela le vœu qu'il avait formé à Gisors, et résolut de l'accomplir; mais il manquait d'argent, et, comme il ne lui était guère facile de s'en procurer autrement, il fit enlever de force tous les trésors des Juifs, qui possédaient la plus grande partie des richesses du royaume. Les dépouilles des Juifs et les produits de la dîme saladine ne suffirent cependant pas pour les dépenses de la croisade. Richard fut obligé d'aliéner les domaines de la couronne et de mettre les charges de son royaume à l'encan.

Les monarques de France et d'Angleterre, après avoir réglé pour le temps de leur absence les affaires de leurs royaumes, se rendirent à Nonancourt, où ils eurent une entrevue, et se jurèrent de nouveau une amitié éternelle (1189). Ils convinrent d'embarquer leurs troupes, Richard à Marseille, et Philippe à Gênes.

Ces deux princes ne furent pas les seuls qui prirent les armes pour la défense des Chrétiens d'Asie. L'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, entraîné par l'éloquence de Guillaume de Tyr, destina à la même entreprise ses soldats les plus graves et les mieux disciplinés. Avant de se mettre en route, il écrivit à l'empereur de Constantinople et au sultan d'Iconium pour leur demander le passage sur leur territoire, et envoya à Saladin une espèce de déclaration de guerre. Frédéric partit ensuite de Ratisbonne à la tête d'une armée innombrable, et arriva dans les provinces de l'empire grec, avant même que Philippe-Auguste et Richard se fussent embarqués. A peine eut-il mis le pied sur le territoire de Byzance, qu'il se vit harcelé de tous côtés par les troupes du perfide Isaac Lange ; mais il les mit en fuite, et força leur orgueilleux empereur à implorer la paix. Après avoir traversé l'Hellespont, il arriva près de Laodicée, où il fut attaqué par les Turks, qu'il mit en déroute ; ensuite il parvint à Iconium, dont il s'empara après une courte résistance, et où ses

soldats se reposèrent des fatigues de leur longue route. Au printemps, il se remit en marche pour la Syrie; tandis qu'il côtoyait la rivière de Cydnus (Selef), invité par la fraîcheur et la limpidité des eaux, il voulut s'y baigner; mais à peine y était-il entré, qu'il fut saisi d'un froid glacial et mourut presque aussitôt. L'armée allemande, après avoir perdu son chef, se trouva bientôt réduite par la désertion, la disette et les maladies, à cinq mille combattants. Ces tristes débris parvinrent, sous la conduite du duc de Souabe, fils de Frédéric, à gagner le camp des Chrétiens devant Ptolémaïs (1190).

Les flottes des rois de France et d'Angleterre avaient cependant mis à la voile; mais, comme s'il eût été écrit par la Providence que le voyage des croisés devait rencontrer partout des dangers, une violente tempête les contraignit à relâcher dans le port de Messine. Leur séjour dans ce port pendant tout l'hiver compromit encore le succès de l'expédition. L'amitié que s'étaient jurée les deux souverains fit place à la haine et à la jalousie. La guerre allait éclater entre les Français et les Anglais, lorsque quelques hommes sages s'interposèrent entre les deux rivaux et parvinrent à les réconcilier. Ils se firent de nouveaux serments; mais il était facile de prévoir que cette réconciliation ne serait pas de longue durée.

Tout fut alors disposé pour le départ, et dès

que le printemps eut rendu la mer navigable, les deux flottes mirent à la voile. Celle de Richard avait à peine quitté le port de Messine, qu'une tempête la dispersa. Le vaisseau qui portait la princesse Bérengère et la reine de Sicile échoua sur les côtes de Chypre. Isaac Comnène, qui s'était emparé de l'île pendant les troubles de Constantinople, et qui la gouvernait sous le titre d'empereur, leur refusa l'entrée du port de Limisso, et jeta même dans les fers les équipages de trois autres vaisseaux qui avaient fait naufrage. Richard arriva bientôt avec sa flotte, qu'il avait ralliée. Quand il apprit la conduite barbare d'Isaac, il débarqua des troupes et s'empara de sa capitale. Le tyran lui-même étant tombé en son pouvoir, il le fit charger de chaînes. Richard prit possession de l'île, et l'érigea en royaume. Après y avoir établi un gouverneur et célébré son mariage avec la princesse Bérengère, il remit à la voile, traînant avec lui Isaac et sa fille.

Quand Philippe-Auguste arriva dans la rade de Ptolémaïs, les Chrétiens assiégeaient cette ville depuis près de deux ans. Sa présence ranima leurs espérances, et répandit parmi eux une joie à laquelle ils étaient étrangers depuis la chute de Jérusalem ; tel était leur enthousiasme, qu'ils voulaient livrer un assaut immédiatement ; mais Philippe, par une généreuse condescendance, refusa d'entreprendre aucune conquête avant l'arri-

vée de son allié. La flotte anglaise ne tarda pas à se montrer en vue de Ptolémaïs ; après avoir quitté l'île de Chypre, elle avait rencontré et coulé à fond un vaisseau musulman chargé de nombreuses provisions. Son nom était donc déjà un épouvantail pour les Sarrasins, et un gage de victoire pour les Chrétiens. Mais, avant de décrire les opérations du siége, auquel l'émulation des deux monarques imprima une nouvelle vigueur, nous devons reprendre le récit des événements qui s'étaient passés en Syrie depuis la prise de la Ville-Sainte jusqu'à l'apparition des Français et des Anglais sur le théâtre de la guerre.

CHAPITRE XI.

Conrad de Monferrat élu roi de Jérusalem. — Exploits de Richard et de Philippe-Auguste (1187-1192).

Les Chrétiens de Jérusalem, réunis aux garnisons des autres villes qui avaient capitulé, furent conduits à Tyr, où ils se trouvèrent en assez grand nombre pour prendre la résolution de s'y enfermer et de s'y défendre. Saladin, qui depuis long-

temps désirait ardemment la conquête de cette place, devant laquelle il avait déjà échoué deux fois, dirigea de nouveau tous ses efforts contre elle. Attaquée par terre et par mer, elle était à la veille de capituler, lorsque le jeune Conrad de Monferrat vint rétablir la confiance parmi ses défenseurs. Conrad, fils du marquis de Monferrat, arrivait de Constantinople, où il avait aidé l'empereur à réprimer une sédition qui menaçait son trône. La main de la sœur d'Isaac Lange avait été la récompense de ses services ; ignorant que son père eût été fait prisonnier à la bataille de Tibériade, il résolut, par pitié ou peut-être par ambition, de se rendre auprès de son neveu, le jeune Baudouin. La vue des étendards de Mahomet l'avertit d'éviter la côte de Jaffa. Il se rendit alors dans le port de Tyr, où il fut reçu comme un souverain et comme un sauveur. A peine fut-il débarqué, qu'il prit le commandement de la place et fit réparer les fortifications. Saladin eut bientôt à repousser les sorties d'une garnison à laquelle il se disposait naguère à dicter des conditions ; irrité de cette résistance, il menaça Conrad de faire amener son père qui était son prisonnier, et de le placer devant les rangs musulmans pour l'exposer aux traits des assiégés, si les portes ne lui étaient promptement ouvertes. Conrad, inébranlable dans son zèle, brava sa menace, et lui répondit que, si la cause des Chrétiens l'exigeait, il laisse-

rait verser le sang de son père et se ferait gloire de descendre d'un martyr. Dès ce moment, les Tyriens secondèrent avec un courage admirable les efforts de leur brave commandant : les femmes et les enfants concoururent à la défense de la place ; cinq galères égyptiennes furent prises ou coulées bas ; mille Turcs périrent dans une sortie, et Saladin, après avoir brûlé ses machines, termina une brillante campagne par une retraite honteuse sur Damas. Il alla ensuite attaquer Tripoli, où il trouva la même résistance ; mais il fut plus heureux dans une expédition dirigée contre Karac et Tortose ; ces deux forteresses se rendirent après un siége de quelques mois, et les habitants eurent la vie sauve.

Lorsque Saladin se vit maître de la plus grande partie de la Palestine, il se décida enfin à rendre la liberté au malheureux Guy de Lusignan ; il lui fit auparavant jurer de renoncer au royaume de Jérusalem et de retourner en Europe (1188). Mais à peine le prisonnier eut-il quitté la tente de son vainqueur, qu'un conseil d'évêques le releva de son serment. Il se présenta devant Tyr, où Conrad refusa de le recevoir. Le roi de Jérusalem, après avoir erré longtemps dans son royaume, parvint à réunir environ neuf mille Chrétiens dévoués, et alla, avec cette faible troupe, mettre le siége devant Ptolémaïs (1189). Les croisés commencèrent leurs attaques dès le troisième jour de leur arrivée ;

mais ils apprirent bientôt que Saladin accourait au secours de la place avec toute son armée; cette nouvelle répandit la terreur parmi eux. Cependant leur courage se ranima à l'arrivée de près de cent vaisseaux qui débarquèrent sur la côte les secours puissants de la Flandre, de la Frise et du Danemark, dont les guerriers se distinguaient à leur haute taille et à leur énorme hache de combat. Ainsi renforcée, l'armée de Lusignan prit position sur les hauteurs de Turon.

Saladin, arrivé, après une marche forcée, sous les murs de Ptolémaïs, attaqua sans délai les lignes des Chrétiens qu'il rompit, et s'ouvrit un chemin jusque dans la ville. Après avoir relevé le courage des habitants et de la garnison par sa présence, il confia la défense de la place à deux de ses plus braves émirs, et revint planter ses tentes sur le mont Kaisan pour combattre l'armée des croisés. Ceux-ci voyaient chaque jour leur nombre s'accroître par de nouvelles troupes de pèlerins d'Occident qui avaient mieux aimé s'embarquer par petits détachements que de se joindre aux armements formidables de Philippe-Auguste et de Richard. Le siége durait depuis quarante jours, et l'armée chrétienne s'impatientait de ne pas combattre. Cependant le quatrième jour d'octobre, le signal fut donné, et les nombreux bataillons des croisés se rangèrent en bataille dans la plaine qui les séparait de l'ennemi. Saladin, de

son côté, sortit de ses retranchements, et se disposa à repousser l'attaque. Le premier choc des Francs fut si impétueux, que l'aile gauche des Sarrasins fut mise en déroute, et entraîna dans sa fuite le reste de l'armée. La victoire des croisés eût été complète, si des hommes de nations et de langues si diverses eussent connu les lois de la discipline; mais, une fois maîtres du camp des Turks, ils ne s'occupèrent plus que de se disputer le riche butin qu'ils y trouvèrent. Les infidèles, voyant qu'ils n'étaient pas poursuivis, se rallièrent à la voix du sultan et revinrent au combat. Ce retour subit effraya les Chrétiens; en même temps, le bruit se répandit que la garnison avait fait une sortie, et que de toutes parts ils étaient pressés par les Sarrasins. Dès lors ils ne songèrent plus à combattre, mais à fuir; la campagne fut en un instant couverte d'armes abandonnées. En vain les chefs voulurent retenir les fuyards; leur voix fut méconnue. Les Musulmans firent une horrible boucherie d'hommes qui ne pouvaient plus défendre leur vie, et, vers le soir, les Francs qui avaient échappé au glaive du vainqueur rentrèrent dans leur camp, que le danger environnait de tous côtés.

Mais Saladin ne profita pas de sa victoire; écoutant le conseil de ses émirs, il quitta la plaine de Ptolémaïs et vint camper sur la montagne de Karouba pour y passer l'hiver. Pendant ce temps,

les Chrétiens se fortifièrent. Au retour du printemps (1190), les combats recommencèrent. La rade de Ptolémaïs était sans cesse couverte de vaisseaux européens et musulmans, apportant des secours aux assiégeants et aux assiégés. Telle était l'ardeur qui animait les croisés, que le 1er mai, après avoir inutilement pressé leurs chefs de les conduire au combat, ils sortirent violemment du camp et se précipitèrent contre les Sarrasins. Ceux-ci, d'abord surpris, se rallièrent bientôt, et tombèrent à leur tour sur leurs ennemis, dont un grand nombre avaient quitté leurs armes et étaient occupés à piller la tente de Malek-Adel, frère de Saladin. La déroute devint alors générale parmi les Francs; ceux d'entre eux qui purent regagner leurs retranchements trouvèrent leur camp pillé par la garnison de la ville, qui avait fait une sortie et qui avait emmené les femmes et les enfants. Ce fut à peu près vers le même temps qu'ils apprirent la mort de l'empereur Barberousse et les désastres de son armée; à cette nouvelle, leur découragement fut tel, qu'ils songèrent un moment à demander la paix à Saladin et à retourner en Europe. Mais l'arrivée de Henri, comte de Champagne, avec une troupe de vaillants guerriers, leur rendit l'espérance. Ce prince fut mis à la tête de l'armée, qui jusque-là avait été commandée tour à tour par le landgrave de Thuringe et par Jacques d'Avesnes, chef des Flamands. Les croisés recommencèrent

leurs attaques contre la ville; mais la vigilance des émirs Kourakousch et Hosam-Eddin, chargés de sa défense, fit échouer leurs entreprises. Au milieu de ces revers presque continuels, arriva le duc de Souabe avec les débris de l'armée allemande. A peine fut-il réuni aux Chrétiens, qu'un nouveau combat fut livré, mais avec aussi peu de succès que les précédents.

Bientôt de nouveaux ennemis, contre lesquels les armes étaient impuissantes, vinrent assaillir le camp des croisés. Le manque de vivres amena une disette générale, et les maladies contagieuses joignirent leurs ravages à ceux de la famine. Le duc de Souabe fut une des premières victimes du double fléau. Pour comble de malheur, la mort de Sybille, femme de Guy de Lusignan, jeta la division parmi les Chrétiens. Le trône de Jérusalem appartenait, par droit de succession, à Isabelle, seconde fille d'Amaury et sœur de Sybille, mariée à Honfroy de Thoron; celui-ci revendiquait la couronne, et Guy de Lusignan, de son côté, faisait valoir ses droits. Les prétentions de ces deux rivaux avaient partagé les Chrétiens en deux camps, lorsque arrivèrent Richard et Philippe-Auguste (1190). Un troisième prétendant ne tarda pas à se mettre sur les rangs : c'était le marquis de Monferrat, le souverain et le défenseur de Tyr. Ce prince, après avoir fait casser, par un conseil d'ecclésiastiques, le mariage d'Isabelle avec Hon-

froy, épousa la jeune reine, quoiqu'il fût déjà marié avec la sœur de l'empereur de Constantinople. Philippe-Auguste, dès son arrivée, se déclara pour Conrad; Richard embrassa le parti de Guy de Lusignan. Les débats devinrent alors très-animés, et on put craindre un instant que les croisés ne tournassent leurs armes les uns contre les autres.

Ces dissensions ralentirent les progrès du siége et rendirent le courage aux assiégés, qui n'espéraient plus pouvoir prolonger leur résistance depuis l'arrivée des Français et des Anglais. Il n'y avait aucun accord dans les attaques des Chrétiens. Si l'un des deux monarques livrait un assaut, l'autre n'y prenait aucune part. Une maladie dangereuse dont ils furent atteints en même temps amena cependant une espèce de réconciliation. On profita de cette circonstance pour décider la question entre Conrad et Guy de Lusignan : il fut convenu que Guy conserverait le titre de roi pendant sa vie, et qu'à sa mort sa succession passerait à Conrad et à ses descendants.

Une fois ce différend apaisé, l'émulation des nombreux guerriers qui se trouvaient réunis devant Ptolémaïs poussa le siége avec une nouvelle vigueur (1191). Chaque jour, ils livraient un assaut ou repoussaient les soldats de Saladin, et les murailles commencèrent à s'ébranler sous les coups de leurs machines. Les assiégés, voyant le danger

s'approcher et n'attendant plus de secours, demandèrent à capituler. Le chef des émirs vint, à cet effet, trouver Philippe-Auguste dans sa tente. Le roi répondit à ses propositions que la capitulation ne serait accordée que si les Sarrasins consentaient à rendre Jérusalem et toutes les places tombées en leur pouvoir depuis la bataille de Tibériade. L'émir, dont la fierté s'irrita de telles conditions, se retira en jurant de s'ensevelir sous les ruines de la place plutôt que de la rendre. Peu de temps après, les Chrétiens livrèrent un assaut général; les assiégés, animés par le désespoir et l'indignation, les repoussèrent avec une vigueur surprenante. Mais cette ardeur ne fut que passagère et fut suivie d'un profond découragement. Après avoir épuisé toutes leurs ressources, ils tentèrent, comme dernier moyen de salut, de sortir de la ville pendant la nuit et d'aller rejoindre l'armée de Saladin; mais ils trouvèrent toutes les issues si bien gardées par les croisés, qu'ils furent obligés de renoncer à leur projet. Force leur fut donc, pour sauver leur vie, d'implorer de nouveau une capitulation. Ils s'engagèrent à rendre la liberté à quinze cents captifs inférieurs, à restituer le bois de la vraie croix, et à payer une somme de trois cent mille pièces d'or. Les habitants et la garnison devaient rester prisonniers jusqu'à l'entier accomplissement du traité. Saladin apprit cette capitulation avec douleur; il consulta ses émirs

pour savoir s'il devait la ratifier ; mais à peine étaient-ils réunis, qu'ils aperçurent l'étendard de la croix flotter sur les murs et les tours de Ptolémaïs. Toute délibération devenait donc inutile. Telle fut la fin de ce siége mémorable, qui avait duré près de trois ans. La possession de la place, pour laquelle les croisés déployèrent tant d'héroïsme et de constance, et qu'ils achetèrent du sang de près de cent mille guerriers, était cependant pour eux d'une faible importance, et Saladin dut s'applaudir de voir se consumer dans un cercle aussi étroit des forces qui, reportées ailleurs, eussent probablement anéanti sa puissance.

Philippe-Auguste et Richard, après s'être partagé le butin, firent entrer leurs troupes dans la ville pour qu'elles y goûtassent le repos dont elles avaient un si grand besoin. Le clergé purifia les églises qui avaient été converties en mosquées par les Sarrasins, et les Chrétiens, que la conquête avait autrefois expulsés, rentrèrent dans leurs demeures. La suprématie qu'affecta Richard et sa conduite après la victoire blessèrent les chefs de l'armée ; il poussa l'orgueil jusqu'à faire jeter dans les fossés de la ville la bannière que Léopold d'Autriche, l'un des héros du siége, avait arborée sur une tour. Philippe-Auguste, ne pouvant supporter de pareilles insultes et las d'ailleurs de sacrifier ses intérêts et sa santé sur une côte stérile, annonça son projet de retourner en Europe.

Les Chrétiens, qui le regardaient comme le chef de l'expédition à cause de sa supériorité en puissance et en dignité, furent affligés de cette résolution et employèrent les plus vives instances pour essayer de le retenir; mais ce fut inutilement : le monarque français alla s'embarquer à Tyr, laissant dix mille soldats et cinq cents chevaliers sous les ordres du duc de Bourgogne. Philippe-Auguste était brave, et la renommée de ses exploits excitait la jalousie de Richard. Ce fut donc avec une satisfaction secrète que le roi d'Angleterre vit le départ de celui qu'il regardait comme son rival.

Un mois s'était déjà écoulé depuis la capitulation, et Saladin ne se pressait point d'en exécuter les conditions; il faisait naître chaque jour de nouvelles contestations. Après l'avoir sommé plusieurs fois de tenir sa promesse, Richard, irrité de ces délais, fit sortir de la ville près de trois mille Musulmans chargés de chaînes, et les fit décoller presque à la vue du sultan. Cet acte de barbarie n'ébranla point la résolution de Saladin; il aima mieux sacrifier tant de malheureux captifs que d'accomplir un traité qui devait procurer de si grands avantages à ses ennemis.

Après avoir relevé les fortifications de Ptolémaïs, le roi d'Angleterre conduisit l'armée des croisés, forte de cent mille combattants, dans la direction de Césarée et de Jaffa. Une flotte, char-

gée de vivres et de munitions, suivait sa marche le long de la côte maritime. L'étendard de la croix, suspendu à un mât élevé, était porté sur un char à quatre roues. Les Chrétiens marchaient lentement : outre les ennemis qui les harcelaient sans cesse, ils étaient assaillis par une multitude d'insectes et accablés sous le poids de la chaleur et de leurs armes. Ils ne faisaient guère que trois lieues par jour, et pouvaient à peine goûter quelques instants de repos pendant la nuit. Après six jours de fatigues, ils arrivèrent enfin à Césarée. Le courage des chefs se trouvait tellement ébranlé, qu'ils demandèrent au frère de Saladin à entrer en négociations; mais le refus qu'ils essuyèrent de la part du Musulman, parce que leurs propositions parlaient de la restitution de Jérusalem, leur inspira la résolution de poursuivre la fortune jusqu'à ce qu'une bataille décidât du sort de la Ville-Sainte. Les croisés quittèrent Césarée, et leur marche fut un combat continuel jusqu'à la plaine d'Arsur, où l'armée de Saladin les attendait pour leur livrer bataille. Cette armée ne comptait pas moins de deux cent mille combattants. Richard fit aussitôt ses dispositions, et partagea ses troupes en cinq corps. Vers la troisième heure du jour, l'attaque commença du côté des Musulmans. Dès lors le combat devint général. La mêlée fut d'abord si confuse, qu'il était impossible aux deux armées de distinguer leurs posi-

tions, et que plusieurs Chrétiens tombèrent sous les coups de leurs frères. La victoire fut longtemps disputée avec opiniâtreté. Enfin les Sarrasins, ne pouvant plus soutenir le choc impétueux des Francs, furent mis en pleine déroute. La fuite fut si générale, que Saladin resta sur le champ de bataille avec dix-sept mamelouks seulement, sans baisser ses étendards et sans faire cesser le bruit de ses trompettes. Pendant quelques instants, les croisés furent si stupéfaits de leur soudaine victoire, qu'ils ne songèrent pas à en recueillir les fruits en poursuivant les fuyards. Tout à coup vingt mille Musulmans, ralliés à la voix du sultan, et par les efforts de ses hérauts, qui criaient aux *unitaires* d'attaquer les *idolâtres*, furent ramenés au combat. Mais la valeur de ces idolâtres semblait irrésistible, quand Richard, s'élançant à la tête de ses troupes et les encourageant par son exemple, culbuta de nouveau les infidèles. Saladin perdit, dans cette journée, huit mille soldats et trente-deux émirs; elle coûta aux croisés mille guerriers et un de leurs chefs les plus habiles, l'intrépide Jacques d'Avesnes, qui succomba en recommandant à Richard de venger sa mort.

Après cette importante victoire, les Chrétiens se dirigèrent sur Jaffa. Saladin les avait devancés et avait démoli les fortifications de cette place, comme il se proposait de le faire pour toutes les villes qu'il désespérait de défendre. Les chefs dé-

libérèrent pour savoir le parti qu'il convenait de prendre dans cette circonstance. On adopta l'avis de Richard, qui était de s'arrêter à Jaffa pour en relever les murailles. Après un repos de quelques jours, l'armée se remit en route, et vint camper entre les châteaux de Desplants et de Mahei, où Richard eut une nouvelle occasion de signaler sa bravoure. Un jour, les Templiers, s'étant répandus dans la campagne pour se procurer du fourrage, furent surpris par les Sarrasins. Entourés de tous côtés, ils étaient sur le point de céder au nombre, quand Richard s'aperçut de leur danger. Aussitôt il s'élance sur son superbe coursier de Chypre, et vole à leur secours. A la vue du grand nombre des Sarrasins, les chevaliers qui l'accompagnent veulent le retenir. Richard leur répond qu'il n'abandonnera jamais des guerriers qui l'ont choisi pour leur chef et qui l'ont suivi avec confiance; puis il se précipite contre les ennemis, chaque coup de sa terrible épée donne la mort; les chevaliers chrétiens reprennent courage, les infidèles sont massacrés ou pris, et Richard revient triomphalement dans son camp.

Les brillants exploits du roi d'Angleterre ne pouvaient cependant faire taire l'envie ni étouffer les murmures qu'excitaient l'inflexibilité et la fierté de son caractère. Convaincu des obstacles que rencontreraient désormais ses projets, las d'ailleurs de tous les inconvénients attachés à une

guerre dans un pays si éloigné, il résolut d'entamer des négociations pour la paix avec Saladin, dont la santé déclinait, et qui, après tant d'essais infructueux, n'espérait plus guère une victoire décisive. Il lui fit renouveler par des ambassadeurs la promesse de retourner en Europe, s'il consentait à rendre aux Chrétiens de Jérusalem la Palestine et la vraie croix. Mais le Mahométan rejeta toute convention de partage ou d'établissement avec les Latins, défendit avec chaleur ses droits temporels et religieux sur la Palestine, alléguant l'importance et la sainteté de Jérusalem pour ne point l'abandonner, et déclara qu'il ne rendrait jamais une croix qui favorisait l'idolâtrie des Chrétiens, et qu'il regardait comme un outrage à la divinité qu'il adorait.

Richard, voyant sa proposition rejetée, chercha à recommencer les négociations sur une autre base. Sa sœur, veuve de Guillaume, dernier roi de Sicile, venait d'arriver en Syrie. Il l'offrit en mariage au frère de Saladin, et proposa de donner aux nouveaux époux le royaume de Jérusalem, qui serait placé sous sa protection et sous celle du sultan. Saladin ne se montra pas éloigné d'accepter cette étrange proposition; mais elle souleva l'indignation des deux armées : Richard ne put vaincre l'opposition du clergé chrétien, ni Saladin celle des imans, et dès lors les conférences furent rompues.

Après ces négociations, durant lesquelles les deux souverains s'étaient témoigné mutuellement leur estime par des actes de courtoisie, tels que des présents de fruits et l'échange de faucons de Norwége contre des chevaux arabes, Richard, pour répondre à l'impatience des croisés, se décida enfin à aller délivrer Jérusalem. Mais les difficultés de la route, les maladies qui ravageaient l'armée, et les formidables préparatifs de Saladin, firent bientôt changer cette résolution, et l'on se dirigea vers Ascalon, sur les confins de l'Égypte. En y arrivant, les croisés eurent la douleur d'en trouver les murs et les bâtiments démolis. Cette place, autrefois si forte, n'offrait plus qu'un spectacle de désolation et de ruine. Sa destruction avait été ordonnée par Saladin, qu'on avait vu travailler de sa propre main au renversement de ses murailles. Richard entreprit de la rebâtir, et tous les croisés se mirent aussitôt à l'œuvre avec ardeur; les prêtres et les barons eux-mêmes se confondirent avec les travailleurs, que le roi encourageait par son exemple ou par ses discours. Mais l'enthousiasme ne dura pas longtemps. Plusieurs chevaliers s'indignèrent d'être employés aux travaux les plus grossiers et les plus pénibles. Léopold d'Autriche, qui n'avait pas oublié l'insulte qu'il avait reçue à Ptolémaïs, déclara qu'il n'était ni charpentier ni maçon, et se tint dans l'inaction avec ses Allemands. Le duc de Bourgogne, que

Conrad, souverain de Tyr, avait gagné à sa cause, quitta l'armée. La discorde régnait de nouveau dans le camp chrétien. La reconstruction d'Ascalon se poursuivit avec lenteur jusqu'au retour du printemps (1192), qui réveilla le souvenir de Jérusalem. Des plaintes s'élevèrent alors de toutes parts contre Richard, et rendirent sa position extrêmement difficile. Conrad, ne pouvant plus dissimuler sa haine et son ambition, fomentait partout la trahison; il était même parvenu à faire entrer Saladin dans ses intérêts, aimant mieux s'allier à un ennemi de sa foi, que de voir réussir les projets de celui dont les lauriers lui inspiraient tant de jalousie. Au milieu de ces circonstances critiques, Richard reçut des nouvelles d'Angleterre qui lui annonçaient que Jean, son frère, cherchait à s'emparer de son royaume, et que son prompt retour en Europe pourrait seul sauver sa couronne. Il assembla un conseil des chefs, et leur fit part de la nécessité qui le rappelait en Occident; mais il leur promit en même temps de leur laisser trois cents de ses plus braves chevaliers et deux mille fantassins. Les chefs, pressentant les nouvelles dissensions que ferait naître son départ, proposèrent d'élire pour roi de Jérusalem un homme qui pût rallier tous les esprits. Conrad n'était point aimé, mais son habileté et sa bravoure étaient connues : ce fut lui qui réunit tous les suffrages. Richard, quoique surpris de voir

son plus mortel ennemi choisi pour le remplacer, approuva cependant son élection.

Mais le nouveau monarque ne devait pas jouir longtemps de la joie du triomphe. Quelques mois après son élévation au trône, deux jeunes disciples du Vieux de la Montagne arrivèrent à Tyr. Pour éloigner tous les soupçons, ces ministres d'une vengeance secrète prirent l'habit religieux, et se firent remarquer par leur austérité et leur dévotion. Les réjouissances qui célébrèrent l'avénement de Conrad leur fournirent l'occasion d'accomplir leur horrible mission. Comme le prince revenait d'un festin, les deux Ismaéliens se jetèrent sur lui et le frappèrent de leurs poignards. Le tumulte qu'excita la catastrophe permit à un des assassins de se réfugier dans une église, où Conrad fut apporté tout sanglant, mais respirant encore. L'Ismaélien, voyant que son œuvre n'était pas achevée, sortit tout à coup de sa retraite, et, sous les yeux mêmes de la multitude stupéfaite, il perça de nouveaux coups sa victime, qui expira sur-le-champ. Les deux fanatiques subirent la mort sans proférer la moindre plainte et sans vouloir faire connaître celui dont ils avaient si bien servi la vengeance. Henri, comte de Champagne, fut choisi par les Tyriens pour succéder à Conrad. Ce prince refusa d'abord; mais, pressé par les plus vives instances, il finit par céder, et épousa la veuve du roi assassiné.

Pendant ces événements, Richard s'était dirigé sur Ramla, et se distinguait chaque jour par de nouveaux exploits. Bientôt arriva dans son camp le nouveau roi de Jérusalem, à la tête de soixante mille hommes bien armés, rassemblés à Tyr et à Ptolémaïs; il était accompagné de son épouse et du duc de Bourgogne. Richard venait de s'emparer de la forteresse de Daroum, quand son armée reçut ce renfort imposant, dont l'arrivée fut une occasion de fêtes et de réjouissances dans le camp chrétien. Richard seul ne partagea point la joie générale, il se retira dans sa tente, où il s'abandonna à de sombres rêveries. Ce fut alors que les chevaliers s'engagèrent, par un serment solennel, à ne point abandonner la Terre-Sainte, quelle que fût la détermination du roi d'Angleterre.

Cependant les membres du clergé avaient remarqué la tristesse de Richard; ils résolurent, malgré son humeur sévère, de lui donner des conseils et des consolations. Un jour, un prêtre poitevin entra dans sa tente; il lui fit entrevoir quelles fatales conséquences entraînerait son départ, et quel déshonneur s'attacherait à son nom s'il abandonnait la cause des Chrétiens. Le monarque fut touché des paroles de l'ecclésiastique; le lendemain, il déclara à Henri de Champagne et au duc de Bourgogne qu'il différerait son départ jusqu'aux fêtes de Pâques de l'année suivante. Un héraut annonça aussitôt cette résolution, et l'ordre

fut donné aux troupes de commencer leur marche vers Jérusalem.

Cette nouvelle répandit une sorte de délire parmi les Chrétiens. Tous les cœurs s'ouvrirent à l'espérance, et jamais peut-être armée de croisés ne se mit en route avec plus d'accord et d'enthousiasme. Mais, arrivé dans la petite ville de Bethenopolis, à sept lieues de Jérusalem, Richard s'arrêta tout à coup et retomba dans ses préoccupations : il ne pouvait perdre de vue son royaume, les maux qui le désolaient et sa couronne près de lui échapper s'il prolongeait davantage son séjour en Palestine. Pendant ce temps, Saladin, renfermé dans la sainte cité, qu'il entourait de fortifications formidables, priait, jeûnait et prêchait, pour engager ses mamelouks à défendre la religion et l'empire. Un mois se passa ainsi dans l'indécision, et les plaintes des croisés redoublèrent. Ces plaintes ne servirent qu'à irriter Richard, et à changer sa tristesse en rage. Un jour qu'il était dans cette disposition d'esprit, il parvint, en poursuivant les Sarrasins, jusque sur une montagne d'où l'on découvrait Jérusalem. A cette vue, le héros se voila le visage, et s'écria avec indignation : « Celui qui refuse de délivrer le Saint-Sépulcre est indigne de le contempler. » Une circonstance aussi solennelle aurait dû lui inspirer une résolution ; mais il n'en fut pas ainsi, et quand les chefs le pressèrent de nouveau d'accomplir sa promesse, il

leur répondit que l'entreprise lui paraissait trop périlleuse. Le mécontentement allait toujours croissant, et menaçait de compromettre le salut de l'armée. Enfin, on assembla un conseil composé de cinq chevaliers de chacun des deux Ordres du Temple et de Saint-Jean, de cinq barons de la Palestine et de cinq barons français. Après plusieurs jours de délibération, le conseil décida que l'armée quitterait les montagnes de la Judée pour se retirer vers la mer. Cette résolution répandit le désespoir parmi les croisés, qui venaient précisément d'intercepter un convoi de sept mille chameaux que le calife d'Égypte envoyait à Saladin, et qui s'étaient flattés de l'espoir que Richard profiterait de la terreur des Sarrasins pour les conduire à Jérusalem. Dès ce moment, le monarque devint tout à fait odieux aux pèlerins, les discordes mal assoupies se réveillèrent; les Français et les Anglais se séparèrent, et la cause de Jésus-Christ resta, pour ainsi dire, sans défenseurs.

Saladin, à la nouvelle de la retraite subite des croisés, qu'il attribua à un miracle, rassembla son armée, et se dirigea sur Jaffa, dont il s'empara par surprise. Mais l'infatigable Richard vint bientôt troubler sa victoire. Ayant appris, en arrivant à Ptolémaïs, l'occupation de Jaffa par le sultan, il embarqua quelques troupes sur des vaisseaux marchands qui se trouvaient dans le

port, et sauta le premier sur le rivage. Sa présence rassura la citadelle, et soixante mille ennemis prirent la fuite en apprenant son arrivée. Le lendemain, ils tentèrent de le surprendre près des portes de la ville, où il campait sans précaution avec dix-huit chevaliers et trois cents archers seulement. Il fut réveillé par le cri : « Aux armes! aux armes! » Dès qu'il est debout, il se voit environné de tous côtés par les Sarrasins, et prend à peine le temps de s'habiller. Son escorte ne comptait que dix chevaux, ils sont aussitôt montés par Richard, le comte Robert de Leicester, le roi de Jérusalem et sept autres braves chevaliers. Le roi range à la hâte sa troupe en bataille, et l'exhorte au combat. Sept mille Sarrasins se précipitent sur les Chrétiens, qui résistent à l'impétuosité de leur choc. Richard apprend alors que les Turks sont rentrés dans Jaffa, et qu'ils égorgent les croisés chargés d'en garder les portes. Il vole au secours de ces infortunés avec quelques cavaliers seulement, et son approche disperse les mamelouks. Il revient alors dans la plaine, où il trouve sa troupe aux prises avec l'ennemi. Ne prenant conseil que de son courage, il se précipite, en brandissant sa lance, au milieu des rangs ennemis, sans qu'aucun des siens puisse le suivre, et sans rencontrer un seul Sarrasin qui ose l'arrêter. Un moment il disparaît aux regards de ses soldats, qui le croient mort; mais il revient bientôt parmi eux, couvert

de sang et de poussière, après avoir abandonné l'ennemi, qui fuit dans toutes les directions. Telle fut l'admiration que la bravoure du nouveau Roland inspira à Malek-Adel, que le Mahométan lui envoya deux superbes chevaux arabes sur le champ de bataille même. L'armée chrétienne, dans cette journée, n'eut à regretter que la mort d'un seul chevalier, tandis que la perte des Musulmans en hommes et en chevaux fut considérable. Les croisés, étonnés de leur victoire, ne purent l'attribuer qu'à l'intervention de la Providence.

Saladin fut vivement affecté de cette défaite; cependant il refusait encore d'écouter les propositions de Richard. Mais les émirs étaient loin de partager son ardeur, et Saladin se laissa déterminer par eux à entrer en négociation avec le roi d'Angleterre. A la suite de conférences artificieusement conduites et prolongées par des envoyés et des interprètes, on conclut une trêve de trois années et trois mois, dans laquelle il fut stipulé que Jérusalem et le Saint-Sépulcre seraient toujours ouverts à la dévotion des Chrétiens et des pèlerins d'Europe; que les Francs possèderaient toute la côte maritime depuis Jaffa jusqu'à Tyr; qu'ils ne paieraient point de tribut et n'essuieraient point de vexations. Une particularité singulière, c'est que le Vieux de la Montagne, qui était à la fois l'ennemi des croisés et des Sarrasins, fut compris dans cette trêve, tandis que le nom de Guy de

Lusignan n'y fut pas même mentionné. Ce prince, qui venait de voir passer sa couronne sur la tête de Henri, comte de Champagne, fut obligé d'acheter des Templiers l'étroit royaume de Chypre, et ce fut là qu'il termina une vie semée de tant d'orages. Le traité fut également désapprouvé par le pontife romain et par le calife de Bagdad.

Avant leur départ pour l'Europe, les croisés voulurent au moins visiter la ville qu'ils n'avaient pu délivrer. Ils se partagèrent en plusieurs caravanes, et partirent sans armes pour la sainte cité, où les Sarrasins n'observèrent pas toujours à leur égard les lois de l'hospitalité. Les Français, qui, depuis la bataille de Jaffa, s'étaient toujours séparés des Anglais, refusèrent de s'associer à ces pèlerinages, et eurent bientôt à pleurer la mort du duc de Bourgogne, leur chef.

Cependant les nouvelles que Richard recevait d'Europe étaient de plus en plus alarmantes. Il n'était pas seulement menacé de perdre l'Angleterre, mais encore la Normandie, que son rival Philippe-Auguste venait d'envahir. Il ne pouvait donc plus différer son départ. Il s'embarqua à Ptolémaïs, et les Chrétiens, en le voyant partir, répandirent d'abondantes larmes. Lui-même, quand il jeta un dernier regard sur cette terre, théâtre de ses exploits, ne put retenir ses pleurs, et jura de revenir la visiter, si jamais il triomphait de ses ennemis d'Europe.

Ainsi se termina la troisième croisade, qui ne procura aux croisés d'autre avantage que la prise de Ptolémaïs, et qui coûta à l'Allemagne un vaillant empereur, à la France et à l'Angleterre la fleur de leur chevalerie.

Le vaisseau qui portait Richard en Europe fit naufrage sur les côtes d'Italie. Ce prince, n'osant pas traverser la France, prit l'habit de pèlerin et se dirigea vers l'Allemagne ; mais il fut reconnu et arrêté par les soldats du duc d'Autriche. Léopold, qui ne lui avait jamais pardonné l'outrage de Ptolémaïs, le retint pendant plusieurs années prisonnier dans le château de Diernstein, sur le Danube. Il le livra ensuite à l'empereur d'Allemagne, Henri VI, qui, prétendant aussi avoir des griefs à venger, le fit comparaître devant la diète germanique, assemblée à Worms, pour répondre sur les crimes qu'il lui imputait. Ses juges n'osèrent cependant pas le condamner ; mais il n'obtint la permission de retourner en Angleterre qu'en s'engageant à payer une forte rançon.

Un an après la trêve conclue avec Richard (1193), Saladin mourut à Damas, au moment où son ambition méditait la conquête de l'Asie-Mineure et de l'empire grec. Comme il n'avait point réglé l'ordre de sa succession, sa mort détruisit l'union de son vaste empire. Ses fils furent opprimés par la puissance de leur oncle Malek-Adel, qui s'empara de la Mésopotamie et de l'Égypte. De nou-

velles dissensions éclatèrent au Kaire, à Damas et à Alep. Si les Chrétiens, dispersés dans leurs forteresses des côtes de la Syrie, n'eussent pas été eux-mêmes en désaccord, ils auraient pu profiter de ces troubles. Mais Henri, qui n'était roi de Jérusalem que de nom, se regardait comme exilé et ne pensait qu'à retourner en Europe. Les ordres du Temple et de Saint-Jean étaient divisés par la jalousie et par l'ambition, et Guy de Lusignan avait assez à faire d'apaiser les troubles de son royaume de Chypre et de repousser les tentatives des Grecs. D'un autre côté, les Francs, craignant de rompre la trêve qu'ils avaient juré d'observer, n'osaient point implorer les secours de l'Occident. Tout présageait donc la chute prochaine et totale des colonies chrétiennes en Syrie, lorsque la nouvelle de la mort de Saladin parvint en Europe.

CHAPITRE XI.

Quatrième Croisade entreprise par l'empereur Henri VI. (1196-1198)

Le pape Célestin III, qui avait autrefois montré tant d'ardeur pour la troisième croisade, était

alors âgé de quatre-vingt-dix ans (1196) ; mais son zèle pour la cause du Saint-Sépulcre n'était pas éteint. Dès qu'il connut la mort de Saladin, il adressa aux évêques de la chrétienté des lettres dans lesquelles, fidèle à l'usage de ses prédécesseurs, il retraçait avec force la profanation des saints lieux et les malheurs qui accablaient les Chrétiens d'Asie. Il finissait en les exhortant à prêcher une nouvelle croisade. Mais leurs prédications eurent peu de succès. Le clergé anglais sollicita vainement Richard de reprendre les armes contre les Sarrasins ; ce prince, instruit par sa propre expérience des dangers de ces expéditions lointaines, ne put se décider à retourner en Palestine, malgré le vœu qu'il avait fait en quittant Ptolémaïs ; il avait d'ailleurs à défendre ses propres États contre les attaques de son rival le roi de France. Les tentatives faites auprès de Philippe-Auguste ne réussirent pas davantage. L'empereur d'Allemagne Henri VI répondit seul à l'appel de Célestin. Quoiqu'il eût été excommunié l'année précédente par le pape, il accueillit favorablement l'ambassade du saint-siége. Henri VI était ambitieux, et recherchait avidement les occasions d'accroître son autorité. Il ne vit donc dans l'invitation du saint-père qu'un moyen d'accomplir ses desseins et oublia l'excommunication fulminée contre lui. Il convoqua une diète à Worms, et exhorta ses barons et ses

prélats à s'armer pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Le zèle d'un monarque prêchant lui-même la croisade à ses peuples, la rare éloquence dont il était doué, firent une vive impression sur les Allemands. Les principaux seigneurs de l'empire prirent aussitôt la croix et résolurent de suivre leur souverain en Syrie. Dans le nombre, on distinguait Frédéric, fils de Léopold d'Autriche; Henri, duc de Brabant; Conrad, marquis de Moravie; les évêques de Wurtzbourg, de Brême, de Werden, d'Alberstadt, de Passau et de Ratisbonne.

Mais la délivrance de la Terre-Sainte n'était qu'un prétexte pour Henri. Depuis longtemps son ambition rêvait la conquête de la Sicile, dont la possession pouvait lui ouvrir le chemin de Constantinople. C'était dans ce but qu'il s'était allié avec les républiques de Venise et de Gênes, auxquelles il avait promis une large part dans les dépouilles des vaincus. Il avait d'abord manifesté l'intention de se mettre à la tête de la sainte expédition; mais, quand arriva le moment du départ, plusieurs barons, qui avaient probablement pénétré ses secrets desseins, le supplièrent de rester en Europe et de diriger la croisade sans quitter ses États. Henri eut l'air de faire quelque résistance; mais il finit par déclarer qu'il se rendait au cri de l'intérêt général, et qu'il ne suivrait pas ses troupes en Asie.

Quand tous les préparatifs furent achevés, l'em-

pereur partit pour l'Italie à la tête de quarante mille hommes. Les autres croisés furent partagés en deux armées pour se rendre en Syrie : l'une, commandée par les ducs de Saxe et de Brabant, s'embarqua dans les ports de la Baltique; l'autre était sous les ordres de l'archevêque de Mayence, de Valeran de Limbourg, auxquels s'était réunie Marguerite de Hongrie, sœur de Philippe-Auguste, qui, après avoir perdu son époux, avait fait vœu de consacrer sa vie à Jésus-Christ et de conduire ses sujets dans la Terre-Sainte. Cette seconde armée traversa le Danube, et se dirigea vers Constantinople, d'où une flotte de l'empereur grec Isaac devait la transporter à Ptolémaïs. Les croisés qui en faisaient partie arrivèrent en Palestine longtemps avant les autres.

Ce fut avec un étonnement mêlé de frayeur que les Chrétiens de Syrie apprirent le débarquement de leurs frères d'Occident. La trêve conclue entre Richard et Saladin, quoiqu'elle n'eût pas produit tous les résultats qu'ils s'en étaient promis, avait cependant amélioré leur condition, et ils auraient voulu ne reprendre les hostilités qu'avec quelque espoir de succès. Aussi, à l'arrivée de l'archevêque de Mayence, Henri de Champagne et les principaux barons restés en Syrie, firent-ils tous leurs efforts pour l'empêcher de rompre le traité. Ils lui représentèrent les dangers auxquels les exposerait une rupture, et le conjurèrent d'attendre l'arri-

vée des ducs de Saxe et de Brabant, avant d'attaquer les Sarrasins. Les Allemands n'écoutèrent ces représentations qu'avec impatience; ils allèrent même jusqu'à dire que la trêve leur importait fort peu, et que les guerriers de l'Occident ne connaissaient aucun obstacle. Cette réponse hautaine aigrit les Chrétiens de Syrie, et la discorde éclata entre eux et les Allemands, avant même que la guerre fût commencée. Ceux-ci sortirent aussitôt de Ptolémaïs et se mirent à ravager le territoire musulman pour se procurer des provisions. A la nouvelle de ces hostilités, Malek-Adel appela autour de lui ses émirs, qui accoururent des bords du Nil et du fond de la Syrie. Quand son armée fut assez nombreuse, il sortit de Damas et courut attaquer les Allemands, qui s'étaient avancés jusqu'aux montagnes de Naplouse. Il les battit, puis vint assiéger Jaffa, fortifiée par Richard-Cœur-de-Lion dans la croisade précédente.

Lorsque Henri de Champagne apprit à Ptolémaïs le danger qui menaçait Jaffa, il rassembla en toute hâte ses barons et les ordres militaires de la Palestine, pour aller se réunir aux croisés allemands. Mais, au moment de se mettre en route, le malheureux prince s'étant avancé sur un balcon de son palais, la fenêtre s'écroula tout à coup et l'entraîna dans sa chute; il fut relevé sans vie. Au milieu du tumulte causé par cet accident, une nouvelle désastreuse répandit la consternation

parmi les habitants de Ptolémaïs : Jaffa venait de tomber au pouvoir des Sarrasins, et vingt mille Chrétiens avaient été passés par les armes (1197).

Cependant l'arrivée des croisés sous les ordres des ducs de Saxe et de Brabant vint relever les courages abattus. L'armée chrétienne se disposa aussitôt à aller assiéger Bérithe, place importante située entre Jérusalem et Tripoli, et célèbre par la distinction dont l'honoraient les princes musulmans en venant s'y faire couronner. Malek-Adel marcha à sa rencontre et la rejoignit sur les bords de la rivière Éleuthère, entre Tyr et Sidon. Le combat s'engagea et la victoire fut longtemps indécise; mais la valeur des Chrétiens triompha enfin de la résistance opiniâtre des Musulmans. Malek-Adel, blessé, fut obligé de se réfugier dans Damas, et toute son armée fut dispersée. Les vainqueurs continuèrent leur marche sur Bérithe, dont ils s'emparèrent sans coup férir. Outre les nombreux approvisionnements qu'ils y trouvèrent, ils eurent la satisfaction de rendre la liberté à neuf mille de leurs frères, que les Sarrasins y retenaient dans les fers. Ce succès brillant leur ouvrit les portes de toutes les villes de la côte de Syrie.

Tandis que la fortune ramenait en Palestine la victoire sous la bannière des croisés, l'empereur Henri VI s'emparait de Naples et de la Sicile. Lorsque son ambition fut ainsi satisfaite, et qu'il n'eut plus d'ennemis à redouter en Occident, il se

rappela qu'il était le chef de la croisade, et envoya en Orient une troisième armée sous les ordres de Conrad, évêque de Hidelsheim et chancelier de l'empire. L'arrivée de ce renfort redoubla l'ardeur des Chrétiens. Les plus enthousiastes proposèrent aussitôt de marcher sur Jérusalem; mais l'approche de l'hiver et la concentration des meilleures troupes de Malek-Adel autour de la sainte cité firent renvoyer l'entreprise au printemps suivant. Les croisés allèrent alors assiéger Thoron, forteresse située sur le bord de la mer et la seule que les Musulmans conservassent depuis Antioche jusqu'à Ascalon. L'armée des assiégeants manquait de machines, et la garnison était disposée à faire une vigoureuse résistance. Ces difficultés ne rebutèrent pourtant pas les Chrétiens. Plusieurs ouvriers allemands, qui avaient travaillé aux mines de leur pays, furent employés à creuser la montagne sur laquelle s'élevait la forteresse. De cette manière, les Chrétiens parvinrent au pied des murailles qu'ils ébranlèrent en plusieurs endroits à l'aide du petit nombre de machines qu'ils possédaient. Dans cette fâcheuse extrémité, la garnison, reconnaissant l'impossibilité de se défendre, proposa de se rendre à condition qu'on lui laisserait la vie et la liberté. Mais la mésintelligence et la rivalité étaient revenues au camp des Chrétiens. Les députés envoyés par les assiégés ne surent pendant plusieurs jours à quelle autorité

s'adresser. À la fin, le conseil des princes et des barons s'assembla. Plusieurs furent d'avis d'accepter les propositions des Musulmans ; d'autres déclarèrent avec indignation qu'on ne pouvait traiter avec des infidèles, et qu'ils ne devaient s'attendre à aucune merci. La capitulation n'en fut pas moins ratifiée par l'évêque de Hidelsheim et par les principaux chefs. Les ôtages exigés des Sarrasins étaient attendus au camp, lorsqu'on apprit que le mauvais accueil fait aux députés des assiégés avait changé leur résolution, et qu'ils étaient décidés à s'ensevelir sous les ruines de leur forteresse plutôt que de mettre bas les armes. Les assiégeants se virent obligés de reprendre la défensive et de continuer les travaux du siége. Mais ils tombèrent bientôt dans l'abattement, tandis que les Sarrasins s'occupèrent sans relâche à relever leurs murailles et à s'emparer des souterrains creusés par leurs ennemis. Ils surprirent un grand nombre de croisés qu'ils emmenèrent dans la place, où ils les massacrèrent sans pitié.

Tel était l'état des choses, lorsque les croisés apprirent que Malek-Adel s'avançait à marches forcées au secours de Thoron. La débauche à laquelle se livraient les Chrétiens avait affaibli leur courage et leur énergie. Les chefs résolurent aussitôt d'abandonner le siége, et, pour cacher leur lâcheté à leurs propres soldats, ils ne rougirent pas de recourir à un stratagème. Le jour

de la Purification, des hérauts publièrent qu'il y aurait un assaut général le lendemain. Les soldats passèrent la nuit à s'y préparer. Au point du jour, au moment où ils attendaient le signal, on apprit que Conrad et la plupart des autres chefs avaient quitté le camp et s'étaient dirigés sur Tyr. La plus grande confusion régna alors dans l'armée chrétienne. Comme aucun ordre n'avait été donné pour la retraite, les croisés abandonnèrent tumultueusement leurs tentes. Ils furent suivis avec peine par les malades et les blessés, dont plusieurs, obligés de s'arrêter en sortant du camp, tombèrent entre les mains des Sarrasins. Un violent orage, mêlé d'éclairs et de tonnerre, vint augmenter l'effroi des fugitifs. Arrivés à Tyr, ils reconnurent enfin que le désastre auquel ils venaient d'échapper n'était que l'effet d'une terreur panique, et s'accusèrent réciproquement de trahison. Les reproches qu'ils s'adressèrent mutuellement firent naître la haine et l'animosité. Les Chrétiens de Syrie et les Allemands cessèrent de marcher sous la même bannière. Ceux-ci se retirèrent à Jaffa, où Malek-Adel vint les provoquer au combat (1198). Une bataille se livra dans les plaines de cette ville, et la victoire se déclara contre lui; mais les ducs de Saxe et d'Autriche furent tués dans la mêlée, et l'armée chrétienne fut bientôt en proie à la plus funeste anarchie.

Isabelle, veuve de Henri de Champagne qui

avait porté le titre de roi de Jérusalem, vivait encore. Pour mettre un terme aux divisions qui agitaient les Chrétiens, les prélats et les barons la supplièrent de choisir un nouvel époux qui voulût bien se charger de défendre leur cause. Elle honora de sa préférence Amaury, successeur de Guy de Lusignan au trône de Chypre, et le mariage se célébra à Ptolémaïs avec une pompe tout à fait royale. La mort de l'empereur d'Allemagne, arrivée vers cette époque, vint changer la marche des événements. Ce monarque, qui avait été le promoteur de la croisade, en avait été en même temps le soutien. Il n'avait cessé d'envoyer des provisions et des renforts à son armée de Palestine, et cette précaution avait épargné à ses guerriers les maux sans nombre qui avaient assailli les précédentes expéditions. Les croisés sentirent alors combien la perte d'un tel appui rendait leur situation précaire. Aussi les seigneurs allemands, dont l'enthousiasme n'avait été excité que par les exhortations ou l'or de leur empereur, ne songèrent-ils plus qu'à retourner en Europe dès qu'ils apprirent sa mort. Le duc de Montfort et plusieurs autres seigneurs français, qui avaient fait partie de l'expédition, essayèrent en vain de les retenir. De tant de princes qui étaient venus en Orient avec l'intention de faire triompher la cause de Jésus-Christ, la reine de Hongrie resta seule fidèle à son serment.

Les Allemands, en retournant en Europe, laissèrent une garnison dans Jaffa; mais, peu de temps après, cette garnison fut surprise et massacrée par les Sarrasins. L'approche de l'hiver, l'impossibilité de continuer la guerre, décidèrent le comte de Montfort à conclure une trêve de trois ans avec Malek-Adel. Ainsi s'acheva, sans aucune espèce de gloire, cette courte expédition, qu'on doit plutôt appeler un pèlerinage qu'une croisade.

CHAPITRE XII.

Cinquième Croisade. — Alliance avec les Vénitiens. — Constantinople est prise deux fois par les croisés (1198–1204).

Le départ des croisés allemands fit présager de nouveaux désastres pour les colonies chrétiennes. Elles devaient peu compter sur une trêve qu'elles avaient été les premières à violer précédemment, et que la puissance de leurs ennemis leur empêcherait de respecter. Pour conjurer les nouveaux malheurs qui les menaçaient, elles tournèrent encore une fois leurs regards vers l'Occident. Ce fut

donc dans le but de venir implorer le secours des fidèles que l'évêque de Ptolémaïs s'embarqua pour l'Europe avec plusieurs seigneurs; mais leur vaisseau fit naufrage sur la côte de Syrie, et toute l'ambassade périt dans les flots (1198). Heureusement pour les Chrétiens d'Orient, Innocent III venait de monter sur le trône pontifical. Ses lumières et ses talents le rendaient capable de concevoir et d'exécuter les plus hardis projets. A peine eut-il pris possession de la chaire de saint Pierre, qu'il fit proclamer en Italie, en Allemagne, en France et en Angleterre, l'obligation d'une nouvelle croisade. Dans une lettre adressée aux souverains et au clergé de ces divers pays, l'éloquent pontife déplorait pathétiquement la ruine de la Ville-Sainte, le triomphe des infidèles et la honte de la chrétienté; il accordait la rémission des péchés et une indulgence plénière à tous ceux qui serviraient dans la Palestine, une année en personne, ou deux ans par un substitut. Aucun moyen ne fut négligé pour exciter le zèle de toutes les classes de la société. Le pape lui-même donna l'exemple du dévouement et des sacrifices; il ordonna qu'on ne mît sur sa table, pendant tout le temps de la croisade, que des vases de bois ou d'argile, et fit fondre sa vaisselle d'or et d'argent pour subvenir aux frais de la guerre sainte.

Mais la situation des principaux États de l'Europe était peu favorable aux vœux du saint-père :

l'Allemagne était troublée par la querelle d'Othon de Saxe et de Philippe de Souabe; la France était agitée, et Philippe-Auguste était sous le poids de l'excommunication. Enfin Richard d'Angleterre semblait avoir oublié le vœu qu'il avait fait de retourner combattre les infidèles.

Les efforts d'Innocent III seraient probablement restés sans succès sans l'apparition d'un troisième prophète qui vint succéder à Pierre l'Ermite et à saint Bernard. Ce nouvel apôtre était Foulque, curé de Neuilly-sur-Marne, dans les environs de Paris. Au milieu de la consternation qui avait suivi en France la suspension de toutes les cérémonies de l'Église, la voix d'un prédicateur énergique tonnant en pleine rue contre les vices du siècle devait produire la plus vive impression. Sa sainteté et ses miracles répandirent au loin sa renommée, et il se vit bientôt entouré d'un nombre infini de fidèles.

Le pape, instruit des succès qu'obtenait l'éloquence du curé de Neuilly, lui confia la mission de prêcher la croisade (1200). Foulque, s'étant associé quelques autres prédicateurs, se mit aussitôt à l'œuvre. Un grand tournoi allait être célébré chez Thibault IV, comte de Champagne; Foulque s'y rendit aussitôt, et ne craignit pas d'interrompre, par la sévérité de ses réprimandes, les amusements profanes de la chevalerie. A la peinture qu'il fit de Jérusalem retenue dans les fers

des infidèles, les chevaliers oublièrent les joutes et les coups de lance, et jurèrent d'aller combattre les infidèles. Le comte de Champagne, encouragé par l'exemple de son père et de son frère, dont l'un avait marché à la tête de la seconde croisade, et l'autre était mort en Terre-Sainte avec le titre de roi de Jérusalem, fut le premier prosélyte du curé de Neuilly. Parmi les princes et les barons qui prirent la croix après lui, se faisaient remarquer Louis, comte de Blois et de Chartres, issu comme lui du sang royal; le comte de Saint-Paul; le fameux Simon de Montfort, que nous avons déjà vu en Palestine; Matthieu de Montmorency, célèbre par sa naissance et son mérite, et le vaillant Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, qui a écrit ou dicté la relation des expéditions dans lesquelles il joua lui-même un des principaux rôles. Leur exemple fut suivi par un grand nombre de seigneurs flamands, en tête desquels figuraient le comte Baudouin, qui avait épousé la sœur de Thibault, et son frère Henri, un des plus vaillants chevaliers de la chrétienté. Une armée nombreuse se trouva bientôt réunie, et une assemblée de barons en déféra le commandement au comte de Champagne, comme au plus puissant des princes qui avaient prononcé le vœu d'aller délivrer Jérusalem. La même assemblée arrêta que l'expédition se rendrait par mer en Syrie pour éviter le sort des armées précédentes;

mais, comme les barons français manquaient de vaisseaux, ils nommèrent six députés, au nombre desquels était Villehardouin, pour aller à Venise solliciter la coopération de cette puissante république.

Les six ambassadeurs furent reçus avec affabilité, dans le palais de Saint-Marc, par le doge régnant, Henri Dandolo, qui, malgré ses quatre-vingts ans, conservait toute la vigueur de son courage et de son imagination. Après avoir consulté ses collègues sur l'importante affaire qui faisait l'objet de la mission des députés français, il fut autorisé à les informer des conditions du traité. La république proposait aux croisés de leur fournir des bateaux à fond plat pour embarquer quatre mille cinq cents chevaux et neuf mille écuyers, avec un nombre de vaisseaux suffisant pour transporter quatre mille cinq cents chevaliers et vingt mille soldats. Pendant neuf mois les Vénitiens devaient fournir la flotte de toutes les provisions nécessaires, et la conduire partout où l'exigerait le service de Dieu, et s'engageaient à y joindre une escadre de cinquante galères armées. Les pèlerins, de leur côté, devaient payer, avant le départ, la somme de 85,000 marcs d'argent, et partager également toutes les conquêtes entre les confédérés. Comme la circonstance était pressante, les députés souscrivirent à ce traité, quelque dures qu'en fussent les conditions, et jurèrent,

devant le peuple assemblé dans la grande chapelle et sur la place de Saint-Marc, de le faire ratifier par les chefs de l'armée chrétienne, il fut ensuite envoyé à Rome pour recevoir l'approbation du pape Innocent III.

En arrivant à Troyes, les députés trouvèrent le duc de Champagne dangereusement malade. La joie qu'ils lui causèrent en lui rendant compte de leur mission fut si grande, qu'oubliant sa maladie, il voulut se parer de ses armes et monter à cheval. « Mais, dit Villehardouin, ce fut un grand malheur et dommage; la maladie s'accrut et se renforça tellement, qu'il fit sa devise et son lays (testament), et plus ne chevaucha. » Avant d'expirer, il partagea entre ses vassaux tout ce qu'il possédait d'argent, et leur fit jurer d'accomplir le vœu qu'ils avaient formé avec lui. Après sa mort, les barons s'assemblèrent à Soissons pour choisir un nouveau chef. Sur le refus du comte de Bar et du duc de Bourgogne, ils résolurent enfin d'offrir le commandement à Boniface, marquis de Montferrat, illustre rejeton d'une race de héros, et personnellement distingué par ses talents politiques et militaires.

Les comtes dè Flandre et de Blois et les barons français se mirent en route pour Venise au commencement du printemps (1202). Ils furent bientôt rejoints par le marquis de Montferrat, qui avait déployé sa bannière à la tête d'une armée

composée de Lombards, de Piémontais, de Savoyards, et d'un petit nombre d'Allemands conduits par l'évêque d'Alberstadt et Martin Litz. A leur arrivée sur les terres de Venise, les croisés trouvèrent les bâtiments de transport, les vaisseaux et les galères prêts à mettre à la voile. Tout semblait donc présager une heureuse issue à l'entreprise, lorsqu'une circonstance imprévue manqua de la faire échouer. De tous les barons qui avaient pris la croix et qui s'étaient engagés à s'embarquer à Venise, un très-petit nombre avaient tenu leur promesse. Après les avoir attendus inutilement pendant quelque temps, le marquis de Montferrat apprit enfin qu'ils s'étaient embarqués dans d'autres ports. Cependant Venise réclamait le paiement des 85,000 marcs d'argent stipulés par le traité pour le fret et l'armement des navires. Comme cette somme excédait de beaucoup les richesses réunies de tous les barons alors assemblés, il fut décidé que chaque pèlerin paierait son passage. Chacun s'empressa de donner tout l'argent qu'il possédait, et les chefs eux-mêmes offrirent leur vaisselle d'argent ; mais, malgré ce généreux sacrifice, on parvint à peine à compléter la moitié de la somme convenue. La politique et le patriotisme de Dandolo triomphèrent de cet obstacle. Le doge assembla le peuple, et, après avoir pris son avis, il proposa aux barons de se joindre à ses compatriotes pour aller

réduire quelques villes révoltées de la Dalmatie, promettant d'obtenir de la république qu'elle attendît que quelque riche conquête les mit en état d'acquitter le surplus de leur dette. La plupart des barons se voyant éloignés de leur patrie, et ne pouvant se résigner à renoncer à leur entreprise, acceptèrent cette nouvelle convention. Mais, comme les premières hostilités devaient être dirigées contre Zara, ville forte sur la côte de l'Esclavonie, qui avait secoué le joug de Venise pour se mettre sous la protection du roi de Hongrie, un grand nombre de pèlerins hésitèrent à tourner leurs armes contre des Chrétiens. Pour déterminer les croisés, le vieux doge résolut de s'associer lui-même aux périls de la croisade. Il assembla de nouveau les citoyens de Venise, et, après leur avoir demandé la permission de prendre la croix, il finit par lever tous les scrupules des pèlerins, et obtint de la république qu'elle leur rendrait la revanche en Palestine. Dès lors les intérêts devinrent communs, et l'on ne s'occupa plus que des préparatifs de l'expédition contre Zara.

Une flotte de quatre cent quatre-vingts bâtiments transporta une armée de quarante mille hommes; cette armée s'empara bientôt de Trieste et de quelques autres villes de l'Istrie, qui s'étaient aussi soustraites à la domination de Venise. Les croisés arrivèrent devant Zara le 10 novembre 1202. La situation de cette ville sur la côte orien-

tale de l'Adriatique, l'élévation de ses murailles, et les secours que venait de lui envoyer le roi de Hongrie, paralysèrent quelque temps l'ardeur de l'armée chrétienne. Cependant, quand la chaîne qui défendait le port fut rompue et que les troupes furent débarquées, les habitants, effrayés, renonçant à se défendre, se rendirent à discrétion; on leur fit grâce de la vie et de la liberté, mais on pilla leurs maisons, et leurs fortifications furent rasées.

Le butin trouvé dans la ville fut partagé entre les Français et les Vénitiens. La saison était fort avancée; les confédérés, maîtres d'un port sûr dans un pays fertile, résolurent d'y passer l'hiver; mais des symptômes de haine et de jalousie éclatèrent bientôt parmi eux, et les fréquentes querelles entre les soldats et les marins ensanglantèrent souvent l'enceinte qu'ils occupaient en commun.

Au moment où l'armée se disposait enfin à quitter Zara, on vit arriver des ambassadeurs du jeune Alexis, qui venaient implorer le secours de Venise et de ses alliés en faveur de son père Isaac, empereur de Byzance, dont le trône avait été usurpé par son frère Alexis. Ce malheureux monarque, qu'un frère inhumain avait privé de la vue, avait été chargé de chaînes et jeté dans un donjon, où on ne lui donnait que du pain et de l'eau pour toute nourriture. A l'époque de cette révolution,

son fils Alexis n'avait que douze ans. L'usurpateur avait épargné son enfance; mais il le traînait partout avec lui et souffrait rarement qu'il sortît de sa présence. Le jeune prince avait cependant trouvé le moyen de tromper sa surveillance, en se réfugiant, sous l'habit de matelot, à bord d'un vaisseau italien, et il avait résolu d'engager les pèlerins à délivrer son père. A leur arrivée à Zara, ses ambassadeurs obtinrent aussitôt une audience où ils firent connaître les offres que faisait le jeune Grec pour récompenser les travaux et les services des croisés. Il promettait, pour lui et pour son père, qu'aussitôt qu'ils auraient recouvré le trône de Constantinople, ils termineraient le long schisme des Grecs, et se soumettraient, eux et leurs sujets, à la suprématie de l'Église romaine; il s'engageait à payer immédiatement trois cent mille marcs d'argent, à suivre les pèlerins en Palestine, ou à entretenir durant une année, s'ils le préféraient, dix mille hommes, et, durant toute sa vie, cinq cents chevaliers pour le service de la Terre-Sainte. Ces propositions furent examinées avec une sérieuse attention par le doge et les barons.

Après une longue délibération, le conseil des chefs décida qu'on accepterait les propositions du fils d'Isaac, et que l'armée s'embarquerait pour Constantinople dans les premiers jours du printemps.

La flotte qui devait transporter l'armée chrétienne était prête à mettre à la voile, lorsque le jeune Alexis arriva lui-même à Zara pour se joindre à l'expédition. Sa présence redoubla l'enthousiasme des Français et des Vénitiens, qui le saluèrent empereur.

L'ordre fut enfin donné de lever l'ancre. L'adresse et l'expérience des pilotes vénitiens dirigèrent la flotte; elle arriva sans accident devant Durazzo, dont les habitants apportèrent les clefs au fils de l'empereur grec. Après avoir relâché quelque temps dans l'île de Corfou, elle se dirigea sur les îles d'Andros et de Nègrepont, qui reconnurent également la souveraineté de l'héritier légitime. Enfin, elle se présenta à l'entrée du Bosphore, et jeta l'ancre dans le port de Saint-Étienne. A la vue de la superbe Byzance, qui s'élevait orgueilleusement sur la cime de ses sept collines, et couvrait de ses vastes édifices le continent de l'Europe et de l'Asie, les pèlerins ne purent contenir leur admiration.

Les chefs descendirent à terre, et passèrent la nuit à délibérer dans l'église de Saint-Étienne. Le lendemain, au lever du soleil, tous les étendards de l'armée furent déployés, le signal fut donné, et la flotte, poussée par un vent favorable, entra dans le canal. Jusque-là l'usurpateur Alexis avait regardé dédaigneusement l'alliance de son neveu avec les Vénitiens et les Français. Cependant, en

les voyant piller le faubourg de Chalcédoine et s'établir dans ses jardins et ses palais situés hors de la capitale, il voulut conjurer l'orage suspendu sur sa tête. Il envoya proposer un accommodement, qui fut repoussé avec mépris. Cependant, avant de commencer les hostilités, les chefs croisés voulurent s'assurer des dispositions des habitants de Constantinople envers le jeune Alexis; n'ayant obtenu aucune démonstration en sa faveur, ils se préparèrent à tenter le sort des armes.

Après avoir mis en fuite un corps de cinq cents cavaliers grecs, la flotte et l'armée tournèrent vers Scutari, le faubourg asiatique de Constantinople. Là, il se tint en pleine campagne un conseil où les barons et les seigneurs parurent, montés sur leurs chevaux de bataille. Il fut décidé que l'on traverserait le Bosphore, et qu'on irait camper sous les murs de la ville. Les évêques et le clergé exhortèrent alors les guerriers à se préparer au combat, en se confessant et en faisant leur testament. Leur pieux conseil fut suivi avec zèle et dévotion, et, quand la protection du ciel eut été implorée par des prières publiques, on fit tous les préparatifs nécessaires pour gagner l'autre rive du Bosphore.

Le canal du Bosphore est souvent rapide et dangereux; mais, à l'époque où les croisés le traversèrent (juillet 1203), le hasard voulut que le temps fût doux et le ciel serein. Les six divisions

atteignirent, sans rencontrer aucun obstacle, la rive opposée, que défendaient soixante mille hommes rangés en bataille. Alors le bruit des clairons et des trompettes se fit entendre sur tous les vaisseaux à la fois. Les chevaliers, toujours jaloux d'être les premiers au combat, sautèrent tout armés dans la mer et gagnèrent le rivage, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les sergents et les archers suivirent leur exemple; les écuyers baissèrent le pont des palandres et débarquèrent les chevaux. Mais à peine les cavaliers en selle commençaient-ils à former leurs escadrons, que l'usurpateur Alexis prit la fuite; ses troupes, sans attendre l'attaque des Latins, obéirent à l'ordre qui leur fut donné de se retirer, et les croisés s'emparèrent du camp impérial sans la moindre effusion de sang.

Le lendemain, l'armée attaqua la forteresse de Galata, qui commandait le port de Constantinople, tandis que les Vénitiens entreprirent de rompre la chaîne tendue depuis la tour jusqu'au pied de Byzance. Les deux tentatives réussirent.

Avant de commencer les travaux du siége, on essaya encore, mais en vain, d'intéresser les Grecs en faveur d'Isaac. Dès lors les croisés formèrent régulièrement leur attaque. Leur infériorité numérique rendait douteux le succès de leur entreprise : leurs forces ne s'élevaient pas à plus de vingt mille combattants, et l'on disait que Con-

stantinople renfermait quatre cent mille hommes en état de porter les armes. Les croisés, qui n'avaient des provisions que pour trois semaines, et qui craignaient d'être assiégés dans leur camp, résolurent, après dix jours de travaux, de livrer un assaut général.

Le 17 juillet, on donna le signal, et l'attaque commença par terre et par mer à la fois. Bientôt une tour s'écroula sous les coups des machines élevées contre le rempart. A la première apparence d'une brèche, quinze chevaliers intrépides, l'étendard de la croix à la main, plantèrent une échelle, et y montèrent avec impétuosité. Ils se maintinrent en haut du rempart jusqu'au moment où ils furent précipités ou entourés par les gardes impériales. Deux de ces héros seulement échappèrent au trépas, et devinrent les prisonniers d'Alexis, qui se réjouit en les voyant, et regarda cet avantage comme un gage de victoire. Les Grecs continuèrent à se défendre avec une valeur qu'on n'aurait pas attendue d'eux; leur ardeur était soutenue par le jeune Théodore Lascaris, gendre d'Alexis, qui aspirait à devenir le libérateur de son pays. L'empereur avait aussi confié la défense de son trône et de Constantinople aux fameuses gardes varangiennes, composées de Danois et d'Anglais. Les Latins, obligés de céder au nombre, furent repoussés avec une perte considérable.

Tandis que les Français soutenaient une lutte

inégale sur terre, les Vénitiens conduisaient plus heureusement leur attaque du côté du port. Leur flotte était rangée sur deux lignes, dont la première était formée par les galères, montées par les archers et chargées de machines de guerre, et la seconde par les gros vaisseaux, sur lesquels on avait construit des tours et des ponts-levis qui, abaissés, offraient aux soldats un chemin de plein pied de leur mât sur le rempart. Le combat était engagé depuis le lever du soleil, et se poursuivait avec opiniâtreté de part et d'autre, lorsque le vénérable doge, qui, malgré son âge et ses infirmités, n'avait cessé de se tenir debout sur le pont de sa galère, donna l'ordre de descendre à terre, menaçant de faire couper la tête à quiconque lui désobéirait. Son vaisseau ayant abordé le premier, les rameurs prirent l'intrépide Dandolo dans leurs bras et le descendirent sur le rivage; il faisait porter devant lui l'étendard de Saint-Marc. A la vue de l'intrépidité de ce vieillard aveugle, un cri d'enthousiasme s'élève parmi les Vénitiens; les vaisseaux et les galères s'approchent de la terre; un grand nombre de guerriers s'élancent sur les traces du doge, et les autres restent à bord des bâtiments, qui forment alors une vaste ligne devant les remparts. On abat les ponts-levis des tours flottantes contre les tours de la ville; en même temps les soldats qui ont pris terre plantent les échelles et font jouer les béliers.

Tout à coup la bannière de Saint-Marc paraît au haut d'une tour du rempart, sans qu'on sache quelle main l'y a placée. A cette vue, les Vénitiens s'imaginent que leur saint patron est à leur tête, et s'emparent rapidement de vingt-cinq tours. Les Grecs, qui veulent les arrêter, sont mis en fuite; les vainqueurs se précipitent dans la ville, renversent tout devant eux, et incendient le quartier dont ils se sont emparés. Les places et les avenues se remplissent d'une foule d'habitants, que la peur et la flamme chassent de leurs demeures. A chaque instant l'incendie augmente et porte au loin ses ravages; le désordre devient général dans Constantinople. Alexis, pressé par les clameurs de la multitude, se détermine enfin à monter à cheval et à tenter le dernier effort d'une sortie générale. A son approche, les Français abandonnent l'attaque des remparts et se replient devant leur camp. Mais l'infatigable Dandolo, instruit de la situation critique de ses alliés, abandonne sa victoire, rappelle ses troupes et court à leur secours. Dès qu'Alexis voit tous les croisés réunis, son espérance et sa résolution s'évanouissent; il prend la fuite, sans même essayer de combattre. Son exemple est suivi par son armée, et les Francs restent maîtres du champ de bataille.

Cette victoire inespérée répandit la joie dans le camp des croisés. Les vivres qu'ils trouvèrent dans la campagne les mettant désormais à l'abri de la

disette, les soldats se livrèrent pendant toute la nuit à des excès qu'excusaient en quelque sorte leurs privations antérieures..Cependant ils attendaient le jour avec anxiété. Quoique Alexis eût abandonné ses positions, il pouvait d'un instant à l'autre revenir sur ses pas, et les envelopper avec ses soixante escadrons, dont un seul surpassait en nombre la plus forte division des confédérés. Mais, tandis qu'ils avaient cette appréhension, l'usurpateur, épouvanté, s'apprêtait à quitter Constantinople. Dès qu'il fut rentré dans son palais, il fit transporter dans une barque dix mille livres d'or, et, abandonnant lâchement son trône, son épouse et ses sujets, il traversa le Bosphore à la faveur de l'obscurité, et se réfugia dans un port de la Thrace.

L'agitation fut grande à Constantinople quand on y connut la fuite de l'empereur. Au milieu de la confusion, quelques courtisans coururent au donjon d'Isaac. Après avoir brisé les fers du captif aveugle, ils le conduisirent au palais des Blaquernes, le revêtirent de la robe impériale, et invitèrent le peuple à reconnaître son souverain légitime. Au point du jour, les Francs, qui s'attendaient à repousser l'attaque de l'ennemi, ne virent pas sans étonnement arriver dans leur camp un ambassadeur qui venait leur annoncer qu'Isaac, rétabli dans ses droits, était impatient d'embrasser son fils et de récompenser ses libérateurs. A cette

nouvelle, le conseil des barons et des seigneurs se rassembla. La fuite d'Alexis, entouré la veille d'une armée si formidable, paraissait si extraordinaire à quelques-uns d'entre eux, qu'ils ne pouvaient y croire et redoutaient un piége. Cependant tous les doutes se dissipèrent, quand une multitude de Grecs accoururent auprès du jeune otage des croisés, et le conjurèrent de venir partager la puissance de son père. Les Francs envoyèrent alors à Constantinople quatre ambassadeurs, Mathieu de Montmorency, Villehardouin et deux seigneurs vénitiens, pour féliciter l'empereur. Villehardouin, qui était chargé de haranguer l'empereur, lui rappela, après l'avoir félicité, comment les croisés avaient tenu leurs promesses à son égard, et demanda l'exécution de celles qui avaient été faites en son nom. Il ajouta qu'Alexis ne consentirait pas à rentrer dans Constantinople avant que son père eût juré d'accomplir tout ce qu'il avait promis. Quand l'empereur eut appris en quoi consistaient les conventions de son fils, il ne put s'empêcher d'exprimer aux ambassadeurs combien elles seraient difficiles à remplir; mais il ajouta que les croisés ayant tout fait pour lui, il lui était impossible de rien leur refuser. Le traité conclu avec Alexis fut donc confirmé, et les ambassadeurs, après avoir loué la franchise et la bonne foi d'Isaac, retournèrent à leur camp.

Il ne restait plus qu'à conduire l'héritier du

trône en triomphe à son père. Alexis entra dans Constantinople avec l'imposant cortége des barons et des chevaliers à cheval et couverts de leurs armures, et des prêtres revêtus de leurs robes sacerdotales. Le peuple, dont son jeune âge et ses aventures lui avaient gagné l'affection, accourut sur son passage et le salua de ses acclamations. L'air retentissait d'actions de grâces et de chants d'allégresse. Quand il fut arrivé au palais des Blaquernes, et qu'on le vit se jeter dans les bras de son père, tous les cœurs furent pénétrés de la plus vive émotion.

Sur la demande d'Isaac, les croisés s'établirent dans les faubourgs de Péra et de Galata, où ils oublièrent bientôt, dans l'abondance et le repos, les fatigues qu'ils venaient d'essuyer.

La plus grande harmonie semblait régner entre les Grecs et les guerriers d'Occident. Le jeune empereur, prévoyant que l'absence des confédérés l'exposerait sans secours aux caprices d'une nation perfide et inconstante, supplia leurs chefs d'attendre la fin de l'hiver à Constantinople; ceux-ci consentirent à prolonger leur séjour, mais ils rappelèrent d'une manière pressante au jeune prince les engagements qu'il avait pris à leur égard. Pour les satisfaire, Alexis dut épuiser ses trésors et doubler les impôts; il voulut aussi soumettre le clergé grec à reconnaître la suprématie du pape. Toutes ces mesures furent fort

mal accueillies par les Grecs, et dès lors la désaffection du peuple le menaça de sa prochaine ruine.

Tandis que le jeune monarque, accompagné du marquis de Montferrat et de son armée, était allé combattre une sédition soulevée en Thrace par l'usurpateur Alexis, un incendie terrible, produit par une rixe entre les Flamands et les Juifs, ravagea pendant huit jours et huit nuits une grande partie de Constantinople. Les cendres de cet incendie fumaient encore lorsque le jeune Alexis, vainqueur de son rival, entra en triomphateur dans sa capitale. Un morne silence l'accueillit, et le monarque qui recherchait les honneurs du triomphe dans une circonstance aussi malheureuse devint tout à fait odieux à la multitude. Alarmé de ces dispositions, le jeune Alexis chercha pendant quelque temps sa sécurité au milieu des Chrétiens avec lesquels il vivait dans la plus grande familiarité. Puis, par un retour soudain, il les abandonna, ne les reçut plus qu'avec une fierté arrogante, et se livra tout entier aux Grecs.

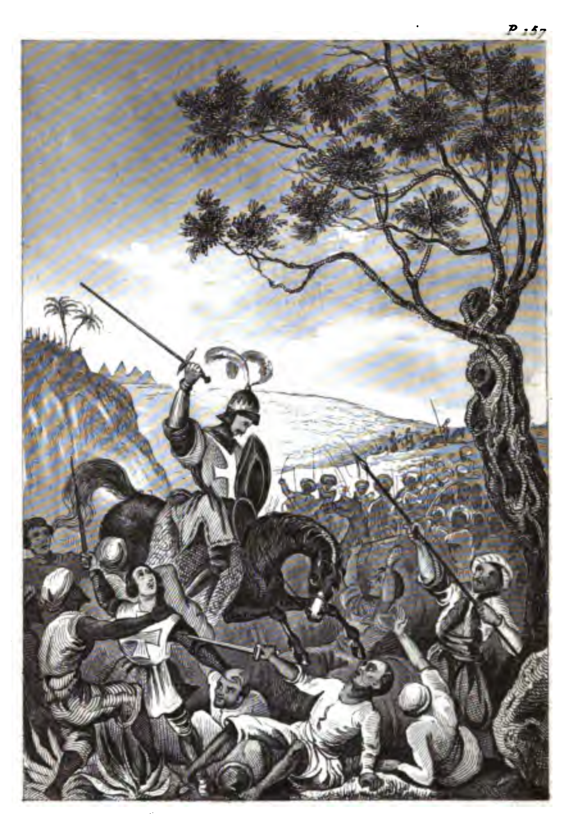
Les croisés touchaient au moment fixé pour leur départ, et cependant ils étaient loin d'être payés des sommes que leur accordait la convention faite avec le jeune Alexis. Las d'être bercés de promesses qui ne se réalisaient jamais, ils lui députèrent six envoyés chargés de le sommer de tenir ses promesses, lui déclarant qu'en cas de refus,

ils ne le reconnaîtraient plus ni pour ami ni pour souverain. Un tel langage excita la surprise et l'indignation du prince et de ses courtisans, et ce ne fut pas sans danger que les ambassadeurs regagnèrent le camp des croisés.

Des deux côtés on se prépara à la guerre. Pour suppléer à la bravoure, les Grecs recoururent à la ruse : ils remplirent dix-sept de leurs vaisseaux de feux grégeois et de matières combustibles, qu'ils poussèrent, par un vent favorable, vers le port où la flotte vénitienne était à l'ancre. Mais les Vénitiens parvinrent à s'emparer des brûlots et à leur faire prendre la direction du canal sans qu'ils eussent causé le moindre dommage, et les croisés, rangés en bataille, rendirent grâces à Dieu qui les avait tirés d'un si grand danger.

Alexis, effrayé des conséquences de sa perfidie, voulut tenter d'entrer en négociation avec les confédérés, et il se servit pour intermédiaire d'un seigneur de sa cour, nommé Mourzoufle; mais celui-ci, plein de ruse et d'ambition, résolut de faire servir la confiance de son souverain à sa propre fortune. Il excita une sédition parmi le peuple, et feignant de vouloir sauver le jeune monarque, il le renferma dans un cachot, où il ne tarda pas à le faire étrangler, puis il se fit proclamer empereur dans l'église de Sainte-Sophie.

Mourzoufle conçut l'infâme projet de se défaire d'un seul coup des chefs des croisés dont il redou-



Richard Cœur-de-Lion à la Bataille d'Arsur.

tait la vengeance. Espérant que la nouvelle de la révolution qui venait d'avoir lieu ne leur était pas encore parvenue, il invita, au nom d'Alexis, les principaux chefs à se rendre au palais des Blaquernes, pour toucher la somme qui leur était due ; mais les crimes étaient déjà connus au camp, et les croisés jurèrent de se venger d'une nation perfide qui avait couronné l'assassin de leur allié. Quelque temps après, Mourzoufle tenta de surprendre un détachement de l'armée confédérée, qui était allé faire une excursion sur les bords de l'Euxin pour se procurer des vivres.

Mais il fut trompé dans son espoir ; il rencontra une si vive résistance, qu'il fut défait et obligé de fuir, laissant sur le champ de bataille son bouclier et son épée, et abandonnant l'étendard impérial, qui représentait la sainte Vierge, et dans lequel les Grecs plaçaient toutes leurs espérances de salut.

Après avoir ainsi éprouvé la valeur de ses ennemis, Mourzoufle, peu confiant dans le courage de ses soldats, demanda à entamer des négociations avec les chefs des croisés. Le prudent Dandolo les engagea à écouter ses propositions, et se rendit lui-même sur sa galère à la pointe du golfe, pour avoir une entrevue avec l'usurpateur, qui l'attendait, monté sur son cheval de combat, devant les gardes varangiennes rangées en bataille. La conférence fut longue et animée. On tomba d'ac-

cord sur presque tous les autres points ; mais quand on en vint à l'article de la religion, Mourzoufle, par zèle ou par politique, déclara qu'il ne consentirait jamais à ce que l'Église grecque devînt la vassale de l'Église romaine. La conférence fut aussitôt rompue, et les préparatifs de la guerre recommencèrent avec une nouvelle activité.

La ville paraissait imprenable du côté de la terre; on résolut, d'après l'avis des pilotes vénitiens, de former une attaque du côté du port (8 avril 1204). Un premier assaut fut donné sans succès; mais quatre jours après, les croisés revinrent à la charge. Les vaisseaux vénitiens, joints deux à deux, pour en doubler la force, s'approchèrent des remparts, et l'on combattit toute la matinée avec une fortune douteuse. Deux vaisseaux ayant été chassés par le vent vers le rivage, ceux qui les montaient escaladèrent les murailles et y plantèrent leurs bannières. Cet exemple entraîna tous ceux qui étaient restés à bord des vaisseaux; bientôt quatre tours et trois portes furent au pouvoir des croisés. Alors Moursoufle lui-même quitta le champ de bataille, et les vainqueurs pénétrèrent dans la ville sans rencontrer aucun obstacle.

Leur triomphe fut souillé par la plus horrible cruauté. Ils massacrèrent tous les Grecs qui se trouvèrent sur leur passage, sans distinction d'âge ni de sexe, et, avant de se livrer au repos, ils

mirent le feu au quartier dont ils venaient de s'emparer, comme pour avertir les autres quartiers du sort qui les attendait dans le cas où ils opposeraient la moindre résistance.

L'incendie allumé par les croisés continua ses ravages pendant toute la nuit avec une rapidité effrayante, et consuma, dit Villehardouin, la valeur de trois des plus grandes villes de la France. Dès le lendemain matin, les Latins se répandirent dans les différents quartiers, et mirent la plus grande activité à se saisir des richesses publiques et particulières que le droit de la guerre mettait entre leurs mains. Leur cupidité ne respecta même pas les églises; ils en enlevèrent tous les ornements, ils mirent en pièces le maître-autel de l'église de Sainte-Sophie, chef-d'œuvre de l'art, dont ils n'estimaient que la matière. Ils semblaient avoir choisi ce temple magnifique, qui faisait l'orgueil des Grecs, pour le centre de leurs grossiers plaisirs.

Au milieu de ces dévastations et de ces scènes impies, les Grecs, chassés de leurs demeures et fuyant la mort, parcouraient les rues, qu'ils remplissaient de leurs lamentations. Jamais on n'avait vu un aussi affligeant spectacle.

Tous les chefs-d'œuvre des arts qui ornaient cette capitale furent brisés et détruits par les soldats.

Quelques pèlerins qui n'avaient pas perdu de

vue les motifs de dévotion qui les avaient déterminés à s'éloigner de leur patrie, s'occupaient au milieu de ce tumulte effroyable à recueillir des trésors d'une autre nature. Le clergé grec avait rassemblé des différentes contrées de l'Orient une quantité immense de précieuses reliques, appartenant aux plus saints personnages de tous les siècles. Ces pieuses dépouilles, recueillies par quelques croisés, servirent plus tard à orner les églises de France et d'Italie.

CHAPITRE XII.

Partage de l'empire d'Orient. — Sixième Croisade. — Invasion des Tatars-Mogols. — Chute du royaume de Jérusalem. — 1204-1245.

Quand le désordre, résultat inévitable de la victoire, fut apaisé, les chefs des croisés s'occupèrent du partage des richesses conquises. Suivant un arrangement conclu avant la prise de la ville, tant ils se croyaient assurés de la victoire, le quart du butin fut réservé pour le futur empereur, et le reste divisé entre les barons français et vénitiens. Le produit des dépouilles ne s'éleva

pas à plus de onze cent mille marcs d'argent. Les Français prélevèrent sur leur part une sommede cinquante mille marcs pour achever le paiement de la dette qu'ils avaient contractée envers la république de Venise.

Après le partage du butin, une affaire non moins importante occupa les esprits. Il s'agissait de donner un successeur aux Comnènes. On nomma à cet effet six électeurs pris parmi les ecclésiastiques français et six autres pris parmi les nobles vénitiens, qui s'assemblèrent dans le palais de Bucoléon, et jurèrent sur l'Évangile de ne faire tomber leur choix que sur le mérite et la vertu. Baudouin, comte de Flandre, fut celui qui réunit l'unanimité des suffrages. Aussitôt que leur décision fut prise, l'évêque de Soissons s'avança sous le vestibule du palais de Bucoléon, et fit connaître aux barons qui attendaient à la porte le choix qui venait d'être fait. Cette nouvelle fut accueillie par des acclamations de joie. Le nouveau César fut aussitôt élevé sur un bouclier, et porté en triomphe dans l'église de Sainte-Sophie, où il chaussa le cothurne impérial.

Trois semaines après l'élection de Baudouin, la cérémonie de son couronnement eut lieu dans l'église de Sainte-Sophie avec la pompe la plus solennelle. Le nouvel empereur, revêtu d'une robe couverte d'or et de pierreries, fut élevé sur un trône par les évêques, et couronné par le légat du pape, faisant les fonctions de patriarche.

Les croisés s'occupèrent ensuite du choix d'un patriarche. Un des articles de la convention faite entre les chefs, avant la conquête, portait que si l'empereur était choisi parmi les Français, le patriarche devait être pris parmi les Vénitiens. Ceux-ci, usant de leur droit, complétèrent le chapitre de Sainte-Sophie, en plaçant sur le trône patriarcal Thomas Morosini, ecclésiastique d'un grand mérite. Les bénéfices et les richesses de l'Église grecque furent distribués entre les prêtres français et italiens. Partout le rituel romain remplaça le rituel grec, et le peuple montrant une soumission qui se rencontre rarement chez les vaincus, vit changer à la fois, sans se plaindre, sa religion et la dynastie de ses empereurs.

Le pape Innocent III, à qui les croisés firent part de ces événements, leur adressa dans sa réponse de graves reproches sur les sacriléges, les cruautés et les excès commis à Constantinople; il terminait en adorant les décrets de la Providence qui, malgré leurs vices et leurs crimes, les avait choisis pour les instruments de sa puissance. Le saint-père confirma l'élection de Baudouin, qui prit le titre de chevalier du saint-siége.

Tant que les croisés étaient restés réunis dans la capitale, la terreur de leurs armes imposa silence au peuple vaincu. Mais lorsqu'ils se furent dispersés pour aller prendre possession du lot échu à chacun des barons dans le partage des provinces, les mécontents commencèrent à ourdir

des intrigues et des complots. Un grand nombre de seigneurs dont les services n'avaient pas été accueillis par Baudouin, se jetèrent dans les bras d'un barbare, Joannice, roi des Bulgares, et un grand nombre de villes de la Thrace lui ouvrirent leurs portes. Tout à coup un cri de guerre retentit de l'Hémus à l'Hellespont (1205). Les Latins, sans armes et sans soupçons, furent impitoyablement massacrés par leurs esclaves, et chassés d'Andrinople, de Didymothicos et de Philippopolis, où l'étendard des Bulgares remplaça le drapeau de la croix. A la nouvelle de ces désastres, Baudouin, obéissant à l'esprit de la chevalerie plutôt qu'à la prudence, rassembla ses troupes, qui ne s'élevaient pas alors à plus de huit mille hommes, et marcha sur Andrinople, défendue par cent mille Grecs qu'animait la vengeance. Huit mille Vénitiens, conduits par le doge de Venise, et tous les Latins fugitifs accoururent bientôt sous les drapeaux de cette petite armée, et on entreprit le siége d'Andrinople. Joannice, de son côté, s'avança au secours de la capitale de la Thrace. Un combat acharné s'engagea entre les deux armées; les Bulgares prirent la fuite à la première décharge, mais la témérité des croisés, qui désobéirent à l'ordre qui leur défendait de se détacher à la poursuite de l'ennemi, leur enleva la victoire. Après une course de deux lieues, la cavalerie légère des Comans fit volte-face, se ral-

lia, et enveloppa les pesants escadrons français, qui, à leur tour, furent obligés de fuir. Le comte de Blois tomba mort sur le champ de bataille, et l'empereur fut fait prisonnier. Cette défaite fut le signal du soulèvement général des provinces; les Latins restés à Constantinople en furent si effrayés, que sept mille d'entre eux, renonçant à combattre pour une cause qu'ils regardaient comme désespérée, retournèrent en Occident.

Henri de Hainault, mandé par son frère, accourait des provinces d'Asie, où il avait emmené l'élite des troupes latines, lorsqu'il apprit la catastrophe d'Andrinople. Le gouvernement de l'empire lui fut aussitôt confié. Son premier soin fut de chercher, par tous les moyens possibles, à se procurer des nouvelles de Baudouin; mais il ne put y parvenir, et resta plus d'un an incertain de son sort. Il ramena ensuite les débris de l'armée dans la capitale, à laquelle l'empire se trouvait, pour ainsi dire, réduit; les Bulgares s'avançaient de tous côtés comme un torrent dévastateur, et le farouche Joannice paraissait disposé à marcher sur Constantinople pour en faire le siége. Il avait déjà poussé ses ravages jusqu'aux portes de Constantinople, que Henri n'aurait jamais pu sauver de la destruction, lorsqu'une révolution changea tout à coup la face des choses. Les Grecs, en invitant Joannice à les tirer d'esclavage, s'étaient flattés de l'espoir qu'il protègerait leurs lois et leur

berté ; mais lorsqu'ils virent le conquérant sauage dépeupler la Thrace, démolir les villes et ransplanter les habitants au delà du Danube, ils nplorèrent l'appui et le pardon de Henri. Le généreux empereur reçut leur soumission avec joie, t alla reprendre Andrinople à la tête d'un petit orps d'armée. La plupart des villes de la Romaie chassèrent les Bulgares pour lui ouvrir leurs ortes. Joannice, battu et furieux de voir sa proie ui échapper, reprit la route de ses États, et s'allia vec Théodore Lascaris, souverain de Nicée et nplacable ennemi des Latins.

Henri acquit enfin la triste certitude de la mort e l'infortuné Baudouin. Le pontife romain, qui vait récemment accordé à Joannice le titre de roi, onjura son nouveau prosélyte de rendre la liberté l'empereur latin. Mais le Bulgare répondit resectueusement à ses instances que la délivrance e Baudouin n'était plus au pouvoir des mortels; avait terminé dans la prison sa vie et ses maleurs. Henri, appelé à recueillir l'héritage de son rère, se trouva bientôt privé de l'appui de la lupart des héros de la croisade qui avaient si aillamment contribué à la fondation du nouvel mpire d'Orient. Dandolo termina sa longue carière à Constantinople. Le marquis de Montferrat rouva la mort dans un combat contre les Bulgares, et sa tête fut présentée comme un trophée à Joannice. Henri se trouva donc presque seul

chargé de la défense de l'empire. Après avoir remporté plusieurs victoires, il eut la prudence de conclure avec Théodore Lascaris et les successeurs de Joannice, une paix qui lui permit de s'occuper de l'administration intérieure de son empire. Son règne de dix ans ne laissa pas de briller d'un certain éclat; mais les événements qui en marquèrent la durée, tout importants qu'ils soient, sont trop en dehors du but que nous nous sommes proposé, pour que nous en donnions le récit. Il nous suffit d'avoir retracé la chute du vieil empire d'Orient, qui n'est en réalité qu'un épisode de l'histoire des Croisades, puisqu'elle fut l'œuvre des héros de la croix.

Tandis que les croisés étaient occupés à la conquête de Constantinople, l'Égypte et la Syrie étaient en proie à deux horribles fléaux, la peste et la famine. L'inondation du Nil n'étant pas venue, comme de coutume, fertiliser les champs qui couvraient ses rives, la récolte manqua, et les campagnes de l'Égypte offrirent l'aspect de la stérilité la plus complète (1200). Après avoir épuisé toutes leurs provisions, les malheureux habitants se virent réduits à recourir à l'herbe des champs et à la fiente même des animaux. En beaucoup d'endroits, les affamés ne craignirent pas de fouiller les cimetières et de se partager les lambeaux des cadavres. Avec la famine vint la peste (1201). Ses victimes tombaient par cen-

taines dans les rues et sur les places publiques, où les cadavres gisaient entassés, parce qu'on ne pouvait suffire à les enterrer. Ces deux fléaux enlevèrent à l'Égypte plus d'un million de ses habitants, et se firent sentir jusqu'en Syrie, frappant indistinctement Chrétiens et Musulmans. Pour augmenter le deuil de ces malheureuses contrées, un violent tremblement de terre renversa un grand nombre de villes (1203). Damas, Tyr, Ptolémaïs, Tripoli et Naplouse furent celles qui souffrirent le plus de ses ravages.

A ces causes multipliées de malheurs, que les Chrétiens d'Asie ne pouvaient ni prévoir ni empêcher, s'en joignaient d'autres qui naissaient de leurs dissensions. Les Templiers et les Hospitaliers, depuis si longtemps rivaux, en étaient venus à une guerre ouverte; ces deux Ordres se battaient entre eux avec autant d'acharnement que contre les Sarrasins. La trêve conclue avec Malek-Adel était sur le point d'expirer; elle était d'ailleurs si mal observée, que chaque jour des engagements avaient lieu entre les deux peuples. La mort du roi titulaire de Jérusalem vint encore compliquer cette situation. Les barons et les seigneurs sentirent alors la nécessité d'apporter un prompt remède à tant de maux, et s'occupèrent de donner un successeur à Amaury.

La couronne de Jérusalem appartenait par droit d'héritage à une jeune princesse, fille d'Isabelle et

de Conrad, marquis de Tyr. Comme son âge et son sexe ne lui permettaient pas de gouverner, les barons résolurent de lui trouver un époux qui pût au moins défendre les faibles débris de leurs conquêtes. Dans la crainte que l'élection de l'un d'entre eux ne fît naître de nouvelles discordes, ils convinrent de s'adresser au roi de France, Philippe-Auguste. Ils envoyèrent donc des ambassadeurs à ce monarque pour lui faire part de leur désir. Le choix de Philippe-Auguste tomba sur Jean de Brienne, dont le frère s'était couvert de gloire dans la conquête du royaume de Naples, où il avait perdu la vie. Jean était un des plus braves chevaliers de la chrétienté, et recherchait avec empressement toutes les occasions d'augmenter sa fortune et sa renommée. L'offre d'une couronne était un hommage rendu à sa valeur et à son mérite, et il l'accepta avec joie (1208). Il renvoya donc les ambassadeurs, en les chargeant d'aller annoncer aux Chrétiens de la Palestine qu'il se rendrait bientôt à leurs vœux, à la tête de troupes nombreuses.

Mais le succès de l'appel qu'il fit à la piété des peuples de l'Occident ne répondit point à ses espérances. Ce fut à grand'peine qu'il parvint à réunir trois cents chevaliers, avec lesquels il s'embarqua pour Ptolémaïs (1209). Il n'en fut pas moins reçu comme un libérateur. Son mariage et son couronnement donnèrent lieu à des fêtes, au

milieu desquelles on apprit que Malek-Adel s'avançait avec une puissante armée, et enlevait une à une les forteresses appartenant aux croisés. Jean de Brienne vit bientôt son royaume réduit à la seule ville de Ptolémaïs, et il était facile de prévoir que ce dernier boulevard de la chrétienté ne tiendrait pas longtemps contre les attaques des Musulmans. Dans une conjoncture aussi critique, de nouveaux ambassadeurs traversèrent les mers pour venir implorer la pitié des princes de l'Occident et pour leur représenter que, sans un prompt secours, le Saint-Sépulcre était à jamais perdu pour les fidèles. Mais la voix des ambassadeurs ne fut point écoutée. L'Europe, à cette époque, était dans une conflagration générale.

Cependant Innocent III employait tout son zèle et toute son activité à faire réussir sa pieuse entreprise. Profitant d'une défaite que venaient d'essuyer les Maures d'Espagne, il résolut de frapper un coup décisif, et convoqua un concile général à Rome. Il exhorta les Chrétiens de tous les rangs à s'enrôler pour la cause de Dieu, promettant à tous la rémission de leurs péchés. Les prélats furent invités à fournir un certain nombre de soldats; les princes et les barons, qui ne pouvaient payer de leur personne, à faire des dons proportionnés à leur fortune. Innocent ne se borna pas à enflammer le zèle des Chrétiens de l'Europe; il écrivit aux Chrétiens d'Orient pour

les engager à seconder de tous leurs moyens les efforts qu'il faisait pour leur délivrance ; en même temps, il essaya de persuader aux princes sarrasins d'abandonner Jérusalem, et de les effrayer en leur faisant annoncer que le Seigneur, enfin touché du repentir et des prières de son peuple, ne tarderait pas à délivrer la Terre-Sainte.

Les prédications du cardinal de Courçon et de Jacques de Vitry furent partout couronnées du plus heureux succès. Tandis que les peuples, entraînés par leur éloquence, sollicitaient l'honneur de recevoir la croix de leurs mains, les souverains s'engageaient à consacrer aux frais de la guerre une partie de leurs revenus. Philippe-Auguste lui-même fit l'abandon du quarantième de la somme qu'il retirait de ses domaines. Tout réussissant ainsi au gré de ses désirs, Innocent ne s'occupa plus qu'à réunir le concile qu'il avait décrété (1215), et à l'entourer de toute la pompe et de toute la magnificence pontificale, dans l'église de Latran, où il devait tenir ses séances. Après avoir déposé Raymond, comte de Toulouse, qui avait embrassé la cause des Albigeois, et donné ses États à Simon de Montfort, brave et pieux chevalier, le concile s'occupa du sort des Chrétiens d'Asie, et décida que tous ses décrets relatifs à la guerre sainte recevraient une prompte exécution. Mais tandis que les évêques faisaient retentir leurs énergiques exhortations dans la chaire ec-

clésiastique, et que le monde chrétien semblait de nouveau disposé à obéir aux ordres de son souverain spirituel, Innocent tomba subitement malade, et mourut sans emporter dans la tombe la satisfaction d'avoir vu s'accomplir une entreprise qui avait occupé la plus grande partie de sa vie (1216).

Innocent fut remplacé sur le trône de saint Pierre par Honoré III, qui hérita de toute sa ferveur pour la délivrance du Saint-Sépulcre. La guerre acharnée que se faisaient la France et l'Angleterre, et en général la situation politique de l'Europe, étaient un obstacle à l'achèvement des préparatifs de la croisade. Le nouveau pontife entreprit de rétablir la paix entre les deux peuples, mais il ne put y réussir; et sans le zèle de l'empereur Frédéric, petit-fils de Barberousse, sans le dévouement de plusieurs princes et prélats de son empire, la sainte expédition eût probablement été abandonnée. L'exemple du monarque allemand entraîna les ducs d'Autriche, de Brabant, de Moravie et de Limbourg, l'archevêque de Mayence, les évêques de Passau, de Bamberg, de Strasbourg, de Munster et d'Utrecht, qui se mirent bientôt en marche pour la Syrie. Avant leur embarquement, ils furent rejoints par André II, roi de Hongrie. Ce prince, à la tête d'une puissante armée, allait accomplir le vœu que son père lui avait imposé à son lit de mort.

Frédéric, encore mal affermi sur son trône, ne put se charger du commandement. On l'offrit alors au roi de Hongrie, qui l'accepta. L'embarquement eut lieu à Spolatro, port de l'Adriatique, sur des vaisseaux fournis par Venise, Zara et Ancône (1217). La flotte fit voile pour l'île de Chypre, où elle rencontra des ambassadeurs du roi de Jérusalem, ainsi qu'un grand nombre de croisés français et italiens. Lusignan, souverain de l'île, et ses barons, s'associèrent à l'expédition. Après avoir repris la mer, les croisés atteignirent enfin les côtes de la Syrie, et leur arrivée à Ptolémaïs fut le signal de l'allégresse parmi les Chrétiens.

Mais la disette, cet inévitable fléau de toutes les croisades, vint bientôt détruire les espérances qu'avait fait concevoir l'arrivée d'un si puissant renfort. Les croisés n'avaient pas apporté de provisions sur leurs vaisseaux, et Ptolémaïs n'en renfermait pas assez pour un aussi grand nombre d'hommes. Il fallut donc sortir de la ville et ravager le territoire des Sarrasins. Ceux-ci se retirèrent à mesure que les Chrétiens avancèrent. Ils suivaient en cela le conseil que leur avait donné le sultan Malek-Adel; ce prince, fatigué du pouvoir, avait partagé ses vastes États entre ses fils, et leur avait recommandé de ne pas attendre leurs ennemis en rase campagne, mais de les laisser se disperser comme ils avaient fait dans les précédentes expéditions, parce qu'alors il leur serait

facile de les vaincre. Les croisés parvinrent, sans rencontrer aucun obstacle, jusque sur les rives du Jourdain, et parcoururent les plaines de Jéricho et les bords du lac de Gennezareth. De retour à Ptolémaïs, les chefs, pour ne pas laisser leurs soldats dans l'oisiveté, résolurent d'aller attaquer la forteresse élevée, par les Musulmans, sur le Mont-Thabor. Les Chrétiens, précédés par le signe de la Rédemption que portait le patriarche de Jérusalem, gravirent avec intrépidité les flancs escarpés de la montagne, et parvinrent au sommet après avoir triomphé de la résistance opiniâtre des Sarrasins, qu'ils repoussèrent jusqu'aux portes du château-fort. Tout présageait une prompte reddition, lorsqu'une terreur panique s'empara des vainqueurs et délivra les assiégés. Les croisés se retirèrent sans même avoir tenté l'assaut. Une expédition entreprise en Phénicie n'eut pas un plus heureux succès. Le manque de vivres et l'approche de l'hiver forcèrent l'armée à se diviser en plusieurs corps. La mort du roi de Chypre et le départ du roi de Hongrie pour l'Europe achevèrent de décourager les Chrétiens de Syrie : la prédiction de Malek-Adel semblait à la veille de s'accomplir.

Peu de temps après que le roi de Hongrie eut quitté la Palestine, on vit arriver à Ptolémaïs de nombreux croisés français, italiens et allemands, qui, après avoir vaincu les Maures en Portugal, venaient cueillir de nouveaux lauriers dans la

Terre-Sainte (1218). Le récit qu'ils firent de leurs victoires sur les bords du Tage releva le courage des Chrétiens de Syrie, et dès lors on ne parla plus que d'attaquer les Sarrasins. Depuis longtemps, les croisés pensaient avec assez de raison que la meilleure manière de délivrer la Palestine était de vaincre les Musulmans en Égypte. Ce fut dans ce but que le duc d'Autriche, le comte de Hollande et le roi de Jérusalem, s'embarquèrent avec leurs troupes à Ptolémaïs, et vinrent débarquer en vue de Damiette, à l'est des bouches du Nil. Cette place, entourée d'une triple muraille du côté de la terre, était défendue par un double rempart du côté du Nil, et par une tour élevée au milieu du fleuve, d'où partait une chaîne en fer qui s'étendait jusqu'à la ville. A l'époque où les croisés dressaient leurs tentes devant Damiette, la campagne brillait de tout l'éclat d'un printemps oriental. Les orangers et les citronniers étaient couverts de fleurs; les palmiers, les sycomores, et un grand nombre d'arbustes odoriférants, penchaient leur gracieux feuillage sur les bords du fleuve, et les plaines étaient couvertes de riches moissons de riz. La vue d'un pareil spectacle, joint à l'aspect du beau ciel de ces contrées, enivra les guerriers chrétiens de joie, et redoubla leur ardeur. Ils attaquèrent d'abord la tour bâtie au milieu du fleuve, mais ils furent repoussés. Décidés à s'emparer, à tout prix, d'un point aussi important, ils renouve-

lèrent bientôt leurs efforts. Après avoir détruit le pont de bateaux qui communiquait de la tour à la ville, ils s'imaginèrent de construire, sur deux navires attachés ensemble par des poutres et des chaînes, un énorme château en bois. Le duc d'Autriche fut chargé du soin de diriger cette machine flottante, et trois cents des plus braves guerriers montèrent sur les deux vaisseaux. Les assaillants commencèrent par faire une décharge de leurs traits et de leurs javelots, auxquels les Sarrasins répondirent par des torrents de feu grégeois. Tout à coup, au plus fort de l'action, la tour des croisés parut en flammes, et l'étendard renversé du duc d'Autriche flotta sur le Nil. A cette vue, les Chrétiens restés sur le rivage se jetèrent à genoux pour implorer la protection du ciel. Leurs prières furent entendues. Bientôt les flammes s'écartèrent; les croisés recommencèrent l'assaut, et les Sarrasins qui gardaient la tour, se voyant environnés de toutes parts, mirent bas les armes. Conduits au camp chrétien, ils demandèrent à voir les soldats, *vêtus de blanc et couverts d'armes blanches*, qui les avaient vaincus. Comme il fut impossible de leur montrer de pareils hommes, les croisés en conclurent, dit une chronique de l'époque, que le Seigneur avait envoyé ses anges pour attaquer la tour.

La nouvelle de la mort de Malek-Adel vint encore augmenter la confiance des croisés dans un

avenir plus heureux. Quoique ce prince eût abdiqué le trône, les Sarrasins n'avaient pas moins continué de le regarder comme leur appui dans les circonstances difficiles. Son zèle constant pour l'islamisme et sa bravoure lui avaient mérité le surnom de *Seyf-eddin* (*épée de la religion*), que nos historiens ont, par corruption, converti en celui de *Safadin*. Aussi, quand il eut rendu le dernier soupir, tout changea-t-il de face dans l'empire fondé par son frère Saladin. L'ambition des émirs se réveilla ; la licence envahit les armées, et si les Chrétiens, profitant de l'avantage qu'ils venaient de remporter devant Damiette, eussent poursuivi leurs ennemis sans relâche, ils seraient certainement parvenus à détruire la puissance musulmane. Mais, par une fatalité inconcevable, une fois maîtres de la tour *de la Chaîne*, ils restèrent dans l'inaction, et semblèrent avoir oublié tout à fait le but de leur entreprise. Un grand nombre d'entre eux, croyant avoir fait assez pour la cause du Seigneur, se rembarquèrent pour l'Europe, et firent naufrage sur les côtes d'Italie, où ils périrent presque tous. Heureusement ils furent bientôt remplacés par d'autres croisés partis de France et d'Angleterre, à la tête desquels se trouvaient deux cardinaux, Robert de Courçon, et Pélage, évêque d'Albano, envoyé comme légat du pape. Ce dernier apportait avec lui des trésors considérables, que la piété des fidèles avait versés

entre ses mains pour subvenir aux frais de la guerre sainte.

Cependant le siége de Damiette n'avançait pas. Les rigueurs de l'hiver et le manque de provisions avaient considérablement affaibli les forces des croisés. Le sultan du Kaire, Malek-Kamel, un des quinze fils de Malek-Adel, était accouru au secours de la place assiégée, et avait établi son camp sur la rive orientale du Nil (1219). Malek-Kamel voulut alors entamer des négociations, et fit offrir la paix aux Chrétiens à des conditions qui devaient dépasser toutes leurs espérances. Il proposait d'abandonner le royaume et la ville de Jérusalem, ne se réservant que les places de Karak et de Montréal. Il s'engageait en outre à payer la somme de deux cent mille dinars pour rebâtir les fortifications de la Ville-Sainte, qu'il avait fait démolir peu de temps auparavant. Le roi de Jérusalem et la plupart des barons français, anglais et allemands, pensaient qu'on ne pouvait terminer la guerre à des conditions plus avantageuses. Mais Pélage combattit leur opinion avec énergie; il représenta que l'ennemi n'offrait la paix que pour gagner du temps, et que d'ailleurs il y aurait de la honte à abandonner la conquête d'une ville dont le siége durait depuis seize mois. Ces raisonnements, appuyés par les seigneurs italiens et par tous les prélats, finirent par l'emporter, et les hostilités recommencèrent. Les travaux du siége

furent repris avec une nouvelle activité. La ville se trouva bientôt serrée de si près, qu'il devint tout à fait impossible à Malek-Kamel d'y faire entrer des provisions.

La garnison cessa tout à coup ses sorties ; la voix des sentinelles se répondant sur les remparts ne se fit plus entendre, et le silence de la mort semblait régner dans la ville assiégée. Les croisés crurent pendant plusieurs jours que cette interruption du bruit des armes cachait un piége de la part des Sarrasins. Cependant le légat Pélage, profitant des ténèbres d'une nuit de novembre, ordonna un dernier assaut. Un violent orage vint seconder les efforts des assiégeants. Pendant qu'il grondait avec fracas, plusieurs guerriers escaladèrent secrètement les remparts, et tuèrent quelques Musulmans qu'ils y trouvèrent. Suivis bientôt par un grand nombre de leurs compagnons d'armes, ils s'emparent d'une tour, du haut de laquelle ils annoncent, par des chants d'allégresse, leur victoire au reste de l'armée rangée en bataille au pied des remparts. Pélage leur répond en entonnant le *Te Deum,* que toutes les troupes répètent en chœur. Le cantique de la victoire est à peine achevé, que les portes sont enfoncées, et les croisés se précipitent en foule dans la ville. Le jour commençait à paraître. Les vainqueurs, pour compléter leur triomphe, se disposent à forcer les Sarrasins dans leurs derniers retranchements.

Surpris de ne pas rencontrer de résistance, ce n'est qu'avec la plus grande précaution qu'ils se hasardent à travers les rues désertes. Mais à mesure qu'ils s'avancent, une odeur de plus en plus infecte les suffoque. Quand ils arrivent sur les places publiques, le fatal mystère leur est enfin révélé. Ils les trouvent encombrées des malheureux que la faim a dévorés. Les maisons et les mosquées offrent le même spectacle. A la vue de la mort, qui les environne de toutes parts, les croisés sont saisis d'horreur. Parmi le petit nombre d'habitants qui survivaient encore au désastre, les uns étaient près d'expirer, les autres se traînaient avec peine, implorant d'un ton lamentable la clémence des vainqueurs. La prise de Damiette mit les troupes chrétiennes en possession d'un riche butin. Après le pillage, la crainte de la peste les fit retourner dans leur camp ; elles ne consentirent à rentrer dans la ville que lorsqu'elle eut été entièrement nettoyée par les Musulmans que la mort avait épargnés.

La victoire des croisés répandit la consternation dans le camp de Malek-Kamel ; mais l'indécision des vainqueurs sauva le sultan du danger qui le menaçait. Le roi de Jérusalem, ne pouvant s'entendre avec le légat, se sépara de l'armée (1220). Sur ces entrefaites, de nouveaux secours arrivèrent d'Occident, et le légat du pape résolut de marcher sur la capitale de l'Égypte ; mais les

barons et les chevaliers refusèrent de le suivre dans cette expédition, et il se vit contraint, pour ramener la tranquillité au camp, de rappeler Jean de Brienne. Les chefs tinrent alors conseil pour aviser aux mesures qu'il convenait de prendre; Pélage reproduisit son projet d'aller attaquer le Kaire. Le roi de Jérusalem combattit cette opinion de toutes ses forces; mais, malgré son avis, la campagne d'Égypte fut résolue (1221).

L'armée, forte de plus de soixante mille hommes, se mit aussitôt en route. Une flotte, chargée de provisions et de machines de guerre, suivait sa marche en remontant le Nil. Les croisés s'avancèrent, sans rencontrer d'obstacle, jusqu'à l'extrémité du Delta, où ils trouvèrent les Sarrasins campés dans la plaine de Mansourah. Un combat s'engagea et se prolongea pendant une journée entière, tant sur le rivage que sur le fleuve, avec un acharnement opiniâtre et des succès balancés. Malek-Kamel, ne se souciant pas de jouer les destinées de l'Égypte dans un second engagement, songea aux négociations. Il fit offrir de nouveau aux Chrétiens la restitution du royaume de Jérusalem, en retour de l'évacuation de son territoire. Jean de Brienne, comme la première fois, n'hésita pas à accepter la proposition; mais Pélage se montra intraitable. Cette opiniâtreté fut fatale aux croisés : quelques jours après, cernés de tous côtés par les auxiliaires du sultan d'Égypte, surpris

par le brusque débordement du Nil, ils furent obligés de sacrifier tous leurs avantages, et de commencer leur retraite. Trois cents prêtres trouvèrent la mort dans les flots, en voulant se réfugier sur les vaisseaux. Malek-Kamel essaya de jeter ses ennemis dans le Nil, et les attaqua avec ses noirs Éthiopiens, dont la nudité complète inspirait l'effroi. Il fit ensuite lever les écluses du fleuve, et un grand nombre de soldats, qui avaient cédé au besoin de repos en se couchant sur la terre, périrent au milieu des eaux. Ceux qui échappèrent à l'inondation abandonnèrent leurs armes et leurs bagages pour fuir plus précipitamment, et les efforts des chefs ne purent parvenir à les rallier. Ce fut alors le tour de Pélage d'implorer la paix; il offrit d'abandonner Damiette en retour d'une libre retraite sur Ptolémaïs, de quelques concessions pour les pèlerins, et de la restitution du bois de la vraie croix. Malek-Kamel accepta ces conditions. Des otages furent échangés pour assurer l'exécution du traité : le sultan livra son propre fils, et les croisés donnèrent Pélage et le gouverneur de Ptolémaïs.

Après l'évacuation de Damiette, les croisés commencèrent leur triste retraite vers la Palestine. Ils étaient accompagnés par un des frères du sultan, chargé de la double mission de les surveiller et de pourvoir à leurs besoins. Les maladies et l'inondation des terres rendirent leur mar-

che excessivement pénible. Quand ils arrivèrent à Ptolémaïs, ils trouvèrent les Chrétiens encore dans l'ivresse de la joie que leur avait causée la prise de Damiette. Le deuil et l'abattement succédèrent aux chants de victoire.

La nouvelle d'un si grand revers répandit la consternation en Europe. Le pape ne désespéra cependant pas du succès de la croisade. Le rang qu'occupait Frédéric II parmi les monarques de l'Occident, le serment qu'il avait renouvelé, à la cérémonie de son couronnement, de défendre le royaume de Jérusalem, le faisaient regarder comme le plus ferme appui de la cause des Chrétiens en Asie. Néanmoins, quoiqu'il eût pris l'engagement de se rendre lui-même en Palestine à la tête d'une puissante armée, jusqu'alors il s'était borné, en donnant excuses sur excuses, à y envoyer des vaisseaux et des provisions. Le souverain pontife, connaissant toute l'importance des services que Frédéric pouvait rendre aux croisés, résolut de l'attacher à eux par un lieu encore plus fort que ses serments. Jean de Brienne venait d'arriver en Europe pour implorer des secours. Honoré proposa à l'empereur d'épouser la fille de ce prince, en lui faisant entrevoir la possession d'un royaume en Asie. Frédéric accepta, et le mariage se célébra à Rome avec la plus grande magnificence (1223). Cette union rendit l'espérance

aux Chrétiens de la Palestine. Mais l'empereur se dégoûta bientôt de son épouse, et la délaissa. Il se rappela que Jean de Brienne était le frère de Gautier de Brienne, qui avait autrefois porté le titre de roi de Naples et de Sicile; dès lors il ne vit plus en son beau-père qu'un allié suspect, et se fit proclamer roi de Jérusalem à sa place (1225). Après cette usurpation, on était fondé à croire qu'il allait enfin se mettre à la tête de la croisade; mais, au grand scandale de l'Église et des nombreux pèlerins qui devaient l'accompagner, son départ fut encore différé. Il voulait, auparavant, rétablir la concorde entre les principales villes de l'Italie, que l'amour de l'indépendance avait armées les unes contre les autres, et qu'agitaient les factions des Guelfes et des Gibelins. Quand il fut parvenu à les désarmer, et même à les intéresser à la guerre sainte, il annonça enfin qu'il allait s'embarquer, et fit préparer, dans les ports de la Sicile et de la Pouille, une flotte de cent vaisseaux et de cent galères. Ses vassaux de Naples et d'Allemagne formèrent une armée puissante, et la voix de la renommée annonça soixante mille pèlerins d'Angleterre. Mais, au moment où tout concourait à satisfaire ses vœux les plus chers, le pape Honoré tomba malade et mourut (1227).

Grégoire IX, dont la fermeté de caractère égalait celle de son prédécesseur, remplaça Honoré sur le trône pontifical. Sa sollicitude pour la Terre-

Sainte n'était pas non plus moins grande. Aussitôt après son avénement, il fit toutes les instances auprès de l'empereur d'Allemagne, pour l'engager à hâter son départ. Frédéric mit enfin à la voile de Brindes, avec une armée de quarante mille hommes. Mais il ne tint la mer que trois jours; à peine la flotte avait-elle quitté le port, qu'elle fut dispersée par une tempête. Atteint d'une violente indisposition et redoutant les périls de la traversée, Frédéric renonça à l'expédition, et débarqua dans le port d'Otrante. A cette nouvelle, Grégoire, courroucé, lança contre lui l'anathème. Frédéric lui envoya des ambassadeurs pour justifier sa conduite; le pape, inexorable, maintint l'excommunication, et le dénonça à la chrétienté comme un parjure. La querelle entre deux rivaux aussi puissants ne pouvait plus se décider que par les armes. Frédéric attira dans son parti la noblesse romaine, et Grégoire fut obligé d'abandonner sa capitale pour ne pas tomber au pouvoir de ses ennemis. Au milieu de ces tristes démêlés, la cause des Chrétiens de Syrie semblait tout à fait oubliée. Heureusement pour eux, la discorde régnait aussi à cette époque entre les princes ayoubites. Coradin, sultan de Damas, s'était ligué avec Djelaleddin, souverain du Kharisme, contre son frère Malek-Kamel (1228). Celui-ci, redoutant les suites de la ligue formée par ses rivaux, pensa à se rendre Frédéric favorable,

et lui envoya des ambassadeurs pour lui demander son alliance et lui offrir le royaume de Jérusalem. L'empereur, surpris d'une pareille proposition, l'accepta néanmoins avec joie, et annonça solennellement sa résolution de partir immédiatement pour la Palestine. Le pape, lui rappelant l'interdit qui pesait sur lui, voulut l'empêcher d'accomplir son projet. Mais Frédéric ne tint aucun compte de ses menaces et de ses défenses, et s'embarqua avec vingt galères et six cents chevaliers seulement. Il fut reçu à Ptolémaïs avec les démonstrations de la joie la plus vive. Toutefois cette allégresse ne dura pas longtemps. A peine Frédéric était-il débarqué, que deux Franciscains, envoyés sur ses traces par Grégoire, vinrent déclarer aux Chrétiens que celui qu'ils regardaient comme leur roi, n'était qu'un parjure, et les engagèrent à refuser toute relation avec un excommunié. L'empereur, devenu l'objet de l'horreur la plus profonde pour le clergé et les ordres militaires de la Palestine, se vit contraint de quitter Ptolémaïs, et d'aller camper entre Césarée et Jaffa, où il s'occupa de renouer des négociations avec Malek-Kamel, dont les tentes étaient dressées dans le voisinage de Jérusalem.

Frédéric et Malek-Kamel étaient deux souverains habiles : la politique ne les avait pas seule rapprochés ; ils s'estimaient mutuellement, parce qu'ils étaient l'un et l'autre avides de connais-

sances et versés dans toutes les sciences d'alors. Le sultan cultivait en outre la poésie avec succès. Aussi, pendant leurs longues négociations, s'adressaient-ils souvent des problèmes de géométrie et de philosophie à résoudre. Pour se témoigner leur estime, ils se comblaient de présents. Enfin, ils conclurent un traité (1229), par lequel le sultan abandonnait à Frédéric Jérusalem, Bethléhem, Nazareth, Tyr et Sidon. Les Latins eurent la liberté d'habiter et de fortifier la sainte Cité. Les Musulmans conservaient la mosquée d'Omar et le libre exercice de leur culte au milieu des disciples de Jésus-Christ, et l'empereur s'engageait à détourner les Francs de leur faire la guerre. Les deux camps se récrièrent contre ce traité, qu'ils regardaient comme impie et sacrilége. Frédéric fut abandonné par les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, et par la plus grande partie de son armée. L'évêque de Césarée défendit aux Chrétiens de visiter désormais le Saint-Sépulcre et de se baigner dans les eaux du Jourdain. Les Sarrasins ne se montrèrent pas moins irrités contre leur souverain ; les imans et les orateurs de l'islamisme déplorèrent publiquement la restitution de Jérusalem, et partout le peuple assemblé fit retentir ses imprécations.

Ainsi se trouvait accomplie, sans effusion de sang, l'entreprise qui avait excité la sollicitude de plusieurs papes, et pour laquelle toute l'Europe

avait été appelée aux armes : Jérusalem était de nouveau ouverte aux fidèles et au pouvoir d'un monarque chrétien, et le moment semblait arrivé, pour les pèlerins de tous les pays, de faire retentir les monts et les vallées de Sion des hymnes de leur reconnaissance. Mais Frédéric n'était, aux yeux des Chrétiens de la Syrie, qu'un ennemi de l'Église, accusé d'avoir entretenu avec les mécréants des liaisons indignes d'un prince chrétien. Aussi son entrée dans Jérusalem fut-elle accueillie par le plus morne silence ; son escorte ne se composait que des chevaliers Teutoniques et des barons allemands. Le peuple et le clergé s'enfuirent à son aspect. Arrivé à l'église de la Résurrection, où devait avoir lieu la cérémonie de son couronnement, il trouva les images des saints et des apôtres voilées ; aucun prêtre ne se présenta à l'autel pour lui donner la bénédiction de l'Église, ou pour appeler la protection du ciel sur son règne. Il fut obligé de prendre la couronne de ses propres mains et de la poser lui-même sur sa tête, et, en place d'hymnes religieux, on n'entendit que les acclamations de ses barons et de ses chevaliers.

Aussitôt après son couronnement, Frédéric écrivit au pape et aux souverains de l'Occident pour leur annoncer l'heureuse issue de son expédition. En même temps arriva en Europe une lettre du patriarche de Jérusalem, qui dénonçait

comme impie et honteux le traité conclu avec le sultan du Kaire. A cette nouvelle, Grégoire, indigné, délia les sujets de l'empereur du serment de fidélité. Le monarque fut bientôt obligé de quitter Jérusalem et de retourner à Ptolémaïs, où l'attendait la même réception. Les offices divins furent interrompus, ou célébrés à voix basse et à huis-clos; les cloches ne se faisaient plus entendre, les autels étaient dépouillés de leurs croix et de leurs ornements; tous les quartiers de la ville, en un mot, offraient l'image du deuil qui régnait au fond du cœur des fidèles.

Une pareille situation devenait intolérable. D'ailleurs, Frédéric reçut bientôt des nouvelles alarmantes d'Italie; le pape était devenu pour lui un adversaire redoutable. Grégoire avait assemblé une armée, qu'il avait placée sous le commandement de Jean de Brienne, son plus implacable ennemi. Frédéric se hâta donc d'abandonner sa conquête, et son départ fut célébré par les Chrétiens comme une délivrance. Il arriva en Italie assez à temps pour sauver son empire d'une invasion générale. Il attaqua Jean de Brienne, et le battit dans plusieurs rencontres. L'armée pontificale se trouva bientôt dispersée. Le pape, effrayé des victoires de son ennemi, consentit à entrer en arrangement. Après plusieurs mois de pourparlers, la paix fut enfin conclue.

Grégoire n'avait cependant pas abandonné le

projet de la croisade. Deux ans après sa réconciliation avec Frédéric (1232), il convoqua un concile à Spolette, où il fut décidé qu'on recommencerait la guerre contre le sultan du Kaire, malgré le traité qui avait été conclu entre lui et l'empereur. Trois ans s'écoulèrent néanmoins avant que les préparatifs de l'expédition fussent achevés. Pendant ce temps, le pape envoya des prédicateurs dans tous les États de la chrétienté. La ferveur et l'éloquence de ces hommes de paix parvinrent à apaiser les discordes qui déchiraient l'Europe, et principalement l'Italie. Les prédications de Jean de Vicence furent écoutées avec autant de respect que l'avaient été celles de saint Bernard et de Foulque de Neuilly. A sa voix, les villes en guerre les unes contre les autres mirent bas les armes, et les passions les plus effrénées cédèrent à ses conseils et à ses exhortations.

Ce fut encore de la France qu'accoururent les premiers chevaliers qui devaient aller combattre en Palestine (1235). Au premier rang brillait Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, un des plus célèbres troubadours de son temps, et qui se distinguait par ses mœurs tout à fait chevaleresques. Ce prince ne se contentait pas de cultiver la poésie; il était en même temps ambitieux de gloire et de puissance. Pendant la minorité de Louis IX, il s'était déclaré le chef d'un parti de barons et de seigneurs jaloux, comme

lui, de conquérir leur indépendance; mais, depuis, il avait fait sa soumission et proclamé son intention de prendre la croix. Son exemple fut suivi par la plupart des barons révoltés. Thibaut, comme poëte et comme souverain, réveilla l'enthousiasme pour les croisades. Un concile, convoqué à Tours (1237), arrêta plusieurs mesures qui font honneur à la sagesse des membres de l'assemblée, mais qui témoignent en même temps combien les sentiments religieux de cette époque différaient de ceux qui animaient les premiers croisés.

Thibaut et la plupart des seigneurs qui avaient pris la croix, se rendirent à Lyon pour régler les derniers préparatifs de l'expédition (1239). Pendant qu'ils étaient réunis, arriva un nonce du pape Grégoire pour les engager à différer leur départ, et à se tenir prêts à soutenir le souverain pontife dans le nouveau démêlé qui venait de s'élever entre lui et Frédéric. Grégoire avait encore un nouveau motif de retarder le départ des croisés. Après avoir éprouvé de grands désastres, Constantinople avait vu mourir Robert de Courtenai, son empereur, et avait appelé au trône Jean de Brienne. Quoiqu'il fût âgé de plus de quatre-vingts ans, le roi déchu du trône de Jérusalem se montra digne du poste éminent qu'on lui avait confié. Pendant quelque temps, il repoussa avec succès les efforts réunis de l'empereur de Nicée et du roi

des Bulgares ; mais ses victoires mêmes épuisèrent ses forces, et, avant de mourir, il se trouva sans armée. Baudouin, son gendre et son successeur, obligé de quitter ses États, venait d'arriver en Occident, pour solliciter des secours d'hommes et d'argent. Le nonce du pape était chargé d'exciter en sa faveur l'intérêt des chefs de la croisade; mais ceux-ci répondirent que rien ne pourrait leur faire changer de résolution. Le roi de Navarre et les ducs de Bourgogne et de Bretagne se rendirent alors à Marseille, où toute l'armée s'embarqua pour la Syrie. A l'époque de leur départ, la guerre entre le pape et Frédéric embrasait toute l'Italie. Après avoir remporté une grande victoire sur les Milanais, Frédéric marcha droit sur Rome à la tête d'une armée formidable. Le pape, qui n'avait point de troupes à lui opposer, implora l'appui de la noblesse et du peuple; il les conjura, en leur montrant les reliques des apôtres, de défendre ce précieux dépôt et de sauver la capitale du monde chrétien; ses larmes et ses prières réveillèrent le courage de ces mêmes nobles qui, peu de temps auparavant, avaient embrassé le parti de Frédéric. Rome, quoique fortifiée à la hâte, repoussa les attaques des Allemands. Frédéric, forcé de se retirer, se vengea sur les campagnes, qu'il parcourut le fer et la flamme à la main, et sur les prisonniers, qu'il accabla des traitements les plus cruels. La guerre continua avec plus de fureur qu'auparavant.

Quand les croisés, partis du port de Marseille, arrivèrent en Palestine, ils trouvèrent les Chrétiens dans le désespoir, et le pays désolé par la guerre que se faisaient les princes musulmans depuis la mort de Malek-Kamel. A peine furent-ils débarqués qu'ils se mirent en route pour aller ravager les territoires de Damas et de Gaza, dont on vantait la fertilité; mais l'expédition dirigée contre la seconde de ces deux villes eut les plus funestes résultats. Après avoir marché longtemps à travers une campagne aride et déserte, les croisés arrivèrent à un défilé entouré de collines de sable. Forcés de s'arrêter pour prendre un peu de repos, ils aperçurent tout à coup, sur les hauteurs qui les environnaient, des nuées de Sarrasins accourus aux armes à la nouvelle de leur arrivée. L'écho répétait au loin le bruit des tambours et des clairons et les cris menaçants des ennemis. Les Chrétiens, enveloppés de toutes parts, semblaient destinés à une mort certaine. Le duc de Bourgogne et le comte de Jaffa, plus prudents que les autres, donnèrent à leurs gens le signal de la retraite; mais les comtes de Bar et de Montfort voulurent risquer le combat. La bravoure des pèlerins restés avec eux repoussa d'abord l'attaque de l'ennemi; mais ayant quitté leur position pour se mettre à la poursuite de l'armée musulmane, qui feignait de fuir devant eux, ils se virent bientôt assaillis de tous les côtés; ils résistèrent cepen-

dant encore longtemps ; à la fin, écrasés par le nombre, ils succombèrent. Ceux qui ne trouvèrent pas la mort sur le champ de bataille furent faits prisonniers, et parmi eux se trouva le duc de Montfort. Quant au comte de Bar, on ne sut jamais ce qu'il devint.

Après ce déplorable événement, le roi Thibaut séjourna quelque temps à Ascalon et revint à Ptolémaïs. Les chefs des croisés n'osèrent plus tenter de nouvelles entreprises contre les Sarrasins, et de violents débats s'étant élevés entre eux, ils traitèrent séparément avec les infidèles. C'est ainsi que les Templiers conclurent la paix avec le sultan de Damas, et que les Hospitaliers et le duc de Bourgogne s'allièrent au sultan d'Égypte, qui continua de leur laisser la possession de Jérusalem. Au moment même où les chefs de la croisade retournèrent en Europe, ils furent remplacés par le chevaleresque Richard de Cornouailles, frère de Henri III, parti d'Angleterre à la tête d'une expédition nombreuse. La bravoure de ce petit-fils du fameux Richard-Cœur-de-Lion n'aboutit qu'à faire rendre la liberté aux Chrétiens prisonniers depuis la malheureuse affaire de Gaza. Après s'être couvert de gloire dans plusieurs rencontres, se voyant abandonné des Hospitaliers et des Templiers, qui voulaient rester fidèles aux traités qu'ils avaient conclus, il cessa tout à coup la guerre et quitta la Terre-Sainte (1240). Les croisés, à leur retour,

trouvèrent l'Europe en feu par suite de la guerre acharnée que l'empereur d'Allemagne continuait à faire au pape. Bientôt Grégoire mourut, assiégé dans sa capitale par son redoutable adversaire et laissant à son successeur le soin de pacifier la chrétienté, et d'apaiser les discordes civiles qui désolaient l'Italie (1241).

Lorsque Innocent IV monta sur le trône de saint Pierre, l'Orient et l'Occident commençaient à s'alarmer des progrès des Tatars-Mogols, qui s'ébranlaient déjà pour leurs conquêtes occidentales. Sorties des régions situées entre l'ancien Emaüs, la Sibérie, la Chine et la mer du Kamtchatka, ces tribus nomades joignaient à la rudesse de leurs mœurs tout à fait primitives, la férocité qu'inspire toujours un état de guerre continuelle. L'ambition de leurs chefs, l'excès de leur population et le désir de trouver des pâturages pour leurs nombreux troupeaux, les avaient, à diverses reprises, entraînées vers des pays lointains. A l'époque dont nous parlons, elles venaient de chasser les Kharismiens des bords de la mer Caspienne, et ces pâtres, presque aussi barbares que leurs vainqueurs, s'étaient mis à la recherche d'une nouvelle patrie, promenant partout avec eux la dévastation et la mort. Ils arrivèrent sur les frontières de la Syrie, prêts à se donner à qui accepterait leurs services. Malek-Salek, sultan du Kaire, traita avec eux, et s'en fit des auxiliaires dans sa

lutte contre les Francs et les princes syriens coalisés. Il leur abandonna la Palestine, s'ils pouvaient la conquérir. Les Chrétiens, nouvellement entrés en possession de Jérusalem, n'avaient pas encore eu le temps de la fortifier. Il leur était donc impossible de la défendre contre les vingt mille cavaliers barbares qui s'avançaient pour s'en emparer. Ils se décidèrent alors à l'abandonner, et partirent sous la conduite des chevaliers des ordres militaires, abandonnant les malades et les vieillards qui ne pouvaient les suivre. Quand les Kharismiens furent entrés dans la ville, et qu'ils eurent égorgé tout ce qui se trouva sous leurs mains, leur soif de sang n'étant pas assouvie, ils eurent recours à un stratagème pour rappeler les Chrétiens fugitifs. Un grand nombre d'entre eux sortirent de Jérusalem, et ceux qui restèrent dans ses murs plantèrent l'étendard de la croix au haut de la citadelle, et sonnèrent les cloches des églises. Cette circonstance suspendit tout à coup la marche des malheureux habitants. « Dieu, s'écrièrent-ils, a eu pitié de nous et a éloigné les barbares. » Sept mille d'entre eux revinrent sur leurs pas. A peine étaient-ils rentrés dans la cité sainte, que les Kharismiens accoururent et se précipitèrent sur eux. La mort ou la captivité furent le prix de la résistance; le pillage de la ville, la profanation du Saint-Sépulcre, du tombeau de Godefroy de Bouillon, et l'enlèvement des saintes reliques,

tout contribua à faire regretter par les Chrétiens la discipline et l'humanité des Sarrasins (1244).

A la nouvelle d'une pareille catastrophe, les Francs et les Musulmans de la Syrie sentirent la nécessité de resserrer les liens de leur union pour combattre l'ennemi commun. Une armée fut rassemblée et placée sous le commandement du prince d'Émesse, renommé pour sa valeur et sa prudence. On vint camper dans la plaine d'Ascalon, et le chef musulman était d'avis qu'on attendît l'ennemi dans une position avantageuse ; mais l'ardeur des Francs s'impatienta de ce retard, leurs chefs résolurent de marcher à la rencontre des barbares, et s'avancèrent jusque dans les plaines sablonneuses de Gaza. Avant de commencer le combat, les troupes reçurent à genoux la bénédiction des prêtres et des évêques. Elles étaient à peine rangées en bataille, que les Kharismiens lancèrent une grêle de flèches en poussant des cris épouvantables. Cette attaque subite causa un moment de confusion dans les rangs des confédérés. Gautier de Brienne, comte de Jaffa, le plus brave des chevaliers chrétiens, était sous le coup d'une sentence d'excommunication. Deux fois il demanda au patriarche de Jérusalem la permission de s'avancer avec l'aile qu'il commandait ; deux fois le patriarche la lui refusa. Mais le danger devenait pressant. L'évêque de Ramla, qui s'en aperçut, courut au prince, et lui dit : « En

avant ! Je t'absous au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Gautier s'élança alors contre les ennemis, et bientôt la lutte devint générale. Ce combat fut un des plus opiniâtres des guerres saintes. Pendant un jour et demi on ne cessa de se battre et de joncher la terre de cadavres. Enfin le sultan d'Émesse, ayant perdu deux mille de ses plus braves cavaliers, abandonna le champ de bataille. Les Chrétiens, privés de l'appui de leur allié, ne purent supporter seuls le choc de l'ennemi. Dès lors la victoire appartint aux Kharismiens. De tant de braves chevaliers qui prirent part à cette lutte héroïque, un très-petit nombre survécurent pour raconter leurs malheurs. Tous les Templiers, à l'exception de trois, furent exterminés ou faits prisonniers. Il ne resta que vingt-six Hospitaliers et trois chevaliers teutoniques Cette journée coûta plus de trente mille homme à l'armée alliée.

Les Chrétiens étaient donc de nouveau expulsés de Jérusalem. Les Kharismiens continuèrent à exercer leurs ravages dans la contrée environnante, et vinrent assiéger Jaffa (1245). L'infortuné Gautier de Brienne, qu'ils traînaient chargé de chaînes à leur suite, fit revivre devant cette ville l'héroïsme des premiers temps des croisades. Attaché sur une croix, et menacé de la mort s'il n'exhortait pas les assiégés à se rendre, on l'entendit, au contraire, les encourager à se défendre

jusqu'à la dernière extrémité, déclarant qu'il ne redoutait pas de mourir pour la cause de Jésus-Christ. La ville ne fut pas prise, et Gautier périt bientôt sous les coups des barbares. Un an après cet événement, le sultan du Kaire, effrayé de la férocité et des ravages de ses auxiliaires, rompit le traité qu'il avait conclu avec eux. Tous les princes musulmans s'unirent à lui pour les chasser de la Syrie. Les Chrétiens se trouvèrent ensuite avoir de nouveau tous les Sarrasins pour ennemis. Épuisés par les pertes immenses qu'ils avaient faites à la bataille de Gaza, il leur était impossible de songer à reprendre Jérusalem au sultan du Kaire. D'un autre côté, les invasions des Tatars-Mogols ne discontinuaient pas. Tout présageait donc l'expulsion prochaine des Francs de la Syrie, si l'Occident ne venait à leur aide.

La situation de l'Europe à cette époque n'était guère moins affligeante. La guerre continuait entre Frédéric et Innocent IV, et ce dernier, chassé de ses Etats, avait été obligé de se réfugier à Lyon, où il convoqua un concile œcuménique pour aviser aux mesures qui pourraient rendre la paix à la chrétienté (1245). L'empereur de Constantinople, Baudouin II, menacé à la fois par les Grecs et par les Tatars-Mogols; Valeran, évêque de Bérithe, envoyé d'Orient pour solliciter les secours des princes chrétiens; une foule de prélats, et des députés de presque tous les souverains de l'Eu-

rope, se rendirent à cette assemblée. Dans une réunion préparatoire qui eut lieu avant l'ouverture du concile, Thadée de Suesse, représentant de Frédéric, annonça au pape que son maître consentait à réparer tous ses torts envers lui, à se soumettre à toutes ses décisions, et que les rois de France et d'Angleterre offraient de lui servir de garants. Mais Innocent repoussa justement des promesses fallacieuses qui ne manqueraient pas, disait-il, d'être violées comme les précédentes. Quelques jours après, il fit solennellement l'ouverture du concile, et, dans son discours, il compara aux cinq plaies de Jésus-Christ sur la croix, les malheurs de la chrétienté, qu'il énuméra dans l'ordre suivant : l'irruption des Tatars, le schisme des Grecs, l'invasion des Kharismiens, les progrès de l'hérésie et les persécutions qu'il endurait de la part de Frédéric. Le pape et Thadée développèrent alors successivement leurs nombreuses récriminations. Mais l'assemblée détourna son attention de cette querelle pour s'occuper des intérêts de Jérusalem et de Constantinople. Le récit des calamités de ces deux villes excita la compassion générale. Il fut décidé qu'une nouvelle croisade serait proclamée, et que tous ceux qui en feraient partie jouiraient de toutes les immunités et des indulgences ordinairement accordées aux champions des guerres saintes.

Thadée de Suesse avait obtenu du souverain

pontife un délai de quinze jours pour informer Frédéric de sa décision. Ce terme expiré, le concile était toujours réuni. L'empereur, irrité des menaces de son ennemi, refusa formellement de se soumettre. Thadée, voyant alors la vengeance d'Innocent près d'éclater, et voulant la détourner, demanda la convocation d'un second concile, plus nombreux que le premier; mais le pape s'y refusa, et l'assemblée attendit avec anxiété la sentence qu'il allait rendre. Il parla avec calme et modération; puis, élevant tout à coup la voix, il déclara Frédéric convaincu de sacrilége et d'hérésie, de félonie et de parjure, prononça contre lui l'excommunication et la déchéance, délia ses sujets du serment de fidélité, et se réserva le droit de disposer du trône de Sicile. La rigueur de cet arrêt frappa de terreur les ambassadeurs de Frédéric. Le pape entonna ensuite le *Te Deum*, et annonça que le concile était dissous. Quand Frédéric apprit sa condamnation, il entra dans une violente fureur, et, plaçant sa couronne sur sa tête, il jura que le pape connaîtrait toute la puissance de ses armes avant de pouvoir la lui ôter.

CHAPITRE XIV.

Louis IX. — Septième et huitième Croisades — Mort de Louis IX. — Expulsion définitive des Francs de la Terre-Sainte (1245-1291).

La conduite impie de l'empereur Frédéric plongea l'Europe plus que jamais dans l'agitation; les peuples d'Italie et d'Allemagne recommencèrent la guerre avec un nouvel acharnement, et à la France était réservée la gloire d'accomplir la croisade que venait de proclamer le concile de Lyon. Elle avait alors pour monarque Louis IX, à qui l'Église décerna le titre de *Saint* à cause de sa piété. Ce prince réunissait les vertus de l'homme, du héros et du citoyen; et son amour de la justice, joint à ses grandes qualités, le fit regarder comme le père de ses sujets. Peu de temps avant le concile de Lyon, il fut atteint d'une maladie grave qui fit trembler pour sa vie; un jour même qu'il était tombé dans un profond assoupissement, ses serviteurs le crurent mort. Mais le ciel fit un miracle en sa faveur; il revint peu à peu à la vie, et

ses premières paroles furent pour demander la croix et pour prononcer le vœu d'aller délivrer le Saint-Sépulcre. Son rétablissement causa une allégresse générale; mais quand il renouvela son serment au sujet de la Palestine, la reine Blanche, sa mère, et les princes et prélats du royaume le supplièrent de renoncer à une entreprise si périlleuse. Il répondit à leurs instances que sa volonté était irrévocable; que d'ailleurs il ne faisait qu'obéir à la voix de Dieu, qui, pendant sa maladie, lui avait annoncé dans un songe que c'était lui qu'il avait choisi pour délivrer la ville de Jésus-Christ. Louis convoqua à Paris un parlement, dans lequel la plupart des barons et des prélats annoncèrent hautement leur résolution de suivre leur souverain en Asie. Au premier rang de ceux qui prirent la croix se distinguaient ses trois frères : Robert, comte d'Artois; Alphonse, duc de Poitiers, et Charles, duc d'Anjou. Les épouses des trois princes, entraînées par l'exemple de la reine Marguerite, voulurent partager avec eux les fatigues et les dangers du saint pèlerinage. Louis, pour arriver à l'accomplissement de son dessein, ne se borna pas à des exhortations publiques; il usa encore, en particulier, de toute son influence sur ses courtisans; il ne craignit même pas de recourir à la ruse. Les souverains, à cette époque, avaient l'habitude, dans les occasions solennelles, de donner des manteaux à ceux de leurs sujets qui

exerçaient des emplois auprès de leur personne *. Louis, fidèle à l'usage, fit broder sur ceux qu'il devait distribuer pour les fêtes de Noël, des croix en or ou en soie, et, quand chacun de ses serviteurs reçut le sien, il lui fut impossible de décliner l'engagement que lui imposait en quelque sorte le monarque; aussi tous jugèrent-ils de l'accompagner en Syrie. Cependant ses amis les plus fidèles, effrayés des dangers que présentait l'expédition, renouvelèrent leurs instances auprès du roi pour l'empêcher d'abandonner son royaume. La reine Blanche employa tous les moyens que lui suggéra sa tendresse maternelle. Accompagnée de l'évêque de Paris et des principaux ministres, elle se rendit auprès de lui, et, faisant un dernier appel à l'affection qu'il lui avait toujours montrée, elle ne lui dissimula pas que son départ l'affligeait autant que sa mort même. Elle le supplia, en versant des larmes abondantes, d'envisager dans quels désastres son absence allait plonger le royaume. Louis se jeta au cou de sa mère, qu'il tint longtemps embrassée; après être revenu de son émotion, il déclara d'une voix ferme qu'il était au désespoir de ne pouvoir céder à ses supplications, mais que rien au monde ne saurait l'empêcher

* Ces manteaux ou capes s'appelaient *livrées*, parce qu'ils étaient livrés par les rois eux-mêmes. De là l'origine du mot *livrée*.

d'accomplir le vœu qu'il avait formé. Dès lors la reine et les ministres cessèrent de combattre sa volonté, et les préparatifs de la croisade se poursuivirent avec activité.

Cependant l'empereur d'Allemagne, effrayé de la ligue formidable que le pape était parvenu à former contre lui en Italie, s'adressa au roi de France pour obtenir sa médiation (1246). Louis fit tous ses efforts auprès d'Innocent, mais il ne put vaincre la juste défiance du pape contre un prince tant de fois parjure. De son côté, le roi d'Angleterre, Henri III, occupé à réprimer l'insurrection du comte de Galles, ne pouvait prendre part à la croisade, et défendit même qu'elle fût prêchée dans ses États. Ainsi la France se trouvait réduite à ses seules ressources, et la piété de son roi ne se rebuta d'aucun obstacle. Les barons, à l'exemple du monarque, rivalisèrent de charité et de désintéressement. Ceux qui possédaient des biens mal acquis s'empressèrent de les restituer à leurs légitimes possesseurs; d'autres, parmi lesquels on remarque le brave et loyal Joinville, qui posséda l'amitié de son maître, et nous a laissé l'excellente chronique de son règne, assemblèrent leurs vassaux pour leur demander pardon des torts qu'ils pouvaient avoir envers eux. Plusieurs de ces pieux guerriers fondèrent à leurs frais des monastères et des hôpitaux, que le roi lui-même combla de ses libéralités. Louis ne se contenta pas de faire

P. 261



Entrevue de Mourzoufle et de Dondolo.

éclater sa charité ; il voulut encore employer les derniers jours qui précédèrent son départ à examiner la situation du royaume, à placer des hommes probes à la tête de chaque administration, et à réparer tous les abus qui pouvaient exister.

Ainsi, grâce aux soins et à la sagesse du monarque, la plus grande tranquillité était assurée à la France pour tout le temps de son absence. Tous les préparatifs de l'expédition étaient à peu près terminés, et l'on n'attendait plus que l'époque fixée pour le départ. Les seigneurs et les vassaux étaient animés du même zèle. Des processions parcouraient sans cesse les rues des villes, et faisaient retentir l'air des hymnes d'une sainte allégresse. Louis se rendit enfin à l'abbaye de Saint-Denis pour y recevoir l'oriflamme des mains du légat du pape, et vint ensuite, portant le bourdon et la panetière, entendre la messe dans l'église de Notre-Dame. Il quitta Paris, accompagné des pleurs et des lamentations de ses sujets, et se dirigea sur Corbeil, où l'attendaient sa mère et son épouse (1248). Là, il confia la régence du royaume à la reine Blanche, dont la fermeté et la prudence avaient été si utiles à la France pendant sa minorité; et, deux jours après, il se remit en route. Arrivé à Lyon, il reçut la bénédiction du pape. De Lyon, il se rendit au port d'Aigues-Mortes, en Languedoc, où l'attendait une flotte de cent vingt voiles, portant une armée de cinquante mille hom-

mes. Dès qu'il fut embarqué, on donna le signal du départ, et tous les croisés entonnèrent le *Veni, Creator*. Les chevaliers français, qui n'étaient pas habitués à la mer, ne purent se défendre d'un sentiment d'effroi à la vue d'une si vaste étendue d'eau. On navigua sans accident jusqu'à l'île de Chypre, où toute l'armée descendit à terre.

Le souverain de cette île, Henri, auquel le pape venait de conférer le titre de roi de Jérusalem, accueillit Louis avec distinction et le conduisit dans sa capitale. Comme il avait lui-même formé le vœu de se rendre en Palestine, il supplia son royal hôte de séjourner à sa cour jusqu'au printemps, époque où il lui serait possible de s'embarquer avec lui. Louis eut la faiblesse de céder à sa prière, et ce fut pour son armée une cause de grands malheurs. Dans cette île, que les anciens ont représentée comme le séjour des plaisirs, les croisés s'abandonnèrent à l'indiscipline et à l'intempérance. Une maladie pestilentielle, qui ravagea la contrée, enleva un nombre considérable de chevaliers; et les barons, manquant d'argent, se virent menacés de l'abandon de leurs vassaux. Joinville lui-même avoue qu'il se trouva dans ce cas; mais il fut tiré d'embarras par la générosité de son maître, qui lui donna huit cents livres pour payer ce qu'il devait à ses soldats. En même temps de violents débats s'élevèrent entre les Templiers, les Hospitaliers et les Italiens réunis dans

l'île, et ce ne fut qu'à gand'peine que Louis empêcha la guerre civile d'éclater. Après ces tristes démêlés, l'étonnement et la curiosité des croisés furent excités par l'arrivée d'ambassadeurs venant offrir au roi de France les secours du Grand-Khan de Tatarie, dont ils annonçaient la conversion au christianisme. Ils furent bien accueillis, et Louis les admit même à sa table; mais ils ne firent que des réponses embarrassées aux questions qu'on leur adressa, et plus tard on s'assura que la conversion du Grand-Khan n'était qu'une fable. A peu près vers la même époque, l'infortunée Marie, impératrice de Bizance, chassée de sa capitale, vint chercher un refuge auprès du roi de France et implorer sa protection; mais ce qui fixa le plus particulièrement l'attention, ce fut les lettres que Louis reçut des grands-maîtres des Templiers et des Hospitaliers, et qui lui conseillaient d'entrer en négociation avec le sultan du Kaire. A la lecture de ces lettres, Louis et ses compagnons d'armes ne purent maîtriser leur indignation. L'ordre fut aussitôt donné à la flotte d'appareiller, et, quelques jours avant les fêtes de la Pentecôte, les Français et les croisés de l'île de Chypre s'embarquaient pour la Terre-Sainte (1249). Mais à peine les vaisseaux avaient-ils pris la mer, qu'une violente tempête en chassa plusieurs sur la côte de Syrie, et força les autres à rentrer dans le port. Ce contre-temps fut compensé par

l'arrivée du comte de Salisbury à la tête de deux cents chevaliers anglais, et par celle de plusieurs guerriers bizantins. On remit à la voile, et, quatre jours après, les vigies signalèrent les tours de Damiette. Aussitôt tous les chefs se rendirent à bord du vaisseau que montait Louis IX. Il les exhorta à faire leur devoir, à se montrer dignes de la sainte entreprise à laquelle ils s'étaient associés et à rester unis quoi qu'il pût arriver; puis, après les avoir embrassés, il reçut le serment qu'ils lui firent de ne jamais l'abandonner.

Le sultan du Kaire, Malek-Saleh Negmeddin, instruit depuis longtemps du départ des croisés pour l'Orient, n'avait rien négligé pour être en mesure de les repousser. Quand on lui eut signalé l'apparition de leur flotte devant les bouches du Nil, il se hâta d'envoyer, pour la reconnaître, quatre galères, dont une seule put rentrer dans le port de Damiette. A peine eut-elle annoncé l'état formidable des forces qu'elle venait de voir, que les remparts de la place et toute la côte se couvrirent de troupes musulmanes. A leur tête se faisait remarquer le vaillant émir Fakhreddin, qui portait une si brillante armure, dit Joinville, « que quand le soleil y frappait, il semblait que ce fût proprement le soleil. » Le Nil était couvert de nombreux vaisseaux sarrasins; la mer retentissait au loin du son des instruments de guerre et des cris poussés par les deux armées. Les chefs des croisés s'as-

semblèrent en conseil à bord du vaisseau du roi, pour savoir si le débarquement s'opèrerait immédiatement, ou si l'on attendrait les vaisseaux écartés par la tempête. Le premier avis prévalut, et le lendemain les troupes commencèrent leur descente à travers une nuée de traits ennemis. Louis, armé de toutes pièces et précédé de l'oriflamme, se jeta à la mer, malgré les efforts de ses chevaliers pour le retenir, et, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, parvint un des premiers sur le rivage, en s'écriant : « Montjoie Saint-Denis ! » Dès qu'il fut à terre, il se prosterna pour remercier le ciel. Les troupes, impatientes de le suivre, rejoignirent bientôt l'oriflamme planté sur la côte. Aussitôt la lutte s'engagea sur terre et sur mer ; mais il fut impossible aux troupes musulmanes de résister à l'ardeur française. Après une mêlée de quelques heures, elles se retirèrent épouvantées en abandonnant leur camp aux Chrétiens. Leur flotte ne fut pas plus heureuse : à peine quelques vaisseaux purent-ils remonter le Nil ; les autres furent pris ou coulés à fond. Le bruit de la mort du sultan du Kaire, qui était dangereusement malade, acheva de jeter le découragement parmi les Sarrasins. Fakhreddin prit la fuite avec toute son armée, et son exemple entraîna même la garnison de Damiette, qui, au lieu de se défendre dans une ville bien fortifiée et bien approvisionnée, se retira en massacrant les habitants, pillant les maisons et

incendiant les édifices. Le lendemain, les croisés, avertis de cette barbare conduite par la lueur des flammes, prirent possession de la ville. Louis, qui fit son entrée la tête découverte et les pieds nus, s'empressa de convertir les mosquées en églises catholiques, et partagea les terres et les maisons entre les Templiers, les Hospitaliers et les chevaliers de l'ordre teutonique.

Le sultan du Kaire, dont la mort avait été faussement annoncée, entra dans de violents accès de fureur quand il apprit la lâcheté de ses soldats. Il voulut que les émirs payassent de leur vie le désastre dont ils avaient été la cause, et fit trancher la tête au plus grand nombre d'entre eux. Rassemblant ensuite les débris de son armée, il se dirigea sur Mansourah, où il s'occupa de la réorganiser. Pendant ce temps, l'ardeur des croisés s'éteignait dans l'inaction et sous l'influence énervante du climat d'Égypte. De vifs démêlés s'élevèrent entre eux au sujet du partage du butin, et le camp fut envahi par l'indiscipline et la licence. L'autorité du roi était chaque jour méconnue. Les chefs et les soldats s'abandonnaient au jeu et au désordre avec tant d'ardeur, qu'ils ne songeaient même pas à repousser les incursions des Kharismiens et des Arabes-Bédouins, qui, semblables au chakal guettant sa proie, étaient sans cesse embusqués pour épier les Chrétiens isolés. Il arriva plus d'une fois à ces hardis cavaliers de

surprendre les sentinelles et de pénétrer dans le camp, d'où ils s'en retournaient avec un riche butin ou avec les têtes des soldats qu'ils avaient égorgés. Au milieu de l'apathie de l'armée chrétienne, Malek-Saleh, malgré sa maladie, ne cessait pas de réunir des troupes pour pouvoir reprendre l'offensive. Bientôt la nouvelle de la prise de Sidon par le sultan de Damas vint rendre la confiance aux Musulmans et jeter le découragement parmi les croisés. Il ne fallut rien moins, pour rallumer leur enthousiasme, que l'arrivée du comte de Poitiers, frère de saint Louis, qui était parti de France à la tête de l'arrière-ban, et qu'on désespérait de voir paraître à cause de la tempête qui avait agité la mer pendant plusieurs mois. Dès que l'armée qu'il amenait avec lui fut débarquée, les chefs s'arrachèrent enfin au fatal repos auquel ils s'étaient abandonnés, et se réunirent en conseil pour délibérer sur les mesures à prendre. La discussion fut longue et orageuse; plusieurs avis furent successivement proposés et rejetés; on finit par s'arrêter à la funeste résolution de quitter la côte maritime et de marcher sur la capitale de l'Égypte.

Après avoir laissé à Damiette, sous la protection d'une garnison nombreuse, la reine et les princesses qui l'accompagnaient, saint Louis se mit en route avec une armée forte de soixante mille combattants et se dirigea sur Fareskour (1250).

Sa marche sur les bords du Nil ne fut point inquiétée. On apprit bientôt que Malek-Saleh venait enfin de succomber à la maladie contre laquelle il luttait depuis longtemps. Son épouse favorite, femme d'une sagesse et d'une habileté rares, conseilla aux émirs de négocier avec les croisés plutôt que de les combattre, et le nouveau sultan, Almoadan Touran-Schah, envoya des ambassadeurs à Louis IX, pour lui offrir la paix, avec la possession de Jérusalem et de plusieurs autres villes de la Syrie. Ces propositions furent rejetées comme elles l'avaient été du vivant de Malek-Saleh, et les croisés continuèrent leur marche sur Mansourah, que nos chroniqueurs ont appelée *la Massoure*. A Scharmesah, cinq cents cavaliers musulmans, qui essayèrent de surprendre les Templiers, tombèrent victimes de leur tentative audacieuse. L'armée vint ensuite camper près du canal d'Aschmoun Thenah, à l'endroit même où, trente ans auparavant, Jean de Brienne avait essuyé sa désastreuse défaite. Les Musulmans occupaient le bord opposé du canal. Pour le traverser, les Chrétiens entreprirent de joindre les deux rives par une digue; mais à mesure que leurs travaux avançaient, les infidèles, excités par l'intrépide Fakhreddin, creusaient la terre devant la digue, et reculaient ainsi la rive que leurs ennemis voulaient atteindre. Un mois se passa en efforts inutiles, et, pendant ce temps, les Chrétiens eurent

beaucoup à souffrir des flèches et du feu grégeois les Musulmans. Fakhreddin fit même un jour attaquer les derrières de l'armée à Scharmesah, et plus d'une fois ses troupes forcèrent les retranchements des croisés. Louis avait renoncé à l'espoir de voir la digue s'achever, lorsqu'un Arabe, transfuge du camp musulman, vint lui offrir d'indiquer un gué pour traverser le canal, si l'on consentait à lui accorder une récompense. Sa proposition fut acceptée. L'Arabe, ayant reçu la somme qu'il avait stipulée, conduisit l'armée chrétienne à une demi-lieue du camp, où elle trouva le gué qui allait enfin lui permettre d'atteindre l'ennemi. On se disposa aussitôt à franchir le canal. Sous les yeux de leur intrépide monarque, les barons et les chevaliers français se livrèrent à toute l'impétuosité de leur valeur. Le comte d'Artois, frère du roi, passa le premier avec la cavalerie de l'avant-garde, et promit d'attendre le reste de l'armée pour combattre. Mais à peine fut-il parvenu à l'autre rive, qu'emporté par sa bravoure, il attaqua trois cents Sarrasins qui avaient essayé de lui disputer le passage, et les mit en déroute. Le prince, encouragé par ce premier succès, oublia la promesse qu'il avait faite, et poursuivit les fuyards. Il atteignit leur camp au moment où Fakhreddin sortait du bain. L'émir, à moitié vêtu, monta aussitôt à cheval et rallia ses troupes, qu'il ramena au combat : le choc fut long, opiniâtre et

terrible pour les Musulmans. Les Chrétiens triomphèrent de toutes parts et s'emparèrent du camp ennemi. Fakhreddin lui-même fut tué dans une charge où il paya vaillamment de sa personne.

Non content de cette victoire, le comte d'Artois, en dépit des représentations du grand-maître des Templiers, se laissa imprudemment entraîner à la poursuite des Sarrasins qui avaient fui en désordre vers Mansourah. Arrivé devant cette ville, il y entra sans rencontrer de résistance, car l'ennemi l'avait déjà abandonnée. Une partie de ses soldats continuent alors la poursuite sur la route du Kaire, et les autres se livrent au pillage. Bientôt les Sarrasins s'aperçoivent du petit nombre de ceux devant lesquels ils ont pris la fuite. Ils se rallient à la voix d'un chef mamelouk, Beybars-Bondocdar, qui devait plus tard usurper le sceptre, reviennent sur leurs pas, se précipitent sur les croisés occupés au pillage, et en font un affreux carnage. Cependant le reste de l'armée chrétienne achevait de passer le canal. Louis, revêtu de sa brillante armure, un casque doré sur la tête, une épée d'Allemagne à la main, excitait l'admiration générale par sa fière contenance. A cette vue, Beybars, laissant dans Mansourah un nombre de troupes suffisant pour tenir tête au comte d'Artois, se dirige du côté du canal avec la plus grande partie de ses forces pour engager une action décisive. Son premier choc est si impétueux, que les croisés se

rapprochent du canal pour ne pas être enveloppés. Tout à coup le bruit se répand que les Sarrasins sont vainqueurs sur tous les points, et que le roi a ordonné la retraite. Le fatal cri de *Sauve qui peut!* se fait entendre, et le désordre se met dans les rangs; cavaliers et fantassins courent pêle-mêle vers le canal; en un instant les eaux sont couvertes d'hommes et de chevaux qui se noient. Au milieu de la confusion générale, Louis, resté presque seul sur le champ de bataille, est attaqué par six Musulmans. Sa bravoure parvient à les mettre en fuite. Cette résistance héroïque du monarque fait impression sur l'esprit des croisés; honteux de leur fuite, ils se rallient, reviennent au combat, et repoussent à leur tour les Sarrasins.

Mais tandis que Louis s'efforçait de réparer le mal causé par la vaillance téméraire de son frère, ce malheureux prince succombait dans la lutte qu'il soutenait dans Mansourah. Il était trois heures de l'après-midi, et, depuis dix heures, ses quinze cents chevaliers avaient résisté à plus de vingt mille infidèles. Les prodiges de leur valeur ne purent cependant les sauver du sort qui les attendait. Le comte d'Artois, le comte de Salisbury, et la plus grande partie des Templiers et des Hospitaliers, perdirent la vie. Les croisés, qui s'étaient avancés jusque sous les murs de la ville pour les secourir, ne furent pas plus heureux. La nuit sépara enfin les combattants dans

la plaine de Mansourah. Les Sarrasins ayant abandonné le champ de bataille, les Chrétiens s'emparèrent de leur camp, où Louis put pleurer en liberté sur les désastres de la journée et sur le trépas de son frère.

Cependant les Musulmans, exaltés par le succès qu'ils avaient obtenu sur le comte d'Artois, se croyaient désormais invincibles. Ils revinrent, dans la nuit, pour reprendre leur camp; mais ils furent repoussés de nouveau. Deux jours après, le premier vendredi de carême, Beybars, qui avait reçu des renforts du Kaire, où des pigeons dressés avaient porté la nouvelle des événements de Mansourah, ramena ses troupes à la charge, et il se livra un combat non moins sanglant que les précédents. Louis et ses deux frères, les comtes d'Anjou et de Poitiers, se distinguèrent par de brillants faits d'armes. Toute l'armée seconda leur vaillance, et la victoire couronna leurs efforts. Telle était la modestie du monarque chrétien, que pour annoncer cette bataille à ses amis d'Europe, il se contenta de leur écrire : « Le choc fut si terrible de part et d'autre, qu'il ne s'en vit jamais de pareil dans ces parages. Avec le secours de Dieu, nous résistâmes de tous côtés; nous repoussâmes les ennemis, et nous en fîmes tomber un grand nombre sous nos coups. » Toutefois cet avantage n'améliora pas la situation des croisés; il leur était impossible de réparer les pertes nombreuses qu'ils

venaient d'éprouver, tandis que leurs ennemis se recrutaient de jour en jour. Pour comble d'infortune, les exhalaisons pestilentielles émanées des cadavres amoncelés dans le canal occasionnèrent une épidémie. Les chefs, pas plus que les soldats, n'étaient à l'abri de ses atteintes, et l'armée entière était dans la plus profonde affliction. Le roi lui-même, qui s'efforçait de ranimer le courage des soldats, en portant des secours aux malades et des consolations aux mourants, ne fut pas épargné par la contagion. Il lui devint impossible de sortir de sa tente, et quand les croisés se virent privés de la présence de celui qu'ils regardaient comme leur unique soutien dans leurs souffrances, ils s'abandonnèrent au plus sombre désespoir. Ce n'était pas assez pour les Sarrasins d'avoir la peste pour auxiliaire; ils voulurent encore lui adjoindre la famine. Leur flotte, dominant le Nil, captura les bâtiments chargés de vivres pour les Chrétiens, et les Arabes-Bédouins, répandus dans la plaine, interrompaient toute espèce de communication avec Damiette. Dans une situation aussi déplorable, Louis se décida à entamer des négociations avec les infidèles, et chargea Philippe de Montfort de se rendre auprès du sultan du Kaire pour demander une trêve. Il offrait d'abandonner Damiette à condition qu'on lui rendrait Jérusalem et toutes les villes de la Palestine. Le sultan agréa ces propositions, mais il exigea que le roi se ren-

dît lui-même garant du traité en se remettant entre ses mains. Louis, prêt à faire tous les sacrifices pour sauver ses sujets, y eût volontiers consenti ; mais les barons et les seigneurs, réunis en conseil, repoussèrent avec indignation cette exigence d'Almoadan, et les négociations furent rompues. Il ne restait donc plus qu'un moyen de salut pour les débris de l'armée chrétienne : c'était de repasser l'Aschmoun et de se retirer sur Damiette. Louis en donna l'ordre. Les croisés, après un combat sanglant, traversèrent le canal sur un pont de bois. Le 5 avril, le roi fit embarquer sur le Nil les femmes, les enfants et les malades. Tout affaibli qu'il était par la maladie, il voulut surveiller lui-même le départ de ses troupes. En vain les évêques, les barons et la plupart des soldats le conjurèrent, les larmes aux yeux, de monter sur un bâtiment qui portait le légat du pape et plusieurs seigneurs ; il répondit qu'il ne s'embarquerait que lorsque toute son armée serait en sûreté, et qu'il périrait plutôt avec elle que de l'abandonner ; il continua à rester sur le rivage, n'ayant autour de lui qu'un petit nombre de chevaliers. Par une négligence inconcevable, le pont jeté sur l'Aschmoun ne fut point rompu, malgré l'ordre qu'il en avait donné. Les Musulmans en profitèrent pour traverser le canal, et couvrirent bientôt toute la plaine qui conduit à Damiette. Le roi, à la tête de l'arrière-garde, les contint pendant une grande

partie de la nuit; mais le jour venu, quand il reconnut à quelle multitude d'ennemis il avait affaire, il se prit à désespérer du salut de sa malheureuse armée. Tandis que les croisés qui se rendaient à Damiette par terre étaient ainsi harcelés, ceux qui s'étaient embarqués sur le Nil n'étaient pas plus heureux; plusieurs de leurs embarcations, tourmentées par un vent contraire, allèrent échouer sur la rive du fleuve; d'autres, attaquées par les galères égyptiennes, furent prises ou coulées à fond; un très-petit nombre purent échapper au désastre.

L'arrière-garde, sans cesse attaquée, atteignit enfin le bourg de Minieh. Le roi était épuisé par la fatigue et la maladie. Le brave Gautier de Châtillon, qui avait constamment combattu à ses côtés, reçut la mort en le défendant contre une troupe de Musulmans qui le poursuivirent jusque dans les rues de Minieh. Les croisés prirent position sur une hauteur et s'y défendirent quelque temps avec avantage. Quand ils virent qu'ils ne pouvaient plus tenir, ils engagèrent le roi à demander une suspension d'armes à l'émir qui les poursuivait. Louis y consentit, et le chef musulman était sur le point d'accepter les propositions qu'on lui faisait, lorsqu'un traître nommé Marcel, dit Joinville, se mit à crier : « Seigneurs chevaliers français, rendez-vous tous! Le roi vous le mande de par moi; ne le faites pas tuer. » A ces

mots, tous les chevaliers, croyant que le roi courait un grand danger, mirent bas les armes. L'émir déclara aussitôt qu'il lui était impossible d'accorder une trêve à des vaincus, et ses soldats, se précipitant dans Minieh, s'emparèrent de l'infortuné Louis, qu'ils chargèrent de chaînes. A la nouvelle d'un pareil malheur, les croisés qui s'étaient embarqués et ceux qui se rendaient à Damiette par terre, ne virent plus de remède à leurs maux. Incapables désormais de se défendre, ils tombèrent par milliers sous le fer des infidèles, et ceux qui furent faits prisonniers n'échappèrent à la mort que pour endurer les traitements les plus barbares.

Il serait impossible de décrire les désastres dont cet événement fut la cause. Louis fut embarqué sur le Nil avec la plus grande partie de sa noblesse, et conduit en triomphe à Mansourah, où il fut enfermé dans la maison du secrétaire du sultan. Le roi, dans sa prison, manquant des choses les plus nécessaires à la vie, montra le plus grand calme et ne laissa échapper aucune plainte. Il n'avait avec lui qu'un seul serviteur. De tout son riche bagage, il n'avait conservé que le livre des Psaumes, et ce livre le consola dans son malheur. Sa résignation excita l'admiration de ses ennemis, qui eurent enfin pitié de son sort. Le sultan du Kaire lui envoya cinquante robes d'honneur pour lui et les seigneurs qui partageaient sa captivité; il l'invita même à

un festin; mais Louis refusa le présent et l'invitation. Almoadan lui fit ensuite offrir la liberté, s'il consentait à rendre Damiette et les villes de la Palestine qui étaient au pouvoir des Francs. La fermeté de l'auguste captif resta inébranlable. Son refus irrita le sultan, qui le menaça du supplice; il répondit à ces menaces que rien au monde ne pourrait lui faire compromettre sa dignité ni la cause des Chrétiens. Almoadan, voyant qu'il était impossible de vaincre sa résolution, crut devoir s'adresser aux barons et aux seigneurs, et leur fit les mêmes propositions; mais ils lui déclarèrent qu'il ne leur appartenait pas de traiter de la paix, et qu'il leur était impossible d'empiéter sur les prérogatives du monarque. Après tous ces refus, le courroux du sultan ne connut plus de bornes. Chaque jour des centaines de malheureux prisonniers furent impitoyablement massacrés, et leurs têtes servirent à décorer les murs du Kaire. Il n'y eut de sauvés que ceux qui abjurèrent la religion de Jésus-Christ pour embrasser l'islamisme, ou ceux qui purent se racheter par une rançon.

Marguerite, en apprenant à Damiette la captivité de son royal époux, éprouva un tel saisissement, qu'elle mit au monde, avant le terme, un fils qui reçut le nom de Tristan, en souvenir des circonstances malheureuses qui avaient présidé à sa naissance. Dès lors l'infortunée princesse n'eut plus qu'un désir, celui de mourir avant que les

Sarrasins s'approchassent de la ville. Pour ne pas tomber vivante entre leurs mains, elle manda auprès d'elle un vieux chevalier qui lui servait d'écuyer, et le supplia, en fondant en larmes, de ne pas lui refuser la grâce qu'elle allait lui demander. Le chevalier lui ayant répondu que son devoir était d'exécuter ses ordres, elle lui dit qu'elle comptait sur lui pour lui donner la mort, dans le cas où les Sarrasins s'empareraient de Damiette. « Soyez certaine que je le ferai volontiers, lui répondit le vieux chevalier; car je l'avais bien pensé, que je vous occirois avant qu'ils vous eussent prise. » Heureusement la fidélité de ce loyal serviteur ne fut pas mise à une si rude épreuve.

Cependant Almoadan, après avoir méconnu, à l'égard de son prisonnier, les principes de la justice et de l'humanité, se vit enfin contraint, par l'esprit de sédition qui travaillait ses émirs, à écouter le conseil que lui donnèrent ses favoris de conclure promptement la paix. Il se décida à faire aux croisés des propositions plus avantageuses. Louis, de son côté, avait appris que Damiette était dans l'impossibilité de tenir longtemps. Il répondit en conséquence aux propositions du sultan qu'il lui rendrait cette ville, si la reine y consentait, ajoutant, au grand étonnement des infidèles, que « la reine était sa dame, et qu'il ne pouvait rien faire de contraire à sa volonté. » Quant aux quatre cent mille pièces d'or qui lui furent demandées

pour sa rançon, il déclara qu'il les accorderait, non pour lui, mais pour les compagnons de sa captivité, parce que, disait-il, un roi de France ne devait point se racheter par de l'argent. Almoadan, pressé par les circonstances, souscrivit à tout. Il s'était rendu à Fareskour, où il devait avoir une entrevue avec le roi de France, et où des galères avaient amené les prisonniers chrétiens. Le lendemain de son arrivée, il invita les émirs à un festin solennel pour célébrer son avénement. Mais cette fête devait avoir le plus tragique dénouement. Dès qu'il parut en public, les conspirateurs, ayant à leur tête un émissaire du calife de Bagdad, se jetèrent sur lui. Le sultan, effrayé, parvint à se dérober aux premiers coups, en gagnant à la course une tour en bois qui commandait la rive du Nil. Les assassins mirent le feu à cet asile, et, chassé par l'incendie, il n'eut plus d'autre ressource que de fuir dans la direction du fleuve, avec l'espoir d'y trouver une barque. Une nuée de flèches l'arrêta sur le rivage, et Beybars l'acheva d'un coup de cimeterre. Quand il fut mort, un autre conjuré lui fendit la poitrine, arracha le cœur de la victime, et courut avec cet horrible trophée vers la galère où se trouvait Louis IX : « Que me donneras-tu pour ce que je t'apporte? lui dit-il en l'abordant; c'est le cœur de ton ennemi, qui, s'il eût vécu, t'eût fait mourir, toi et ta gent. » Le captif détourna la tête et ne répondit rien. Ainsi

périt misérablement Almoadan Touran-Schah, dernier rejeton de la race de Saladin. Sa mort livrait le trône des Ayoubites à la milice indisciplinée des Mamlouks.

Louis IX et ses compagnons d'infortune attendaient, dans la plus grande inquiétude, l'influence que cet événement allait exercer sur leurs destinées. Ils ne furent pas médiocrement surpris, lorsqu'après la première explosion de leur fureur, les émirs révoltés se rendirent auprès d'eux et se montrèrent disposés à les traiter avec modération. Quelques historiens ont même avancé que le trône d'Égypte fut alors proposé à saint Louis; mais rien n'autorise à admettre cette circonstance comme vraie. Quoi qu'il en soit, la sultane Chegger-Eddour, qui avait montré tant de sagesse à la mort de Malek-Saleh, fut nommée reine d'Égypte, fait inouï jusqu'alors et sans précédent dans l'histoire de l'islamisme. Dans une réunion générale des émirs, où chacun soutint son opinion avec violence, il fut décidé que la paix serait accordée aux Chrétiens à peu près aux mêmes conditions qu'avait stipulées Almoadan. Mais, quand il s'agit de jurer l'observation du traité, un nouvel incident vint remettre tout en question. Louis refusa de prononcer la formule du serment qu'on exigeait de lui, parce qu'il la trouvait contraire à la majesté royale. Les émirs, furieux de cette résistance, menacèrent de nouveau les Chrétiens de

la mort ou d'une prison perpétuelle. Les barons et les ecclésiastiques se réunirent alors pour conjurer le roi de bannir ses scrupules et de prononcer le serment exigé; mais il leur déclara que rien ne pourrait le mettre en opposition avec sa conscience, et les émirs, admirant sa fermeté, finirent par se contenter de sa parole.

La plus grande confusion régna dans Damiette pendant la nuit qui précéda sa reddition. Plusieurs croisés, indociles aux ordres du monarque, annoncèrent qu'ils se défendraient plutôt que d'ouvrir leurs portes aux infidèles. Ils aimaient mieux, disaient-ils, périr en combattant glorieusement, que d'être lâchement égorgés par des barbares vainqueurs. Ce ne fut qu'après des efforts répétés que les envoyés de saint Louis parvinrent à leur faire comprendre que toute résistance serait désormais inutile et ne servirait qu'à aggraver la situation de leur roi. La ville fut donc évacuée. La reine et tous les Francs renfermés dans Damiette, excepté les malades, s'embarquèrent sur des vaisseaux génois. Aussitôt après leur départ, les Musulmans se précipitèrent dans la place, comme si la victoire leur en eût ouvert les portes, pillèrent les églises et les maisons, et massacrèrent les malades. Un instant ils eurent la pensée de rompre le traité conclu avec saint Louis. L'ordre fut même donné aux galères qui portaient les prisonniers de remonter vers Fareskour. Heureusement un des

émirs représenta aux autres que non-seulement ils allaient se déshonorer en massacrant des ennemis sans défense, mais encore se priver du prix de leur rançon. L'avarice fit taire le fanatisme et la cruauté. Les captifs furent amenés à Damiette, où ils comptèrent aux vainqueurs la somme convenue pour leur mise en liberté. Ainsi fut accompli le traité, et le roi de France, avec les débris de son armée, s'embarqua pour Ptolémaïs.

Les souffrances que les Chrétiens avaient endurées dans leur captivité les avaient tellement affaiblis, que leurs corps étaient décharnés et leur courage tout à fait anéanti. Sans argent, sans vêtements, ils durent solliciter de la charité des habitants de Ptolémaïs les choses indispensables aux premiers besoins de la vie. Une maladie épidémique, résultat de la misère, en conduisit plusieurs au tombeau, et les autres, s'étant embarqués pour l'Occident, périrent presque tous en mer. Louis, ne pouvant se décider à retourner sans gloire dans sa patrie, resta à Ptolémaïs avec un très-petit nombre de chevaliers fidèles. Au milieu des pénibles réflexions que lui suggérait la déplorable issue de son entreprise, il reçut une lettre de sa mère, qui lui apprenait la consternation qu'avait causée en France la nouvelle de sa captivité; elle lui annonçait en même temps que son royaume était menacé par le roi d'Angleterre, et le suppliait de hâter son retour. Incertain sur le

parti qu'il devait prendre, saint Louis assembla un conseil composé de ses deux frères, des barons et des seigneurs restés avec lui. Tous, excepté le comte de Jaffa et le sire de Joinville, l'engagèrent à quitter la Palestine. Le roi demanda quelques jours pour réfléchir, et, les ayant réunis le dimanche suivant, il leur annonça son intention de prolonger son séjour en Terre-Sainte, pour sauver le reste des Chrétiens encore dans les fers, et laissa à chacun d'eux la liberté de partir s'il le jugeait convenable. Ses frères et plusieurs chevaliers acceptèrent la proposition, et s'embarquèrent en laissant le pieux monarque occupé du soin de mettre les colonies chrétiennes en état de défense. Heureusement, depuis la révolution consommée à Fareskour, la division n'avait cessé de régner parmi les Musulmans. La sultane Chegger-Eddour avait été forcée, par la révolte des Mamlouks, d'abdiquer le trône d'Égypte. Cette milice turbulente donnait chaque jour à l'Égypte un nouveau sultan, qu'elle déposait le lendemain. Les Mamlouks étaient des Tatars, achetés, encore enfants, à des marchands de Syrie, et élevés dans les camps et le palais des sultans; leur création fut due aux descendants efféminés des compagnons de Saladin, qui, amollis par le luxe et le climat, étaient incapables de résister à la fleur de la chevalerie chrétienne. Plus d'une fois ces esclaves leur procurèrent la victoire; mais ils ne

tardèrent pas à donner un nouvel exemple du danger des bandes prétoriennes, et la violence de ces hommes féroces, qu'on avait déchaînés contre les Français, s'était tournée contre leurs bienfaiteurs. Quand ils eurent forcé Chegger-Eddour à descendre du trône, ils se divisèrent eux-mêmes en deux factions, dont chacune prétendait imposer à l'Égypte un sultan de son choix. Au milieu de ces fluctuations intérieures qui favorisaient son ambition, le sultan d'Alep et de Damas, de la race des Ayoubites, proposa à saint Louis de s'unir à lui pour marcher contre le Kaire. Mais tel était le respect du roi pour sa parole, qu'il répondit qu'il ne ferait jamais la guerre aux Égyptiens tant qu'ils observeraient eux-mêmes le traité. En même temps il envoya un ambassadeur au Kaire pour demander la restitution des têtes des Francs plantées sur les créneaux de la ville, et l'élargissement de tous les Chrétiens qui étaient encore dans les fers, déclarant aux émirs que, s'ils ne tenaient pas ces dernières conditions du traité, il serait forcé de recourir aux armes. Plus de deux cents chevaliers furent aussitôt rendus à la liberté; cependant il en resta encore un grand nombre en captivité (1251).

Telle était alors la situation de l'Europe, que Louis avait peu de secours à espérer des puissances chrétiennes en général, sans même en excepter la France. Plusieurs chevaliers vinrent

cependant le rejoindre à diverses époques. L'empereur d'Allemagne, Frédéric II, laissa en mourant une somme considérable pour subvenir aux frais de la guerre sainte. Henri III, roi d'Angleterre, avait pris la croix, mais il ne s'embarqua jamais pour la Palestine; il pensait plutôt à reconquérir la Normandie. En France, une lettre de saint Louis, rapportée par ses frères et lue publiquement dans les églises, fit une telle impression sur tous les esprits, que la multitude, toujours prompte à s'enflammer, crut qu'à défaut de la noblesse, c'était elle qui était appelée à délivrer le Saint-Sépulcre. A la voix d'un enthousiaste qu'on appelait *le Maître de Hongrie,* on vit les bergers et les laboureurs quitter leurs travaux, et, prenant le nom de *Pastoureaux,* se diriger par troupes nombreuses vers les ports du midi de la France pour s'y embarquer. Mais, en route, ils se livrèrent à tant de désordres, que l'autorité civile fut obligée de leur donner la chasse et de les disperser.

En Palestine, le dévouement de saint Louis ne se refroidissait pas; mais le petit nombre de chevaliers qui étaient restés avec lui mettaient leurs services à un très-haut prix, et son trésor épuisé ne lui permettant pas de faire d'enrôlements, il lui était impossible d'entreprendre aucune expédition importante. La circonstance d'une ambassade envoyée par le Vieux de la Montagne au roi chrétien,

est assez singulière pour que nous n'omettions pas de la rapporter. Le prince des Assassins lui faisait demander pourquoi il n'avait pas recherché son amitié en lui envoyant des présents, comme l'avaient fait plusieurs grands monarques. Louis IX, avant de lui donner une réponse, voulut consulter les grands-maîtres des Templiers et des Hospitaliers. Quand les chefs de ces deux Ordres puissants se trouvèrent en présence des ambassadeurs, ils leur adressèrent de vifs reproches sur l'audace de leur maître, et les menacèrent de l'en faire repentir, s'il ne se hâtait lui-même d'offrir des présents au roi de France. Cette réponse, rapportée au Vieux de la Montagne, l'intimida tellement, qu'il envoya, peu de temps après, à saint Louis, les présents les plus riches, avec une chemise et un anneau, comme gage de son éternelle amitié.

Cependant le sultan de Damas, qui avait commencé la guerre contre l'Égypte, recherchait l'alliance de Louis par tous les moyens possibles. Il promettait, en retour de cette alliance, la cession du royaume de Jérusalem. Le monarque chrétien, accompagné de ses chevaliers, visitait en pèlerin les lieux rendus célèbres par les miracles de Jésus-Christ. Quand il fut arrivé à Nazareth, le sultan l'invita à se rendre dans la sainte cité. Le roi paraissait assez disposé à accepter l'invitation; mais les barons l'en détournèrent, en lui rappelant que ce n'était point en pèlerins, mais en

conquérants, que des guerriers chrétiens devaient entrer dans la Ville-Sainte. Les négociations avec le sultan se trouvèrent ainsi rompues. Peu de temps après, les émirs du Kaire, pressés par les instances de saint Louis, consentirent à rendre tous les prisonniers qui gémissaient encore dans les fers, ainsi que tous les enfants chrétiens élevés dans la foi musulmane. Ils lui envoyèrent même de superbes présents, parmi lesquels se trouvait un éléphant, qui, transporté en France, fut le premier qu'on y vit. Un nouveau traité fut conclu, dans lequel il fut stipulé que les croisés et les Mamlouks se réuniraient pour combattre le sultan de Damas et ses alliés. Louis se rendit alors à Jaffa, où la réunion des deux armées devait avoir lieu. Après y avoir attendu inutilement les Mamlouks pendant près d'une année, il apprit enfin que le calife de Bagdad était parvenu à réconcilier les adversaires, et que les Chrétiens, privés de toute alliance musulmane, allaient désormais avoir toutes les forces de l'islamisme sur les bras. A peine était-il rentré dans Ptolémaïs, que le sultan de Damas vint l'y assiéger, et menaça de mettre la campagne à feu et à sang si on ne lui payait une somme de cinquante mille besans d'or. Mais la disette le força bientôt à se retirer, et Louis s'occupa activement de fortifier Ptolémaïs et les autres villes de la Palestine qui étaient encore au pouvoir des Francs.

Tandis qu'il faisait relever les remparts de Sidon, une catastrophe inattendue vint mettre son courage et sa sensibilité à une rude épreuve. Les ouvriers occupés aux travaux furent surpris par les Turcomans, tribu nomade et barbare, qui se précipitèrent dans la ville et en massacrèrent tous les habitants. Ils se dirigèrent ensuite sur Panéas, où saint Louis les atteignit et les mit en déroute. Après sa victoire, Louis revint à Sidon; mais son cœur fut péniblement affecté en voyant, le long de la route, les corps des malheureux Chrétiens que les Turcomans avaient dépouillés après les avoir égorgés. La chaleur commençant à les faire tomber en putréfaction, le roi ordonna à ses soldats et aux ecclésiastiques qui l'accompagnaient d'ensevelir ces tristes restes. Mais, comme chacun s'en éloignait, à cause de l'odeur infecte qu'ils exhalaient, il descendit lui-même de cheval, et prenant un de ces cadavres dans ses bras : « Ne refusons pas, s'écria-t-il, un peu de terre à ces martyrs de la foi. » Un tel exemple réveilla la charité de ses compagnons, et les derniers devoirs furent rendus à ces restes mutilés.

Louis resta à Sidon jusqu'à ce que les fortifications en fussent rétablies. Ce fut dans cette ville qu'il reçut une nouvelle qui imprima une tout autre direction à ses idées (1253). Un jour, le légat du pape étant venu lui annoncer, la tristesse peinte sur le visage, qu'il avait quelque chose à lui

révéler, le monarque le fit passer dans sa chapelle, où le prélat lui apprit, avec de grands ménagements, la mort de sa mère. Louis poussa d'abord un grand cri et fondit en larmes; mais il se remit bientôt : il s'agenouilla devant l'autel, et s'écria qu'il devait se soumettre au décret de Dieu, qui avait jugé à propos d'appeler auprès de lui la mère qu'il avait tant aimée. Puis, renvoyant le légat, il resta seul avec son confesseur pour réciter les prières des morts, et ne voulut voir personne pendant deux jours.

En l'absence de son fils, la reine Blanche supportait seule, en quelque sorte, le poids des affaires du royaume. Sa mort imposait donc au pieux monarque l'obligation de repasser promptement en Europe; mais avant de rien décider, il voulut avoir l'avis de ses barons et de son clergé : tous lui conseillèrent de hâter son départ. Dès lors, malgré tout le regret qu'il éprouvait de n'avoir pu pénétrer jusqu'à Jérusalem et de retourner sans gloire dans sa patrie, il se décida, après trois ans de séjour à Ptolémaïs, à quitter la Palestine, et s'embarqua le 25 avril 1254, emmenant avec lui la reine, trois enfants qu'il avait eus en Orient, et tous ses chevaliers, à l'exception de cent, qu'il laissa sous le commandement de Godefroy de Sargines. Dans la traversée, la flotte fut assaillie par une violente tempête, qui lui fit courir de grands dangers; l'effroi était à bord de tous les

vaisseaux ; mais Louis, par sa résignation calme et religieuse, rendit la sécurité à tout le monde. Enfin, après deux mois de navigation, on aborda aux îles d'Hières. Aussitôt après le débarquement, le roi se mit en route pour Paris ; avant d'y entrer, il se rendit à Saint-Denis pour y déposer l'oriflamme et rendre des actions de grâces au patron de la France (5 septembre). Le lendemain, accompagné du clergé et de la noblesse, il fit son entrée dans sa capitale, d'où il était parti depuis plus de cinq ans.

Les Chrétiens d'Asie, abandonnés à eux-mêmes, ne gardèrent pas longtemps le souvenir des vertus dont saint Louis leur avait donné l'exemple. Des dissensions sanglantes éclatèrent entre les Vénitiens et les Génois, qui se disputaient la prépondérance commerciale à Ptolémaïs et dans les autres ports de la Syrie. L'esprit de discorde s'empara aussi des Templiers et des Hospitaliers, et ces deux Ordres militaires ne craignirent pas de faire servir à des luttes intestines, les armes qu'ils n'auraient dû employer que contre les ennemis de la foi. Heureusement pour les colonies chrétiennes, la division régnait aussi parmi les Musulmans. Les milices mamloukes, en défaisant le lendemain le sultan qu'elles avaient proclamé la veille, faisaient passer la malheureuse Égypte par toutes les pha-

ses de l'anarchie. Chegger-Eddour, après avoir fait assassiner Ybek, son époux, qu'elle avait fait asseoir sur le trône et auquel elle ne pouvait pardonner de lui avoir donné une rivale, fut immolée elle-même par une populace furieuse, qui jeta son cadavre nu dans les fossés de la citadelle du Kaire, où il fut dévoré par les chiens (1257). Un fils d'Ybek, âgé de quinze ans seulement, régnait sur l'Égypte, lorsque les Tatars-Mogols, qui venaient de s'emparer de Bagdad, s'avancèrent vers la Syrie sous la conduite d'Houlakou, petit-fils du fameux Djengis-Khan, et frère de l'empereur mogol Mongou-Khan. Après s'être rendu maître de l'Irak, de Mossoul, d'Alep et de Damas, ce chef de peuplades barbares envoya au Kaire un de ses officiers porteur d'un manifeste plein d'orgueil et d'arrogance (1258). Les Mamlouks, prévoyant qu'un souverain enfant serait incapable de les défendre contre l'invasion de conquérants qui venaient de faire leurs preuves en Asie, déposèrent le jeune sultan pour élire à sa place l'émir Kottouz, que recommandaient ses lumières et sa bravoure. Les Chrétiens ne virent pas sans satisfaction un peuple aussi puissant que les Tatars-Mogols près d'écraser leurs plus implacables ennemis. Ils allèrent même jusqu'à proposer une alliance à Houlakou ; mais celui-ci, rappelé en Perse par la mort de Mongou-Khan, se replia avec le gros de ses soldats pour aller prendre

possession de l'héritage impérial, et ne laissa en Syrie que dix mille cavaliers sous les ordres de son lieutenant Kerbogha. Le nouveau chef, prétextant que quelques villages soumis aux Tatars avaient été pillés par les Chrétiens, porta la guerre en Palestine et menaça Ptolémaïs. A la vue de leurs campagnes dévastées, les Francs désespérés n'entrevirent pas d'autres moyens de salut, que de s'allier de nouveau avec le sultan du Kaire. Les Mamlouks s'avancèrent en hâte, et, réunis aux croisés, ils engagèrent le combat contre les troupes de Kerbogha à Ain-el-Gâlout, en Palestine. Une horrible mêlée s'ensuivit ; les Tatars suppléèrent au nombre par leur valeur, et, plutôt que de se rendre, ils se firent tuer jusqu'au dernier. Kerbogha resta au nombre des morts, et son fils fut emmené comme esclave. Les bagages des Tatars, les richesses de leur camp, offrirent aux vainqueurs un butin immense (1260).

Les Mamlouks, après cette victoire, firent essuyer à leurs alliés les plus dures persécutions. Le sultan Kottouz, qui voulut se montrer fidèle observateur du traité et réprimer la fureur de ses soldats, périt assassiné par l'émir Beybars-Bondokdar, qui, feignant de saisir sa main pour la baiser, lui plongea son yataghan (poignard) dans le cœur, et se fit proclamer à sa place. Les Chrétiens éprouvèrent bientôt les funestes effets de ce changement. L'émir parvenu entra en Palestine à

la tête d'une armée nombreuse, et se dirigea sur Nazareth. Les Francs, effrayés de ses menaces, lui demandèrent la paix. Beybars rejeta leurs propositions, et fit mettre le feu à la principale église de Nazareth; puis parcourant la contrée, le fer et la flamme à la main, il arriva sous les murs de Ptolémaïs avec toutes ses forces (1263). Les Génois, dont il avait acheté la trahison, devaient assiéger la ville par mer tandis qu'il l'assiégerait par terre; mais, soit repentir, soit lâcheté, ses auxiliaires lui firent défaut; et le sultan, forcé de se retirer, tourna sa fureur contre Césarée et Arsouf, qu'il prit et dont il massacra les habitants. Après avoir partagé les conquêtes qu'il venait de faire entre ses émirs, Beybars retourna au Kaire, où il reçut des ambassadeurs de France et d'Espagne qui venaient lui demander la paix pour les Chrétiens d'Orient. Cette démarche ne servit qu'à flatter sa vanité et à lui faire croire qu'on le redoutait. Aussi répondit-il à ces propositions de paix par un refus formel (1265).

Toujours plein de haine pour les Chrétiens, qu'il avait juré d'exterminer, le sultan ne tarda pas à repasser le désert et à venir ravager le territoire de Tyr, de Tripoli et de Ptolémaïs. Il mit le siége devant Sephed, forteresse située à quinze lieues de Ptolémaïs et appartenant aux Templiers. Après une opiniâtre résistance, il parvint à la réduire. Un des articles de la capitulation portait

que la garnison aurait la vie sauve ; à peine eut-elle quitté la ville, que les Mamloucks, accoutumés à se jouer de leur parole, violèrent leurs promesses à son égard ; les Chrétiens qui refusèrent d'embrasser l'islamisme furent impitoyablement massacrés ou chargés de chaînes. Le roi d'Arménie, que Beybars accusait d'avoir appelé les Tatars en Syrie, éprouva ensuite la colère de ce redoutable ennemi ; il fut vaincu, sa capitale prise, et les Mamlouks retournèrent en Égypte chargés d'un précieux butin. Mais toutes ces victoires ne satisfaisaient pas l'ambition du sultan du Kaire ; il avait résolu de porter le dernier coup aux colonies chrétiennes, et, pour y parvenir, il imposa à chacun de ses sujets une taxe destinée aux frais d'une guerre à laquelle les Musulmans donnaient aussi le nom de *Sainte* (1266). Ptolémaïs vit une seconde fois le farouche conquérant devant ses remparts ; puis il se retira tout à coup pour conduire ses troupes devant Jaffa, dont il s'empara. Le château de Karak et plusieurs autres forteresses tombèrent aussi en son pouvoir. Peu de temps après, il envahit la principauté d'Antioche, que sa position avait préservée jusqu'alors des calamités de la guerre, et surprit la capitale mal défendue par son patriarche. Quand il en fut maître, il l'abandonna au pillage et à la brutalité de ses soldats, et la première conquête des Chrétiens fut dépeuplée par le massacre de

dix-sept mille et la captivité de cent mille habitants. Après cette œuvre de destruction, Beybars adressa au comte de Tripoli, auquel appartenait la principauté, une lettre dans laquelle il décrivait, avec une sorte de forfanterie, les actes de barbarie dont la malheureuse ville avait été victime.

Cependant la suspension des troubles qui, depuis si longtemps, désolaient la chrétienté, permit au pape Clément IV de s'occuper des Chrétiens de la Palestine. Charles d'Anjou, frère de Louis IX, à qui le pape avait donné la couronne des Deux-Siciles, promit de seconder ses efforts pour la croisade. Clément, dans sa sollicitude pour les colonies chrétiennes, n'implora pas seulement le secours des princes ses tributaires, il s'adressa encore au nouvel empereur de Byzance. L'empire latin avait cessé d'exister. Baudouin II, après avoir régné trente-sept ans, s'était vu forcé d'abandonner une troisième fois sa capitale pour céder le trône à Michel Paléologue, le plus illustre des Grecs par son mérite et par sa naissance; et cet empereur mendiant errait de cour en cour, renouvelant ses sollicitations, qui n'étaient plus accueillies qu'avec une insultante pitié. Michel, en prenant possession de l'héritage de Baudouin, s'était engagé, pour apaiser le pontife romain, à reconnaître la suprématie de l'Église latine, et à secourir les Chrétiens d'Orient. C'était l'exécution

de cette promesse que le pape réclamait alors; mais Michel Paléologue se montrait peu disposé à tenir son engagement. D'un autre côté, le jeune Conradin s'apprêtant à disputer la couronne des Deux-Siciles au duc d'Anjou, celui-ci se trouva dans l'impossibilité de répondre aux instances du souverain pontife; il se contenta d'envoyer une ambassade à Beybars pour l'engager à ménager les Chrétiens.

Mais, tandis que l'Europe s'occupait ainsi d'intérêts temporels, un seul monarque pensait à accomplir ce qu'il regardait comme le devoir d'un roi chrétien. Louis IX, depuis son retour, n'avait pas quitté la croix, et la destruction d'Antioche réveilla son zèle pour la cause du Saint-Sépulcre. Après seize ans de sagesse et de repos, il se décida à descendre une seconde fois de son trône pour entreprendre la huitième et dernière croisade. Cachant son projet à tout le monde, excepté au pape, il convoqua le grand parlement du royaume à Paris. Dès que les membres de cette auguste assemblée se trouvèrent réunis dans la salle du Louvre, où ils devaient tenir leurs séances, le pieux monarque se rendit auprès d'eux, portant la couronne d'épines, qu'il avait naguère rachetée des Vénitiens, auxquels les seigneurs latins de la Romanie, en l'absence de l'empereur Baudouin, l'avaient donnée comme garantie d'une somme de treize mille écus d'or. A la vue de ce

monument de la Passion, personne ne douta plus de son dessein. Louis, pour justifier son entreprise et engager les assistants à prendre la croix, prononça un long discours auquel les prélats et les barons ne répondirent que par le silence, et qui répandit la consternation dans le royaume. Mais rien n'était capable d'ébranler la résolution du monarque. La noblesse ne pouvant guère se dispenser de suivre son exemple, un grand nombre de chevaliers demandèrent à recevoir la croix des mains du légat du pape; mais il y en eut plusieurs qui, se rappelant les maux qu'ils avaient soufferts dans la précédente croisade, refusèrent de l'accompagner, entre autres le sire de Joinville. Le bon sénéchal désapprouvait si hautement l'entreprise, qu'il s'écriait que « ceux qui avaient conseillé au roi le voyage d'outre-mer avaient péché mortellement. » Pour subvenir aux frais de l'expédition, Louis eut recours à l'impôt qu'on appelait la capitation, et que, suivant les coutumes féodales, chaque suzerain avait le droit d'exiger de ses vassaux dans les circonstances solennelles. Le pape, de son côté, ordonna qu'une dîme serait levée pendant trois ans sur les revenus des ecclésiastiques. Quand on se fut procuré de l'argent, on traita avec la république de Gênes pour le transport de l'armée chrétienne.

Les discours des prédicateurs de la nouvelle croisade excitèrent un enthousiasme presque gé-

néral en Angleterre. Le prince Édouard, l'aîné des fils de Henri III, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs anglais et écossais, reçurent la croix des mains du légat du pape. Les rois d'Espagne et d'Aragon s'enrôlèrent aussi sous la sainte bannière, et leur exemple entraîna la fleur des chevaliers espagnols. Le roi de Naples et de Sicile faisait aussi de grands préparatifs pour accompagner son frère; mais il les interrompit tout à coup pour marcher à la rencontre du prétendant Conradin, qui s'avançait vers l'Italie à la tête d'une puissante armée. Charles le rejoignit près d'Aquila et le battit complétement. Maître de la personne de son jeune rival, il le livra à des juges complaisants qui le condamnèrent à avoir la tête tranchée: vengeance qui amoncela les haines contre lui et qui devait amener les Vêpres Siciliennes.

Louis, avant de partir pour la Terre-Sainte, voulut assurer la tranquillité de son royaume. A cet effet, il rendit plusieurs ordonnances empreintes d'un grand esprit de sagesse et de justice. Il voulut aussi mettre la dernière main à ce monument de législation qui nous est parvenu sous le nom d'*Établissements de saint Louis*, et qui servit constamment de règle à ceux qui, plus tard, s'occupèrent de réformer les lois de la France. Louis fit son testament, et confia l'administration du royaume, pendant son absence, à Matthieu, abbé de Saint-Denis, et à Simon, sire de Nesle.

son frère, le comte de Poitiers, qui devait s'embarquer avec lui, pourvut aussi à la tranquillité de ses provinces en abolissant la servitude, et en dotant ses vassaux d'institutions dont la sagesse l'a fait placer au rang des princes les plus éclairés. Pour entretenir le zèle des nobles qui se disposaient à le suivre, et pour les mettre à même de subvenir aux frais de leur voyage, Louis leur accorda une solde proportionnée à leur rang et à leurs besoins. Comme le jeune Édouard d'Angleterre ne pouvait se joindre aux croisés à cause de l'état d'épuisement auquel les guerres civiles avaient réduit le royaume de son père, le roi de France, qui connaissait sa valeur brillante et qui tenait à se l'associer, s'engagea à lui prêter soixante-dix mille livres tournois. Quand tous ces préparatifs furent achevés, Louis se rendit à Saint-Denis pour y prendre l'oriflamme, et pour placer son royaume sous la protection du patron de la France. Il fit ensuite célébrer, dans l'église de Notre-Dame, une messe solennelle à laquelle il assista les pieds nus, et portant le bourdon et la panetière; puis il quitta son palais pour aller à Vincennes, où il fit ses adieux à la reine Marguerite, qui se voyait forcée de rester en France à cause des nombreux dangers qu'elle avait courus dans la première croisade. L'infortunée princesse, comme si elle eût été avertie par un secret pressentiment, ne put s'empêcher de verser d'abon-

dantes larmes en voyant s'éloigner son époux, affaibli par une longue maladie dont il était à peine convalescent. Louis traversa son royaume pour se rendre à Aigues-Mortes, où il devait s'embarquer; il était accompagné de ses trois fils et de sa fille aînée. Il attendit pendant quelque temps l'arrivée des vaisseaux génois et des principaux seigneurs qui devaient partager avec lui les dangers de l'expédition. Enfin, le 4 juillet 1270, l'armée, forte de six mille cavaliers et de trente mille hommes d'infanterie, se trouvant réunie, la flotte mit à la voile; elle entra, quatre jours après, dans la rade de Cagliari. On tint alors un dernier conseil afin d'arrêter définitivement sur quel point on irait débarquer pour attaquer les Sarrasins. Il fut décidé qu'on se dirigerait sur Tunis. L'opinion répandue alors que cette ville renfermait d'immenses trésors, et l'espérance de les partager, firent aisément agréer aux soldats ce prélude de leur pèlerinage. Louis, dans l'espoir de faire recevoir le baptême à un prince chrétien, adopta la décision avec enthousiasme, et ordonna de cingler immédiatement vers la côte occidentale de l'Afrique.

La flotte chrétienne quitta la rade de Cagliari, et, trois jours après, elle était en vue de Tunis. A son approche, les habitants de la côte, effrayés, s'enfuirent dans la ville, et toutes les embarcations rentrèrent dans le port. Le lendemain l'ar-

née opéra son débarquement, après avoir vu s'éloigner une foule d'hommes armés accourus pour la repousser, et qui n'essayèrent même pas de l'attaquer. Aussitôt à terre, les croisés prirent possession de la contrée, et s'emparèrent des tours qui défendaient la ville, ainsi que du château situé sur l'emplacement de Carthage. Au lieu de trouver un prosélyte, saint Louis ne trouva dans le roi de Tunis qu'un ennemi irrité et décidé à se défendre. Ce prince lui envoya des ambassadeurs pour se plaindre de ce qu'il avait envahi son territoire, et pour le menacer, s'il ne se retirait promptement, d'aller à sa rencontre à la tête de plus de cent mille hommes. L'armée chrétienne, obligée de rester sur la défensive jusqu'à l'arrivée de Charles d'Anjou, se trouva bientôt dans une situation difficile. Elle n'était pas seulement menacée par l'armée tunisienne, qui lui était de beaucoup supérieure en nombre; de nouveaux ennemis accouraient encore de l'Égypte pour se mesurer avec elle : c'étaient les soldats de Beybars que le roi de Tunis avait appelés à la défense de l'islamisme. Toutefois ce n'était pas la réunion des troupes musulmanes qui devait opérer la ruine des croisés. Accablés par la chaleur du climat d'Afrique, manquant d'eau au milieu de sables brûlants, et n'ayant pour toute nourriture que de la viande salée, ils ne tardèrent pas à être en proie aux ravages d'une dyssenterie qui fut suivie de la

peste. Ils périssaient chaque jour par centaines, et le nombre des morts devint si considérable, qu'on ne pouvait suffire à les enterrer. Une des premières victimes du terrible fléau fut le duc de Nevers, fils du roi, que Louis affectionnait beaucoup, parce qu'il était né à Damiette durant sa captivité. A peine le jeune prince avait-il rendu le dernier soupir, que son père lui-même fut atteint de la maladie, et le camp n'offrit plus bientôt que le spectacle du deuil et de la mort.

Cependant chacun oublia ses souffrances pour ne s'occuper que de la maladie du roi. La fièvre l'eut bientôt affaibli au point de faire perdre l'espoir de conserver ses jours. Ce bon prince, sentant sa fin approcher, voulut consacrer ses derniers instants au bonheur de la France et aux devoirs d'un chrétien. Il fit venir dans sa tente son fils Philippe, auquel il adressa les plus touchantes recommandations sur les obligations qu'il allait contracter envers la France en montant sur le trône, et sur les vertus qu'il devait pratiquer comme monarque et comme chrétien. Le prince écouta les instructions paternelles avec émotion et en fondant en larmes. Après s'être adressé à son fils, Louis voulut aussi faire ses adieux à sa fille, et il lui parla avec la même tendresse et la même sollicitude pour son bonheur futur. Les ambassadeurs grecs ayant été admis en sa présence, il leur dit qu'il faisait des vœux pour que l'Église de Constan-

tinople fût un jour réunie à celle de Rome. Après cette entrevue, il ne reçut plus personne que son confesseur. A mesure que la mort approchait, sa ferveur religieuse augmentait. Enfin il expira le 25 août 1270, à trois heures après midi.

Tandis que les croisés étaient occupés de la mort de leur chef et de leur père, le bruit des trompettes guerrières leur annonça enfin le débarquement du roi des Deux-Siciles à la tête de sa chevalerie. Comme personne ne s'avança au-devant d'un secours attendu depuis si longtemps, un triste pressentiment s'empara du prince. Quittant aussitôt son armée, il s'élança vers la tente de son frère, qu'il trouva étendu sur un lit de cendres. Il se jeta à ses pieds et les baigna de ses larmes. Après les premiers instants donnés à la douleur, Philippe envoya des députés en France pour confirmer les régents du royaume dans leur charge, et pour faire connaître son intention de marcher sur les traces de son père. Le roi des Deux-Siciles prit alors le commandement de l'armée pour repousser les attaques des Sarrasins. Après deux combats, dans lesquels ils furent vaincus, le roi de Tunis demanda la paix. Elle lui fut accordée, à condition qu'il paierait deux cent dix mille onces d'or, qu'il cèderait aux Chrétiens un point de son territoire où ils pussent fonder un établissement, et qu'il rendrait tous les prisonniers qui étaient en son pouvoir. Il s'engagea, en outre, à payer l'arriéré

du tribut dû à la Sicile par les rois de Tunis, et à le doubler pour l'avenir. A la nouvelle de ce traité, qui compromettait, selon lui, la cause de l'islamisme, le sultan du Kaire ne put contenir son indignation. Un sentiment semblable éclata parmi quelques chefs de l'armée chrétienne. Le jeune Édouard d'Angleterre, qui venait d'aborder en Afrique à la tête de mille chevaliers, regarda la paix comme tellement honteuse, qu'il se retira dans sa tente, et refusa de prendre aucune part aux délibérations du conseil. Il fut ensuite décidé que l'armée quitterait le climat meurtrier de l'Afrique pour aller passer l'hiver en Sicile, et que, au printemps, on se dirigerait vers la Palestine. Mais, arrivé à Trapani, le roi Philippe annonça sa résolution de retourner en France. Dès lors tous les croisés se séparèrent en faisant le serment de se réunir quatre ans plus tard. Le roi et la reine de Navarre moururent en Sicile. Philippe fit voile pour la France au mois de janvier 1271. Dans la traversée, il perdit sa jeune épouse, en sorte qu'il débarqua sur la terre de France, suivi des cercueils de son père, de son frère et de sa femme. Peu de temps après, le comte et la comtesse de Poitiers augmentèrent le nombre des membres de la famille royale auxquels l'expédition coûta la vie. Un grand nombre de chevaliers furent victimes, même en Europe, de la funeste maladie dont ils avaient rapporté le germe. Philippe, de retour à

Paris, se rendit processionnellement à Saint-Denis, portant sur ses épaules les dépouilles mortelles de son père, et fit célébrer ses funérailles avec la pompe la plus solennelle.

Ce ne fut pas seulement en France et dans les États européens que la mort de saint Louis répandit le deuil et la consternation; elle fut aussi pour la Palestine un sujet d'effroi et de désespoir. En le perdant, les Chrétiens d'Orient perdirent le dernier de ces héros que la Providence semblait avoir créés pour la délivrance des saints lieux, et quand il eut cessé d'exister, ils virent s'éteindre tout à fait le feu des croisades, qui avait si longtemps brillé du plus vif éclat. De tous les princes qui avaient juré de reprendre la croix en se séparant en Sicile, Édouard d'Angleterre fut le seul qui tint sa promesse; mais le petit nombre de guerriers qu'il emmena avec lui ne lui permit pas de rendre de grands services à la cause des Chrétiens. A la tête de sept mille soldats environ, auxquels se joignirent les Templiers et les Hospitaliers, le futur conquérant du pays de Galles et de l'Écosse s'avança jusqu'à Nazareth, qu'il surprit et dont il massacra les habitants pour venger le pillage et l'incendie de l'église de cette ville par le sultan Beybars. Après cette victoire inutile, Édouard retourna à Ptolémaïs, où il entra en négociation avec l'émir de Jaffa. Ce fut dans cette ville qu'il faillit, on ne sait pour quel motif, être

la victime d'un des émissaires fanatiques du Vieux de la Montagne. Le poignard de l'assassin était près de lui percer le cœur, lorsque la force et l'adresse du prince le débarrassèrent de son ennemi, qu'il étendit à ses pieds, après lui avoir arraché son arme; mais dans la lutte qu'il fut obligé de soutenir, il se fit une blessure au front. Comme le poignard était empoisonné et que la blessure pouvait devenir mortelle, quelques historiens ont avancé que la plaie fut sucée par son épouse, qui donna ainsi un grand exemple d'amour conjugal. D'autres ont prétendu qu'il fut guéri par l'habileté d'un médecin. Quoi qu'il en soit, dès qu'Edouard fut guéri, il conclut avec le sultan du Kaire une trêve de dix ans, et quitta la Syrie, après avoir rivalisé de gloire avec son oncle Richard. Il revint en Angleterre, où il arriva pour succéder à son père Henri III, mort pendant son absence.

Les Chrétiens de la Palestine s'abandonnèrent encore à l'espérance, lorsque Thibaut, archevêque de Liége, qui depuis longtemps résidait parmi eux, fut élevé au trône de saint Pierre. Thibaut, que la nouvelle de son élection trouva encore en Orient, ne fut pas plutôt de retour en Europe, qu'il persuada au roi de France d'envoyer en Palestine des secours en hommes et en argent; il obtint aussi des villes maritimes de l'Italie quelques vaisseaux et un petit nombre de soldats. Mais la mesure la plus favorable aux colonies chrétien-

mes, fut la convocation à Lyon d'un concile qui s'ouvrit avec la plus grande solennité, et auquel assistèrent plus de mille évêques ou archevêques, les envoyés des empereurs d'Allemagne et de Constantinople, des rois de France et de Chypre, du grand kan des Tatars-Mogols, et de tous les princes et barons de la chrétienté (1274). Il fut décidé qu'on entreprendrait une nouvelle croisade; plusieurs décrets furent même rendus pour qu'elle eût lieu promptement. Mais l'enthousiasme pour les guerres d'outre-mer était passé. Le concile fut à peine dissous, qu'on oublia tout à fait ses décrets.

Cependant l'ambitieux et infatigable Beybars, ne pensant qu'à augmenter sa puissance, menaçait chaque jour Ptolémaïs, la seule place importante qui fût encore au pouvoir des Latins orientaux, et dont ils avaient fait leur métropole depuis la perte de Jérusalem. Après l'avoir ornée de bâtiments vastes et solides, ils l'avaient environnée d'un double mur, et avaient construit un port artificiel. Des fugitifs et de nouveaux pèlerins augmentaient tous les jours la population. Durant les suspensions d'hostilités, sa position favorable au commerce attirait les marchands d'Orient et d'Occident, et on trouvait dans ses marchés les productions de tous les climats. Beybars se disposait à en faire le siége, et à renouveler ensuite ses attaques contre l'île de Chypre, qu'il n'avait pu

soumettre jusqu'alors, lorsqu'il fut surpris par une maladie qui le conduisit au tombeau (1277). Ainsi s'éteignit le génie conquérant de ce chef des mamlouks baharites. Son règne fut remarquable par d'éclatants désastres et par des succès plus éclatants encore. Plusieurs historiens contemporains ont comparé ce sultan à César pour la bravoure, à Néron pour la méchanceté.

A Beybars succéda Kalaoun, qui n'était pas animé d'une moindre haine contre les Chrétiens. Son règne débuta par une victoire signalée qu'il remporta sur les Tatars, qui, unis aux Arméniens et aux Géorgiens, avaient reparu dans la Syrie. Les Chrétiens, craignant que cette victoire n'augmentât sa cruauté et sa puissance, lui firent proposer la paix. Kalaoun consentit à leur accorder une trêve; puis il tourna ses armes contre le roi d'Arménie, qu'il soumit tout à fait, et auquel il imposa un tribut (1278). Guidé par une politique habile, le sultan du Kaire entretint ensuite des relations avec plusieurs cours de l'Europe, notamment avec celle d'Espagne, et eut auprès de ces diverses cours des chargés d'affaires qui l'instruisaient de tout ce qui se faisait en faveur des colonies chrétiennes. A cette époque, il existait trois prétendants au trône de Jérusalem : le roi de Chypre, le roi de Sicile, et Marie d'Antioche, fille d'Isabelle. Cette circonstance est au moins singulière dans un temps où les possessions chrétiennes en Asie

se réduisaient en quelque sorte à la seule ville de Ptolémaïs. Après plusieurs trêves, que Kalaoun trouvait toujours le moyen de rompre sous un prétexte quelconque, il résolut enfin de diriger tous ses efforts contre le dernier boulevard des Latins. Toutefois, il voulut auparavant s'emparer de la ville de Tripoli, devant laquelle il vint mettre le siége (1280). Il fut secondé dans son entreprise par les divisions qui régnaient entre les habitants, et par la mort du prince Bohémond. Après trente-cinq jours de la plus héroïque résistance, la garnison fut obligée de capituler. Le carnage qui suivit l'entrée des Musulmans dans Tripoli fut horrible. Sept mille Chrétiens tombèrent sous le fer des vainqueurs, la ville fut brûlée et rasée, et une nouvelle cité s'éleva par les ordres du sultan sur les ruines de l'ancienne.

Rien ne s'opposant plus à la marche de Kalaoun sur Ptolémaïs, il se mit en route avec son armée. Les habitants, effrayés à son approche, envoyèrent auprès de lui des députés pour demander le renouvellement de la trêve. Kalaoun, jugeant sans doute que le moment n'était pas encore favorable pour commencer le siége, consentit à leur demande; mais cette paix ne devait avoir qu'une durée très-éphémère, et le sultan du Kaire allégua pour prétexte de sa rupture le refus que fit le légat du pape de lui donner satisfaction au sujet de dix-neuf marchands musulmans qui avaient été

dépouillés et pendus par les Chrétiens. Dès lors, il fut inébranlable dans sa résolution de s'emparer d'une ville dont il méditait la conquête depuis si longtemps, et ne s'occupa plus que des préparatifs de son expédition. Les habitants, prévoyant leur ruine prochaine, si l'on ne venait à leur aide, écrivirent au pape pour implorer son secours. Celui-ci leur envoya seize cents hommes indisciplinés, qui ne servirent qu'à augmenter le désordre et la confusion qui régnaient déjà dans la ville. Dans une incursion qu'ils firent sur le territoire musulman, pour suppléer au défaut de paye par le pillage, ces aventuriers, indignes de porter la croix, commirent tant de dégâts, que Kalaoun jura d'en tirer vengeance. Les malheureux Chrétiens, voyant qu'ils n'avaient plus rien à attendre de l'Occident, voulurent essayer de fléchir le courroux du sultan. Ils lui envoyèrent des députés chargés de lui offrir des présents et de lui promettre la punition des coupables. Kalaoun se montra inflexible, et dès que les ambassadeurs eurent rapporté sa réponse à Ptolémaïs, les Latins, exhortés par le légat du pape, ne songèrent plus qu'à mettre la place en état de défense. Heureusement le roi de Chypre arriva, dans cette circonstance, à la tête de cinq cents chevaliers. Après avoir reçu ce renfort, la garnison s'éleva à neuf cents chevaux et à dix-huit mille fantassins. Cette armée, partagée en quatre divisions, fut

placée sous le commandement des guerriers les plus renommés, et un conseil composé de huit membres fut chargé de gouverner la ville.

Cependant Kalaoun, épuisé par une maladie de langueur, mourut avant d'avoir pu mettre à exécution son projet favori (1290); mais en mourant il fit jurer à Khalil, son fils et son successeur, de continuer l'entreprise qu'il méditait contre les Chrétiens. Le jeune sultan ne se montra que trop fidèle aux instructions paternelles. Il s'avança bientôt à la tête de soixante mille hommes d'infanterie. Arrivée dans la plaine de Ptolémaïs, son armée forma une ligne de plusieurs lieues, s'étendant depuis la mer jusqu'aux montagnes. Plus de trois cents machines de guerre furent amenées sous les remparts. A la vue d'armements aussi formidables, les chefs chrétiens les plus expérimentés désespérèrent de défendre la ville. Le grand-maître des Templiers, ayant pris le consentement de ses collègues, se rendit alors à la tente de Khalil, et lui demanda la paix, en exagérant les moyens de défense de Ptolémaïs. Le sultan y consentit, à condition que chaque habitant lui paierait un denier de Venise, et le grand-maître satisfait retourna dans la ville; mais à peine eut-il fait connaître le résultat de sa mission, que la multitude s'assembla tumultueusement, cria à la trahison, et déclara qu'elle se défendrait jusqu'à la dernière extrémité; l'enthousiasme et le déses-

poir ranimèrent le courage des chefs. Les Sarrasins, de leur côté, se préparèrent à donner l'assaut; leurs nombreuses machines battirent les murailles en brèche le jour et la nuit. Dans les premiers temps, les assiégés opposèrent la plus héroïque résistance; ils firent plusieurs sorties où ils eurent constamment l'avantage, et les grêles de traits qu'ils lançaient du haut des remparts détruisirent plus d'une fois des rangs entiers de Musulmans. Mais de funestes discordes éclatèrent bientôt parmi les chefs, et la désertion diminua considérablement le nombre des combattants. Le sultan ordonna alors un assaut général, et s'avança au pied des murailles avec toute son armée et trois cents chameaux portant chacun un tambour syrien. Le bruit de cette musique sauvage, l'aspect d'innombrables guerriers couverts de riches armures resplendissant au soleil, et la vue de ces formidables machines, dont une seule complétait la charge de cent chariots, furent pour les Chrétiens un spectacle aussi imposant que terrible. L'attaque, principalement dirigée contre la porte Saint-Antoine, que défendait le roi de Chypre, dura tout le jour. Quand la nuit fut venue, l'ennemi se retira. Le roi de Chypre, profitant de cette retraite et songeant à sa sûreté personnelle, rentra dans la ville, et, se jetant à bord d'un vaisseau, il mit aussitôt à la voile avec ses chevaliers.

Le lendemain, les Sarrasins recommencèrent

l'assaut, et, trouvant abandonnée la partie des remparts que défendait le roi de Chypre, ils firent jouer leurs lourdes machines. La muraille s'écroula bientôt sous leurs coups redoublés, et quand une fois la brèche fut ouverte, des flots de Sarrasins s'y précipitèrént. Alors s'engagea la lutte la plus acharnée. Les assaillants furent un instant repoussés; mais leur nombre ne faisant qu'augmenter à chaque instant, ils présentèrent bientôt une masse si compacte, qu'ils obligèrent les Chrétiens à se retirer, et pénétrèrent dans la ville après avoir forcé le double mur et détruit la principale tour. Dans ce moment d'extrême danger, les Templiers et les Hospitaliers furent les seuls guerriers qui continuèrent à combattre. Le maréchal des Hospitaliers, déployant une énergie surhumaine, court après les fuyards et parvient à les rallier. Il les ramène au combat, et se précipite à leur tête dans les rangs des Sarrasins, qui, effrayés d'un choc si subit, font sonner la retraite. A la nouvelle de cette délivrance inespérée, les Chrétiens reprennent courage; ils passent toute la nuit à réparer la brèche et à se mettre en mesure de repousser les attaques du lendemain. Dès que le jour parut, le peuple fut convoqué dans le palais des Hospitaliers, et le patriarche de Jérusalem, prenant la parole, ne dissimula point aux assiégés qu'ils n'avaient plus d'espoir que dans la protection céleste et dans leur bravoure; il leur représenta

que la garnison ne comptait plus que sept mille combattants, et qu'il n'y avait plus de secours à espérer de la part de l'Occident. Enflammés par le discours du saint prélat, les habitants jurèrent de s'ensevelir sous les ruines de leur ville plutôt que de se rendre. Ceux qui jusqu'alors n'avaient pas pris les armes se préparèrent au combat, et tous firent le serment de mourir plutôt que d'abandonner leurs frères. Tandis que les uns élèvent des barrières dans les rues, à la porte des maisons, et font des amas de pierres sur les toits, les autres se rendent aux postes qui leur sont assignés sur les remparts. Le bruit des trompettes et d'horribles clameurs annoncent bientôt l'approche des Sarrasins. Les mamlouks renouvellent leur attaque au même endroit que la veille; et, après un combat des plus opiniâtres, la muraille s'écroule de nouveau sous les coups des machines. A cette vue, le patriarche adresse une prière à Dieu pour implorer sa protection; mais les Musulmans, franchissant les brèches, sont déjà dans la ville. Alors les habitants, qui attendent avec anxiété l'issue du combat, se rappellent le serment qu'ils ont fait; ils accoururent pour combattre avec leurs frères, et, après des efforts inouïs, les Chrétiens repoussent une seconde fois les Sarrasins hors des remparts.

Enfin arriva le jour qui devait décider du sort de Ptolémaïs. L'héroïque intrépidité des Latins

avait répandu l'effroi parmi les Musulmans, qui ne pouvaient attribuer leur résistance qu'à une cause surnaturelle. Dans leur stupéfaction, ils croyaient voir deux guerriers dans chaque croisé, et s'imaginèrent que chaque fois qu'ils tuaient un ennemi, il était aussitôt remplacé par un autre qui sortait de sa bouche. Tandis que ses soldats s'abandonnaient à la superstition, le sultan lui-même désespérait de réduire Ptolémaïs, et on assure qu'il ne se décida à continuer le siége que par les conseils de quelques renégats francs, qui avaient intérêt à ce que la ville fût prise. Quoi qu'il en soit, le 18 mai 1291, Khalil résolut de donner un dernier assaut. Dès le point du jour, une attaque, beaucoup plus vive que les précédentes, commença sur toute la ligne; les assiégés la soutenaient avec intrépidité; sept infidèles tombaient pour un Chrétien, et si la force numérique des deux armées eût été moins disproportionnée, la bravoure des assiégés l'eût certainement emporté. Mais les hordes musulmanes qui couvraient la plaine depuis la mer jusqu'aux monts Carmel et Karouba, ne paraissaient pas diminuer, tandis que la moindre perte était irréparable pour les Chrétiens. Les Templiers, voyant qu'il leur serait impossible de résister au nombre, quittèrent tout à coup leur position et se dirigèrent vers le camp musulman, dans l'intention de le surprendre. Mais, contre leur attente, ils le trouvèrent

bien gardé, et furent vigoureusement repoussés. Le grand-maître, qui combattait vaillamment à leur tête, fut blessé mortellement d'un coup de flèche dans la mêlée. Les chevaliers qui échappèrent à cette défaite se hâtèrent de rentrer dans Ptolémaïs. Mais la fortune n'était pas plus favorable aux guerriers qui défendaient les remparts. Réduits au faible nombre de mille, ils se virent enfin contraints d'abandonner la porte et la tour Saint-Antoine, et les infidèles se précipitèrent de nouveau dans la ville en poussant des cris de victoire. Cependant la valeur des Chrétiens n'était pas domptée; à chaque pas que l'ennemi faisait pour avancer dans les rues, il était assailli par une grêle de traits et de pierres lancés du haut des maisons, ou par les armes de ceux qui ne voulaient pas survivre à la prise de leur ville. Guillaume de Clermont doit être mis au premier rang des Chrétiens qui se couvrirent d'une gloire immortelle dans ce dernier combat livré pour la cause de la Terre-Sainte. Mais ni son dévouement, ni la défense héroïque des habitants, ne purent éloigner les maux qui allaient fondre sur Ptolémaïs. Les rues, remplies d'une multitude de femmes et d'enfants, qui mêlaient leurs sanglots aux cris des combattants, offraient le spectacle de la désolation et de la mort. Pour compléter l'horreur de cette heure funeste, il s'éleva un ouragan qui obscurcit tellement l'horizon, qu'on ne pouvait

plus distinguer les étendards des deux partis. Le vent, le tonnerre et le mugissement des vagues, unissant leur terrible concert, semblaient annoncer une conjuration générale des éléments contre la malheureuse cité.

Bientôt les infidèles ne rencontrèrent plus de résistance; mais leur soif de sang n'était pas apaisée : ils continuèrent à égorger tout ce qui s'offrit à leurs coups, et soixante mille Chrétiens périrent ou tombèrent dans l'esclavage. Un grand nombre de fugitifs coururent sur le bord de la mer, espérant trouver un refuge à bord des vaisseaux qui étaient dans le port. Mais la cupidité des marins ne voulut admettre que ceux qui purent leur payer de fortes sommes. On vit des femmes se dessaisir de tous leurs joyaux, et promettre leur fortune à quiconque voudrait les sauver du danger. Le roi de Jérusalem, le patriarche et le grand-maître des Hospitaliers se décidèrent aussi à gagner le rivage et à s'embarquer; mais ils reçurent tant de monde sur leurs vaisseaux, que celui monté par le patriarche fut submergé en sortant du port, et que le vénérable prélat périt dans les flots avec tous ceux qui l'accompagnaient. Lusignan fit voile pour l'île de Chypre.

Cependant les Chrétiens qui avaient échappé au fer des Musulmans s'étaient retirés dans le couvent ou plutôt la forteresse des Templiers, où ils essayèrent de se défendre. Après avoir tenu

pendant trois jours, ils obtinrent une capitulation, et le sultan leur promit qu'ils auraient la vie sauve. Mais les soldats qui furent envoyés pour prendre possession de la forteresse, s'étant livrés à toutes sortes d'excès envers les femmes qui s'y étaient réfugiées, les chevaliers reprirent aussitôt leurs armes et massacrèrent les insolents Sarrasins. Le couvent fut de nouveau attaqué, et les guerriers chrétiens continuèrent à s'y défendre jusqu'à ce que la principale tour s'écroulât et ensevelît sous ses débris les assiégeants et les assiégés.

Ainsi fut prise Ptolémaïs. Peu de jours après l'entrée des Sarrasins dans cette ville, elle n'était plus qu'un vaste amas de ruines, et n'offrait plus aucun vestige de la richesse et de l'opulence qui l'avaient rendue si longtemps célèbre. Tyr, Sidon et les autres villes de la côte de Syrie ouvrirent aussitôt leurs portes aux infidèles, et le royaume de Jérusalem, après une durée de près de deux siècles, cessa d'exister.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TOURS. — IMP. DE MAME.

SS

